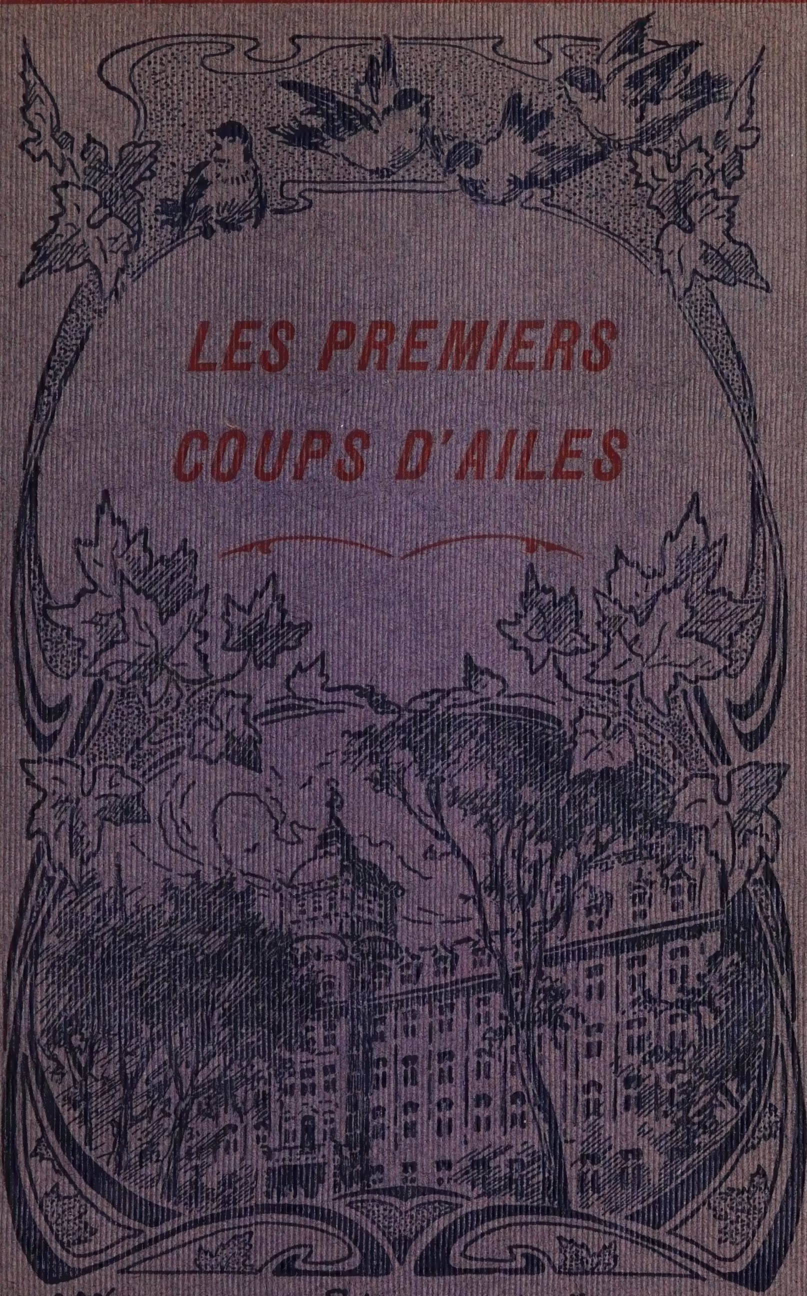


C.S.V. Séminaire de Joliette, 1918

R. Lacroix

LES PREMIERS COUPS D'AILES



LES CLERCS DE SAINT-VIATEUR
2061, rue St-Dominique
MONTREAL



A

LEURS PETITS FRÈRES

CANADIENS FRANÇAIS

LES ÉLÈVES

DU

SÉMINAIRE DE JOLIETTE

DÉDIENT

CES HUMBLES PAGES

AVERTISSEMENT

Dans une œuvre d'art, l'artiste harmonise les rayons et les ombres afin de donner, par le contraste, plus de force et plus de relief à ses fines peintures.....

. . . .

De jeunes élèves, souriant à l'aube de leur quinzième ou seizième année, peut-on exiger la grâce exquise d'un Ernest Gagnon, la psychologie profonde d'un Baker ou substile d'un Englebert Gallèze, la facilité étonnante d'un A.-C. Dugas ou d'un Doucet, leurs doyens d'âge et leurs maîtres dans l'art d'écrire?

L'oiseau dont l'aile a frémi pour la première fois au rayon de l'aurore, ne songe qu'à voleter sur les branches et à répandre sous le feuillage la mélodie de ses chansons, avant de s'élancer par les plaines ensoleillées de l'espace.....

Donc, eu égard à la jeunesse des auteurs, il leur sera beaucoup pardonné.

PREFACE

Les choses de chez nous deviennent de plus en plus à la mode, et c'est heureux. Depuis que M. l'abbé Camille Roy nous a fait sa thèse si opportune sur la nationalisation de notre littérature, nous avons eu toute une série de livres sur nos vieilles gens et nos vieilles choses, nos vieux usages et nos vieilles traditions... Ce mouvement doit se généraliser dans l'enseignement secondaire tout comme à l'école primaire... C'est bien l'ambition de M. C.-J. Magnan de développer chez les petits et les jeunes le goût des choses du pays... Dans son substantiel rapport sur les Ecoles primaires et les Ecoles normales de France, de Suisse et de Belgique, il ne manque pas de mettre en relief une des caractéristiques des écoles suisses... Après avoir souligné l'instinct pédagogique des habitants de ce pays, qui nous intéresse parce qu'il est plus que bilingue, M. Magnan nous rappelle que l'on veut là-bas former l'homme et le citoyen, et que l'on s'occupe d'une façon active de la culture du patriotisme... Et, chose horrible! — du moins pour nos esprits prétendus larges qui dédaignent le tout de notre province.... "en Suisse on ne redoute pas le provincialisme." La Confédération helvétique respecte le sentiment patriotique des cantons, la langue et les sentiments des principaux groupes

qui se partagent la Suisse (français, allemand et italien,) parce que la conviction intime existe que le patriotisme local n'affaiblit pas le patriotisme national. Ce qui est bon pour l'enseignement primaire est également digne de retenir l'attention des maîtres des collèges classiques. Les choses du terroir fournissent des sujets de rédaction mieux choisis que les descriptions de coucher du soleil en mer, que le pauvre jeune homme n'a pas vu. Elles développent l'esprit d'observation qui nous fait défaut, au point que l'on peut nous reprocher de passer dans la vie, les yeux ouverts, sans voir les choses qui nous entourent; elles nous rattacheront surtout à l'âme de nos aïeux que l'on aime davantage à mesure qu'on les étudie dans le milieu où ils ont vécu.

Ces pensées me revenaient tout à l'heure à l'esprit en lisant les pages des chers élèves qui font revivre avec amour le rouet canadien qui ronronnait doucement pour filer la laine soyeuse des robes mignonnes de nos chères mamans. Je retrouvais aux vieux foyers les papas, assis près du gros poêle fraîchement miné, où se consume une majestueuse bûche d'érable vert, et se racontant mutuellement dans les veillées d'hiver leurs espoirs déçus ou leurs projets réalisés.

Les jeunesses se livraient à des joies innocentes, en recherchant dans une épluchette l'éternel épi rouge qu'est le bonheur, sous une forme ou sous une autre. Tous vivent dans une atmosphère de religion chaude et aimante que les parents savent

créer autour de leurs nombreux enfants. Relisez la "messe de minuit à la campagne," la "bénédiction paternelle," la "fête-Dieu," etc... et vous vous direz: Notre vœu le plus pressant est que les familles, en grand nombre, reviennent aux traditions de jadis. Que ce soit toujours l'Enfant de la crêche qui apporte les étrennes, et qu'il ne cède sa place ni à la maman, ni surtout au vilain vieux qui s'appelle Santa Claus. Pourquoi, en effet, comme on le dit si gentiment, ne pas développer cette franche naïveté qui perpétue la vitalité des rêves, et qui fait que les hommes, même sous les cheveux blancs, conservent toujours quelque chose de la belle simplicité de leur enfance.

Dans le choix de ces travaux que l'on publie, un certain nombre entrent dans le cadre familial. Il est des leçons de patriotisme capable de développer l'amour du sol natal, de faire réfléchir ceux qui commettent le crime de ne pas aimer la terre des aïeux, qui songent à la déserter pour les grandes villes. Ne parle-t-elle pas avec éloquence, cette maison de Louis Hébert, qui redit à tous les échos que la colonisation demeure la grande œuvre? Elle contemple les blés jaunissants autour d'elle et chante la riche farine que fera la meule en écrasant le grain doré.

Et l'on ne s'arrête pas à mi-chemin. On aime ses frères qui luttent dans les autres provinces. La guignolée des livres est une leçon d'espoir. Le sens patriotique se développe; il donnera le coup de mort à l'égoïsme individuel ou même familial.

Nous saurons faire des sacrifices pour que nos frères de l'Ontario possèdent des livres français; tout cela, pour l'idéalfrançais, pour la vie et la civilisation française qu'il faut conserver dans nos propres tranchées, avant d'aller la défendre dans les Flandres ou aux Dardanelles.

Sœur Marie-Georges ne craindra pas de souffrir pour sa majesté la langue française, tandis que Thérèse Archambault verra sa prouesse racontée par ses frères dans les collèges. Décidément, notre race n'est pas une race de dégénérés, puisqu'elle se réveille sous le coup de la persécution. Tout cela demande à être mis en relief. On le fait délicieusement et ces sujets de composition méritent bien d'être cités à l'ordre du jour pour toutes les salutaires leçons qui s'en dégagent. Puisse leur publication fortifier chez les nôtres la résolution inébranlable de cultiver, à tous les degrés de l'enseignement, le culte des ancêtres et l'amour de la patrie canadienne!

Abbé Philippe PERRIER



UNE VEILLEE D'HIVER

C'est avec des mots de race, des vocables de terroir, ces fières et rustiques syllabes qui ont du sang et de la noblesse, que je viens dire aux miens des choses de chez nous.

.. ..

Donc, il est huit heures du soir à la grande horloge de chêne brun. Assis devant le poêle à fourneaux qui se dresse au *beau mitan* de la *place,* le Père Louis Robichaud du Petit Village fume tranquillement sa pipe avec Joseph qui a depuis longtemps fait son *train.* La maman achève de *laver sa vaisselle* pendant que Marie-Louise *qui est alerte et dépareillée* voyage assidûment de l'armoire au salon, du salon à l'armoire, sans doute pour quelques mystérieux préparatifs.

Quant aux enfants, après avoir dormi tout l'après-midi, ils sont là, le front appuyé sur les fenêtres ourlées de givre et de frimas, cherchant à pénétrer de leurs yeux éblouis le mystère de la nuit, promenant leurs doigts sacrilèges sur la frondaison merveilleuse qui pousse dans le glacis des vitres entregelées, comme pour contenir leur impatience déjà à bout.



Tiens, dit tout à coup le grand-père, les *v'là!*

C'est qu'il y aura ce soir-là grande fête à la maison; on a invité *la parenté* et tous ont promis d'être fidèles au rendez-vous. Pierre lui-même, qui demeure presqu'à l'*autre bout du rang*, a garanti qu'il viendrait avec toute la *trâlée*, beau temps mauvais temps, car, voyez-vous, chez le

Père Louis, on est toujours certain *d'en avoir pour son argent.*

"Tiens, dit tout à coup le grand-père, les *v'là* !" En effet, dans deux temps deux mesures, cinq *carrioles,* chargées par-dessus bord, *déversent* dans le *tambour* et l'*allonge* tout le *grand St-Esprit et la Petite-Rivière,* les Brouillet et les Sans-Chagrin ainsi que les Champagne, un tas de bambins rougeauds et gaillards, de jeunes filles tout *enneigées,* joyeuses comme un printemps; et n'oublions pas, de grâce, le joueur de violon, car ce personnage est le complément indispensable du plaisir pour les enfants. Pas de violon: pas de danse; et pas de danse: pas de joie! ! ! Aussi, s'empressent-ils autour de lui pour l'épousseter et lui enlever son *capot*; mais déjà les plus tapageurs profitent de la neige apportée sur le seuil pour la faire fondre au poêle tout rouge, pendant que la *memère* chargée de les surveiller salue de son sourire vieilli les *compagnies* qui "la lui souhaitent". Et voilà que la veillée commence.

Réunis dans la cuisine au plancher jaune, les petits, bien indépendants des autres, jasent tout d'abord avec une gravité comique : Alice déjà rendue à sa neuvième année se vante de *marcher au catéchisme pour la première communion de*

l'été qui vient; P'tit Georges, lui, affiirme qu'il ira bientôt à l'école et..... en traîneau, jugez maintenant de son allégresse ! !... Mais à l'an prochain Alice et *P'tit* Georges; en attendant, il faut bien s'amuser un peu! Sur ce, l'on commence à jouer au *paradis,* à l'*écuelle,* à *cache-cache, ma belle bergère*; et deci, delà les jeux se succèdent tant et si vite que finalement l'on recommence à jaser ou l'on traverse dans la grande cuisine.

Ici, la conversation est plus grave et plus posée. Auprès du gros poêle *fraîchement miné* où se consume parmi d'harmonieux ronronnements et des ronflements sonores une majestueuse bûche d'érable vert, les vieux confortablement assis, *tirent leur touche* dans leurs vieilles pipes qui "en ont vu bien d'autres", et comme "la joie profonde de ceux qui vieillissent, c'est de pouvoir se replonger souvent dans les souvenirs anciens", ils se racontent mutuellement en un mystique et intime cœur à cœur leurs espoirs déçus ou leurs projets réalisés: les uns, plus ragaillardis, narrent les exploits, les périls d'antan; les autres, tout le poème savoureux de leur vie dans la trame duquel brilla souventes fois l'héroïsme des ancêtres.

Un peu plus loin sont les pères de famille, se-

cond degré de la hiérarchie familiale, incarnant eux aussi dans sa forme presque parfaite l'idée de patrie naissante, léguée plus forte et plus vivace par chaque génération qui s'en va à celle qui s'en vient; car, c'est du souvenir des morts et du respect mutuel des vivants que naît et vit la passion du plus grand foyer qui constitue la patrie.

Ceux-ci dissertent sur le présent, l'avenir, peu sur le passé. L'on parle des *sucres* qui produiront beaucoup cette année à cause des gelées hâtives, des routes *mal marchantes* à cette époque; ici, l'on discute sur le bénéfice des récoltes prochaines, sur les nouvelles répartitions; là, il est question d'*étriver* Michel à cause de son chemin qu'il n'a pas *balisé* à temps, et dont les multiples *cahots* exaspèrent les voyageurs.

En un mot, la causerie se continue une longue *secousse*, brisée parfois par des éclats de rire bruyants ou par ces fines reparties que les jeunes ne laissent pas de lancer par-ci par-là.

Ils sont si joyeux, ces braves garçons; ces jeunes filles, si gentilles et si rayonnantes, que leur jovialité communicative vous *ravigote* les vieux. Mais aussi, voilà qu'en récompense, le Père Louis a mis d'un mot le comble aux désirs légitimes de toute la maisonnée: "Vite, Marie-Louise, *claire*

la place! ! Et Marie-Louise de *clairer la place* et de *dégreyer la table* en juchant la lampe sur la corniche de *la petite chambre.* Les petits qui ne comprennent pas parfaitement mais qui ont tout de même des doutes, ne se retiennent plus de joie quand apparaît le joueur de violon, un *beau frisé,* Hippolyte Grandchamp, armé de ses instruments de plaisir; et c'est maintenant une ovation des berceuses qui glissent sur les *catalognes,* nuancées, un crépitement clair de pipes qu'on décharge avant de les coucher doucettement sur la *bavette du poêle.*

Les aînés entrent les premiers en scène — ici même, les couples ravis taisent des phrases qu'il aurait été charmant de finir — chacun se sent tiraillé d'admiration et, faut-il le dire, d'un tantinet de jalousie à la vue de ces vieillards qui, sur le parquet encore luisant de *cire de baleine* comme l'on dit, se trémoussent en des rondes enfantines, en des cotillons accélérés avec une grâce un peu alourdie, mais séduisante d'entrain et... de bonne volonté.

"*A c't'heur,* commande l'aïeul, c'est le tour des *jeunesses*". Et couples fiers de même que vigoureux, beaucoup plus agiles, infiniment plus tenaces, tous ces enfants de la terre, beaux de cette

beauté inaccoutumée que prodigue le contact quotidien de la nature campagnarde, exécutent d'abord la chaîne, puis aux ritournelles entraînantes, aux rythmes endiablés du violon, glissent, s'emportent, tournoient avec une précision, une légèreté admirable.

Comme dernier morceau, le Louis-à-Brouillet qui a la réputation de danser *une beauté mieux* que les autres, vous essaie une de ses *gigues* qu'il a apprises aux Etats, l'*année de la grande débâcle* ! Il la réussit si bien qu'au dire du gros Joseph, qui est un *beau parleux,* une pomme ne bougerait pas sur le sommet de sa tête.

Soudain le doyen de la réunion jette le triste mot de départ qui glace bien des cœurs, hélas ! si bouillants, mais halte-là ! la grand'mère qui vient d'endormir le petit dans son *ber* — le *gratin* — s'interpose: "Les enfants d'Exérine n'ont pas encore chanté!" Et devant la *chambre des étrangers,* près de la *grande armoire* où la mère cache souvent derrière les draps qui sentent bon des choses qui goûtent meilleur, voilà le filleul de Pierre-Léon et *l'avant-dernière*—la dix-huitième — qui se plantent, les bras lourds, les joues rouges de gêne et de secret plaisir, les yeux rivés sur la grande sœur qui est dans le coin, près du *gas*

à la veuve Sarrazin, et qui, comme un chef d'orchestre, va diriger en secret des yeux et des lèvres l'orphéon rustique.

Mais — cet âge est sans pitié — ceux-ci n'ont attendu ni signe ni mesure. Le duo — ou plutôt le duel musical s'engage hardiment, et ces voix soyeuses de rossignols, ces bouches roses qui s'ouvrent vastes commes des becs de bébés hirondelles, ont des accents si pénétrants, si purs qu'ils s'enfoncent dans l'âme paysanne et la remuent délicieusement.

Et je comprends maintenant l'orgueil de la mère et les larmes lourdes de joie qui perlent sous les cils blanchis de mère-grand. Je comprends aussi les baisers émus dont on paie à cœur joie leurs chansons, et, comme tous ces fervents de l'art si naïvement beau qui palpite dans les parfums des arbres de mon pays, font bien, et font très bien de les embrasser ces chers petits!

Et sur ces notes inhabiles où souriaient, où pleuraient tantôt en syllabes de France, les choses intimes de l'âme canadienne, les vieux un peu hâtifs, les *jeunesses* un brin fâchées,comme elles disent, de ne pouvoir plus poursuivre le refrain dolent de ces causeries douces d'amoureux que les gens de chez nous appellent si pittoresquement des *tendresses*, tous s'apprêtent à partir.

Soudain, la porte maîtresse s'ouvre en laissant coucher sur la neige une longue traînée de lumière d'ambre. Puis, les bonsoirs qui s'avivent, des bonsoirs rapides avec des : "Ben, mon Dieu, Seigneur ! vous êtes bien aimables, toi, puis ton mari ; on reviendra c'est sûr, etc., etc.," un fouet qui claque avec un bruit de glace qui éclate sous le froid, un froufrou de fourrures et de *crémones*, de carillonnements métalliques, de grelots qui luisent sous la lune claire, le crissement des *lisses de carrioles* qui geignent sur le verglas fondu, et bonsoir !... bonsoir les amis !.....

La veillée est finie.

Bientôt dans la sérénité saisissante de la nuit, tous agenouillés près du foyer dont l'œil enflammé, puissant comme une lentille magique, semble à plaisir nimber ces braves figures paysannes, tous dirigent vers le Père qui est dans les Cieux les espérances et les amours de leur âme, tandis que, prière idéale de l'âtre canadien, une imperceptible fumée bleue monte avec la brise purifiante de l'hiver, jusqu'au bas des étoiles dans le champ d'or des constellations !

.. ..

Maintenant, ô paysan, mon frère, dors, toi aussi, dors

"Le bon sommeil profond, naïf, pesant, énorme,

.. ..

Des hommes au cœur fort et des petits enfants."

(Botrel.)

Dors sans crainte et plein d'espoir en Dieu ! Rêve à tous ceux qui sous l'abri de tes amours ne pensent et ne vivent que par toi!

Souris à l'avenir, agrandisseur de mon pays ! Chante à la terre — la Grande Amie — le poème de ton labeur conquérant et dis-en les charmes au cœur de tes fils robustes, bénédiction de Dieu et joie de ta verte vieillesse! Garde, ô garde bien pieusement sur tes lèvres et parmi toutes tes tendresses le culte de ta langue savoureuse, parfumée, "sans fard ni heurt" et "dont les mots, disait Zidler, ne sont guère que du sens!"

Dors sans crainte, ô paysan, mon frère — car maintenant c'est la veillée de Dieu qui commence — et lorsqu'au matin clair, sonnera l'heure de la prière et du travail, écoute la voix vigilante du poêle, la chanson évocatrice de tes grands morts, puis... "Aime Dieu et va ton chemin!"

Paul-Emile LAVALLEE

Belles-Lettres



SOUVENIR TENDRE

Il y a des souvenirs gais qui font pleurer de joie; il y en a de tristes qui font pleurer de peine; et combien d'autres pour lesquels l'on pleure sans savoir pourquoi.

* * *

J'avais sept ans. Novembre avait chassé des grands érables frileux les feuilles rousses, même dans le parterre de maman les œillets étaient flétris sur leurs tiges, et sur les rosiers il n'y avait plus de roses. Tout était morne, tout était deuil, tout pleurait: "petite-mère" bien malade allait peut-être mourir.....

A cet âge, perdre pour toujours une mère chérie: oh! quelle séparation cruelle!

Pourtant il fallait bien se résigner, puisque c'était le P'tit Jésus qui venait nous *la* chercher. C'est ce qu'avait dit la sœur aînée le matin en nous embrassant, les larmes aux yeux.

"Mais il n'avait donc pas de mère, lui, le P'tit Jésus, pour venir prendre celle des autres? Et pourquoi ne pas prendre celle de Jean, mon ami d'école, ou celle des Durand plutôt que la nôtre? Est-ce que les mamans ne sont pas toutes bonnes et aimées?"

Ainsi raisonnais-je en mon petit cerveau, n'osant confier à personne mes peines et mes réflexions. Et ce fut sans doute pour mieux souffrir seul que ce matin-là je descendis le Grand-Coteau, maugréant contre la nature qui, d'ordinaire si joyeuse, me paraissait alors presque funèbre. Levais-je les yeux, c'était le ciel gris et terne, les grands pins disséminés sur *le haut* et qui me semblaient d'énormes candélabres noirs entourant notre demeure.

Tout à coup dans la route du village je vis venir *le Bon-Dieu*. C'était *pepère* qu'on avait envoyé pour le quérir: la voiture venait bon train, Princesse en était blanche d'écume; ce qui ne l'empêcha pas cette bonne bête, de monter au grand galop la route du Coteau.

Lorsque je vis le curé qui entrait, un peu par curiosité, je montai à mon tour et avec papa j'allai me mettre à genoux près du lit de la malade. Toujours j'avais eu peur des mourants et des morts, et pourtant cette fois, jamais mourante ne me parut plus douce, plus vivante, plus belle. Longtemps elle parla au pasteur, nous montra d'un geste, et dans ses yeux un peu tristes brillaient des larmes, mais aussi quelle tendresse et quel amour!

Sur la petite commode l'aînée avait fait une chapelle avec ses plus beaux *jésus*: deux cierges y brûlaient près d'un grand crucifix. Il y avait des dentelles, des fougères et du baume; dans une assiette, quelques tampons d'ouate; une branche de cèdre trempait dans l'eau bénite. Et mes regards allant de la petite chapelle au lit de la malade, j'enviais presque le sort de celle pour qui tant de choses avaient été préparées.

Le prêtre mit son étole, et la cérémonie commença. Etrange et curieuse cette cérémonie. Quand mes yeux se referment pour mieux la revoir dans mon esprit, des souvenirs confus m'en rappellent les détails. Ce dont je me souviendrai toujours, c'est que papa et les autres pleuraient, et que maman avait sans cesse les yeux fermés.

Je craignais qu'elle ne fut morte, mais parfois levant ses paupières, elle jetait un long regard sur le grand Christ de plâtre, puis les baissait lentement.



Le prêtre mit son étole, et la cérémonie commença.

Le sacrement administré, tous nous sortîmes de la chambre, laissant la malade seule avec l'homme de Dieu. Et c'est alors que j'entendis des assistants se dire avec pitié: "C'est pour les chers petits que c'est le plus triste. Pas de mère..... ils ne savent pas, eux, ces pauvres enfants."

Pourtant, est-ce qu'on est sans "savoir" un peu lorsqu'on a sept ans? Et moi qui crus comprendre en ce moment, que sans mère on demeure sans appui, sans soutien; que sans maman l'on

vit sans caresses et sans baisers, je partis le cœur triste et pensif pour aller pleurer solitaire près du saule d'en bas. Oh! combien je pleurai, combien de visions et de rêves, de chagrins et de dégoûts tourmentèrent ma pauvre âme? Seuls Dieu et le saule pourraient le dire, ou peut-être encore la vieille tante qui sur le midi vint me chercher toute inquiète, mais d'une inquiétude qui trahissait bien de la joie intérieure.

Et vraiment quand par la main avec tante Jeanne je remontai la côte, il me sembla que les pins géants étaient moins noirs, et aussi le ciel moins sombre. Sur les branches nues les moineaux sautaient, et le vieux chien content me bonjourait de ses caresses; c'était l'automne à midi, novembre ensoleillé.

Lorsque j'entrai dans la cuisine, la bonne soupe fumait dans le fourneau du poêle à deux *ponts*, et près du berceau du dernier-né les petits jouaient en chantant: "petite-mère" était guérie, d'ailleurs elle vécut toujours. Les remèdes du bon Dieu avaient sans doute apaisé les souffrances de l'âme, ils avaient aussi guéri celles du corps; c'est du moins ce que pensa de suite mon grand-père Michel, et c'est ce qu'a toujours pensé ma mère.

* * *

Il est bien simple, n'est-ce pas, mon souvenir? Est-il gai ? Non, sans doute... Est-il triste ? Pourquoi triste? A cause des rosiers sans roses et du saule où je versai tant de larmes? Mais lorsqu'au midi j'eus remonté la côte, le soleil n'était-il pas rieur, et dans son beau lit blanc "petite-mère" ne souriait-elle pas aussi?

"Gai ou triste" je ne sais; et pourtant de vous l'avoir conté dans toute sa naïveté, tel qu'il est mon souvenir, j'ai cru que j'en pleurerais....

C'est que, voyez-vous, il y a des souvenirs qui font pleurer de joie; il y en a qui font pleurer de peine; et combien d'autres pour lesquels l'on pleure sans savoir pourquoi.

Viateur FARLY

Versification





UNE MESSE DE MINUIT A LA CAMPAGNE

Etoiles rutilantes, paix et ombres profondes des grands soirs de décembre : c'est la nuit de Noël.

* * *

Voici que tout à coup, la cloche de Sainte-Anne de Sorel sonne la *tintenne* sur la campagne silencieuse, et réveille au loin les échos endormis. C'est le signal du départ ! Les lumières s'allument à la maison, *l'appareillage* se fait ; on court à l'écurie, et bientôt un bon cheval canadien aux naseaux fumants galope sur le *chemin du roi* ou sur le chemin des îles. Bien emmitouflé dans son *capot de chat*, son casque de rat musqué *calé* jusqu'aux yeux et la pipe bien *chargée*, le père *mène* sa *maisonnée* à la messe de minuit. Ils sont là, sept ou huit, *cordés* dans la grande *carriole*, les *créatures* coiffées du bonnet en mouton de Per-

se, enroulées dans une large *crémone,* et bien enfoncées sous les *couvertes* pour se garder contre la piqûre du *Nordet.* On jacasse gaiement. Tous les gens du *rang* s'en viennent à la file; il y en a des îles, il y en a des *terres,* et même jusque des *concessions* les plus loin.....



Ils sont là, sept ou huit, *cordés* dans la grande *carriole.*

Et toujours tintent les grelots, et toujours chante le clocher, entre les "A hue la Grise!"

Enfin on arrive à l'église; le père attache la *bête* au *berlot* du voisin, et lui jette une *couverte* sur le dos, pendant que les autres *débarquent* et *s'escouent;* les créatures s'attifent un brin, ren-

trent une *couette* revêche, et *serrent* les *crémones* sous le siège de la voiture, tout en jasant avec les nouveaux arrivants; puis on entre. Déjà l'orgue a commencé son morceau de circonstance. C'est un ravissement, et au milieu de la lumière, des cierges, on se croit au Paradis: "On peut bien l'aimer *not'* curé!"

Le bedeau a sorti les bouquets du *cabaneau* où ils étaient *remisés* depuis les dernières Pâques; les bannières des grandes fêtes sont *pendues* à chaque colonne; la crèche en bouleau a repris sa place, sous les sapins aux branches chargées de ouate, et sur la paille dorée, un Enfant-Jésus de cire, que Monsieur le Curé a acheté *en ville,* sourit à un bon petit Saint-Joseph et à une petite Sainte Vierge au visage doux et *fier.* Les enfants, avides de piété, se pressent autour de l'étable qu'ils ont tant rêvée depuis la première *bordée*: ils sont là, muets, les yeux ronds de curiosité, ou regardant avec compassion le pauvre petit Jésus, qui devait bien geler là-dedans, couché comme ça sur la paille près d'un bœuf et d'un âne pour le réchauffer.

Pendant ce temps, le *p'tit* Louis-au-chantre Joseph s'avance au bord du jubé, et d'une voix bien timbrée, entonne le "Minuit, chrétiens!" Les chuchotements se sont interrompus, les chapelets ne

sont plus égrenés, et chacun écoute dans un silence solennel cet artiste rustique qui emplit l'église entière, laissant partout une parcelle vibrante de ses Noëls... Il a fini; des murmures d'admiration courent sur les lèvres roses des *jeunesses;* le *p'tit* Louis est si joli garçon, et si beau chanteur. Et alors dans plus d'une tête brune, et dans plus d'un œil noir passe un désir fou, qui y resterait longtemps, s'il n'en était chassé aussitôt par l'hymne triomphal que l'organiste fait chanter à son instrument, pour signaler l'entrée de l'officiant, le curé: un bon vieillard encore droit comme un érable.

Le chœur du village commence alors ce qui au dire de tous doit être le clou du programme: une messe en parties. Les solos commencent dans un saint frémissement, et soudain tout le *jubé* éclate sous le bruit des mâles voix; là encore le *coq de la paroisse,* le *p'tit* Louis, remporte un succès à faire mordre les poings à ses rivaux; mais personne ne pense à *s'en vouloir* dans cette assemblée qui ne songe qu'à Celui qui, il y a dix-neuf siècles, prêchait l'amour fraternel en voulant bien descendre de son ciel et devenir notre frère à tous; et pourquoi y aurait-il des chicanes parmi ces bonnes gens, lorsque tout-à-l'heure, Monsieur le Curé dans son sermon fort beau, à en juger par

les larmes de l'assistance, disait: ''Mes enfants, mes chers enfants, aimez-vous comme Jésus lui-même nous aime, et rappelez-vous ces paroles que les anges chantaient à sa naissance: ''Gloire à Dieu dans les cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté''.

C'est toute l'éloquence dont dispose cet ami des humbles, mais quel bien immense elle produit!

Après la grand'messe viennent les messes basses; alors seulement commence la véritable fête de Noël avec ses vieux cantiques, si doux et si savoureux, comme le souvenir de ceux qui ne sont plus, mais dont les usages se conservent avec tant de respect dans nos bonnes campagnes canadiennes: ''Il est né le Divin Enfant'', ''Ça bergers'', ''Nouvelle agréable''.

Puis une dernière messe, et l'on sort, ému, ravi, réconforté, béni, surtout béni.......

* * *

Au dehors le temps est changé; les étoiles, cachées par la neige qui tombe en gros flocons serrés, ne clignotent plus là-haut, et, par leur départ, font la nuit plus sombre.

Seule, de maison en maison, brille une lumière; c'est que tout le monde n'est pas allé à la céré-

monie: il fallait bien une *veilleuse* pour les petits qui, eux, sont toujours invités à la messe des Anges, à laquelle ils se rendent..... dans leurs couchettes.

Il fallait aussi qu'il restât quelqu'un afin de préparer le réveillon, complément presque indispensable de la Messe de Minuit. Les *tourtières* flairant bon les épices *réchauffent* dans le fourneau; les beaux *beignes* dorés, saupoudrés de sucre rose, sont là sur la table à côté des confitures, tandis que dans le *tambour*, hors de l'atteinte de *Charlot*, les *têtes en fromage* et les *guertons* refroidissent en attendant la fringale qu'auront les *gens de la messe* qui s'en viennent, car on entend le bruit des grelots qui tintinnabulent dans la nuit noire.

Et c'est ainsi par un honnête plaisir que se termine cette traditionnelle fête.

Elle est si belle dans notre pays, et garde si bien son cachet de religion, que nous devons souhaiter de tout notre cœur qu'elle se perpétue à jamais cette tradition de la Messe de Minuit.

Paul-E. MONARQUE

Versification



LES REVENANTS

Je ne crois pas aux revenants, mais je les crains.

(*Fontenelle.*)

"Tiens, *v'là* le père Leblanc!....." s'écria Toto Robert qui de la cuisine regardait dans la cour..... Quelques instants après, entrait un grand vieillard à la figure souriante, au front large qu'ombrageait une belle chevelure.....

"Bonsoir, monsieur Leblanc!"..... dit la mère Catherine, tranquillement occupée à filer son lin, au fond de la pièce. "Comme vous êtes en retard, et que les hommes commencent à s'ennuyer, je serais d'avis que vous nous contiez une histoire".

Vite, on poussa un fauteuil près de l'âtre, et après avoir réchauffé ses membres grelottants, le *vieux* commença.

. . . .

"Mes bons amis, il importe de vous dire, avant d'entamer l'histoire, que ce que je vais vous raconter je le tiens de mon défunt grand-père, qui, vrai comme vous êtes là, n'a jamais conté de *blague* de sa vie.....

"Cela arriva dans une forêt du Haut-Canada. Surnommée par les bûcherons, le Bois du Diable, à cause des êtres mystérieux qui l'habitaient et des apparitions fantasmagoriques dont plusieurs avaient été les témoins, cette forêt était par tout le pays un objet de terreur. Plusieurs hardis pionniers avaient déjà voulu la traverser, mais jamais on ne les avait revus. Ce bois avait été le théâtre de bien des scènes mystérieuses et les voyageurs prévenus aimaient mieux faire des milles et des milles plutôt que de s'y risquer. Parmi les bûcherons canadiens, campés à deux milles environ de cette forêt, vivait un nommé Pit Laflèche, très habile dans son métier, mais homme d'un bien mauvais caractère, qui passait ses heures de loisir à battre sa femme, à torturer les ani-

maux et à tourmenter ses compagnons. Or, c'est à celui-là qu'arriva la terrible aventure que je vais vous raconter.

Un beau dimanche, comme les pieux bûcherons se rendaient à la messe au village voisin, ils font la rencontre d'un homme qui, fusil sur l'épaule, s'acheminait lentement vers la forêt entraînant derrière lui son chien au poil gris et floconneux, animal qui ne valait pas mieux que son maître.

''Où vas-tu donc'', lui cria l'un des bûcherons? ''Ne sais-tu pas que c'est le jour du Seigneur?... Ecoute-moi,.... viens entendre la messe avec nous!......''

''Je me rends au Bois du Diable,'' s'écria Laflèche, en montrant son fusil!.... ''Qu'ils viennent donc, les revenants, je leur ferai goûter à mes plombs, et je t'assure qu'ils ne sont pas faciles à digérer..... Quant à vous autres, priez votre Dieu pour moi qui n'ai pas le temps d'aller le voir!......'' Et le scélérat s'enfonça bientôt dans la forêt, en blasphémant, tandis que dans la chaumière, une jeune femme blonde dont le visage amaigri et balafré disait tous les coups qu'elle avait reçus, priait pour lui en sanglotant.

"Mon bon Sauveur, disait-elle," protégez-le: c'est un pauvre malheureux!....."

Ici, le vieillard s'arrêta pour reprendre haleine. Le silence planait dans l'appartement, et l'intérêt du récit faisait palpiter tous les cœurs.....

Point peureux de sa nature, continua le conteur, Pit cependant devait trouver que tout ce qui l'entourait prenait une allure étrange..... Des feux-follets aux multiples couleurs dansaient sur ses pas; de grosses voix semblaient sortir du tronc des chênes; nul chant d'oiseau ne venait troubler la tranquillité de ces bois abandonnés.....

Il y avait déjà quatre heures qu'il était parti, quand le ciel, jusqu'alors serein et clair, s'obscurcit tout à coup, et un véritable ouragan, accompagné d'éclairs et de tonnerre, se déchaîna sur la forêt.

Qu'arriva-t-il dans la suite?...... Personne ne peut le dire.....

....

Le lendemain matin, on rapportait à sa demeure un homme transi de froid, à demi mort, que des laboureurs avaient trouvé sur la lisière du bois.....

Dans son délire, des mots entrecoupés s'échappaient de sa bouche: "Les revenants!.... Grâce!....

grâce!.... Ils vont me tuer.....” En disant ces mots, il se levait sur son lit, les mains crispées, le corps convulsionné, et un frisson violent secouait son corps osseux. Il languit ainsi plusieurs jours sans avoir recouvré l'usage de sa raison; ... il mourut sans le secours du prêtre;....et sa jeune épouse en devint folle....”

Ici, se termina l'histoire du vieux Canadien.

“Allez dire,maintenant, qu'il n'y a pas de revenants!.. reprit la vieille Catherine.... Puisse cette histoire terrible, faire ouvrir les yeux à plusieurs d'entre nous!.....” Ces dernières paroles furent saluées d'un formidable éclat de rire.....

Le père Leblanc se leva blême de colère; et s'adressant à l'un de ses auditeurs:“Camille Lauzon, pourquoi ne vas-tu pas faire un tour à la maison de la Savane?.....”

— Parce qu'on me l'a jamais offert,.... rugit une voix de basse-taille: “Je n'ai jamais cru aux revenants et je n'y croirai jamais!.....

— Eh bien! moi, Jules Leblanc, je te défie d'y aller cette nuit!.....”

— Accepté, dit Lauzon, qui, au grand effroi de tous, se leva pour aller atteler.....

— Puisque d'après vous, *m'sieur* Leblanc, je

ne reviendrai pas vivant, ou avec ma raison, je vais vous demander un petit service: avertissez ma femme de ne pas devenir folle, si on m'apporte fou, demain matin..... Et il sortit en ricanant.....

. . . .

La nuit s'étend avec ses embûches et ses terreurs sur la campagne silencieuse. Des écharpes de brume rampent tristement sur les prés *enneigés* et les grands sapins tout couverts de givre s'estompent en silhouettes menaçantes sur les bords de la route.

— "Il faut *en* avoir du courage pour passer par là par une nuit pareille;.... mais que diront les amis, si je retourne?.....Non! il ne sera jamais dit que j'ai eu peur à ma peau!"....Et le grand Lauzon guide tranquillement sa Grise, en fumant sa pipe.....Devant lui, l'Achigan, avec ses nombreux détours, s'enfonce dans le lointain entre deux rangées de vieux saules.....A perte de vue, ce ne sont que bois, coteaux et vallons.....Au ciel, pas une étoile; à peine un faible rayon de lune, qui semble regarder avec un air moqueur..... Et la vieille jument avance sans cesse faisant crisser la neige sous ses pas cadencés. Elle dresse les oreilles au moindre craquement des grands arbres

agités par la brise nocturne, au moindre grincement de la *carrioles* sur la *croûte* durcie.....

Camille Lauzon ne voit rien, ne sent rien, n'entend rien..... Son esprit erre sans doute dans le monde des revenants..... Couché au fond de sa voiture, il songe à la veillée. Il n'a pas peur;... mais les dents lui claquent dans la bouche à la pensée de l'histoire du père Jules Leblanc.

Là-bas, près de la Savane, au milieu des volutes glacées de la brume, se dresse une petite masure, en partie formée de pierres saillantes, recouverte d'un mauvais toit de bardeaux: c'est la maison hantée. On en raconte de nombreuses et étonnantes légendes, et c'est un objet de terreur par tout le pays. Les rares passants se signent en l'apercevant et plus d'un prétend l'avoir vue, la nuit, entourée de flammes, au milieu desquelles dansaient, faisant la chaîne, des êtres monstrueux. A qui appartient-elle?..... Nul ne le sait..... Lauzon la fixe de ses grands yeux. Il lui semble voir de petites lueurs vertes s'allumer à l'extrémité des branches de pins qui la protègent contre les intempéries des saisons. Autour de lui, les arbres dénudés qui bordent le chemin paraissent d'immenses bras qui menacent sa tête et le vent du nord sifflant dans les ormeaux lui fait

l'effet de voix aigres et moqueuses qui sortent des fossés.....

Mais la jument vient de s'arrêter dans la cour de la maison de la Savane.....



L'homme à la figure sinistre se lève et marche vers Camille........

D'abord il regarde par les fenêtres sans vitres, et soigneusement il inspecte les environs, puis il entre dans la masure. A sa grande surprise un bon feu pétille dans le foyer, et un homme à la figure en lame de couteau, rendue plus sinistre en-

core par la lueur que projettent les tisons enflammés, y ronfle profondément. Adossé à la porte, Lauzon examine la pièce, quand sonnent à l'horloge de la maison hantée les douze coups de minuit.....

L'homme à la figure sinistre se lève et marche vers Camille, enveloppé dans un immense suaire.

"Heure des revenants!" crie-t-il..... "Malheur à qui ose franchir la porte de cette maison!......."

A peine a-t-il achevé ces mots que l'appartement se remplit de flammes: un cliquetis confus, un bruit sourd comme l'éclat de la foudre ébranle l'habitation jusque dans ses fondements. Ecrasé dans un coin, Lauzon est fou de terreur..... Une sueur froide inonde son visage osseux, ses paupières palpitent, un souffle passe dans son cerveau en feu, un frisson parcourt ses membres....

"Mon Dieu, sauvez-moi!...." dit le malheureux.....

Des éclats de rire strident, qui le font frissonner encore plus, lui coupent la parole. Des têtes de morts semblent danser autour de lui des rondes infernales, tandis que cinq ou six fantômes le menacent de leurs bâtons de feu

A la vue de tous ces revenants, notre prétendu brave tombe inerte sur le plancher.....

Au bout de quelques heures, il revint à lui.... L'obscurité règnait dans l'appartement, et seul le crépitement des bûches dans l'âtre troublait le silence.....

Camille Lauzon, chancelant, se rendit à sa voiture. La Grise partit comme un trait, frappée par son maître qui criait dans la nuit sombre:.... "Il approche!.... il va me frapper!...."

Arrivé chez lui, il trouva sa chaumière pleine d'hommes qui attendaient son retour.

Jugez des rires et des moqueries quand on le vit apparaître, les cheveux droits sur la tête, gesticulant et criant..... Certes, on l'aurait pris pour un des fantômes de la Savane, si on ne l'avait pas reconnu.

Pour la première fois de sa vie, Lauzon avait eu une *fichue* peur.........................

....

Vous devinez, chers lecteurs, que la maison hantée n'était pas habitée par des revenants, mais bien par les amis de Camille, qui, pour éprouver son courage, avaient pris un plus court chemin, et s'y étaient rendus avant lui. Profitant de la

peur de leur victime, les farceurs s'étaient servi de torches enflammées que Lauzon voyait dans son cerveau comme des bâtons de feu; les autres, avec des *quartiers* de bois imbibés d'huile, avaient produit les flammes au milieu desquelles ils dansaient en poussant des cris rauques.....

Quant au revenant revêtu du suaire, ce n'était autre que le père Jules Leblanc. Depuis, on ne craint plus la maison de la Savane; bien au contraire, on en a fait un lieu de pique-nique.....

Par les chaudes après-midi de l'été, les braves cultivateurs aiment à s'y rendre, et au milieu des amusements de toutes sortes, ils prennent encore plaisir à raconter l'histoire de Camille Lauzon à leurs petits enfants.......

Rosaire RACETTE

Belles-Lettres





LE DERNIER REVEILLON

S'il est un âge où les impressions s'impriment profondément, c'est bien celui de la jeunesse; et en racontant ce dernier souvenir de la vie de chez nous, il me semble revivre quelques-unes des heures de mon enfance.

. . . .

La messe de minuit vient de se terminer.... Les cloches lancent sur la plaine endormie leurs notes frémissantes d'allégresse, et déjà les quatre voitures de l'oncle Alphonse dévalant la colline des Michaud se dirigent vers le lac Brûlé, où grand-père donne chaque année le réveillon.

La veille en causant près de l'âtre, maman m'a

dit que je devais bientôt la quitter pour aller loin, très loin, au collège. "Tout à l'heure, a-t-elle ajouté, nous irons chez grand-père prendre le réveillon; puisque c'est ton dernier, amuse-toi bien."

Ces paroles ont produit chez moi une vive impression... Et maintenant que nous courons sur la plaine, les cloches qui nous envoient dans le lointain leurs sons remplis de bonheur, semblent chanter un dernier et sublime cantique. Enfoui sous les épaisses *couvertes*, au fond de la *carriole* rouge, je sens mon cœur battre très fort en pensant qu'il faudra laisser la maison de chez nous.

Il neige; et sur les champs où tombent les flocons, on entend un léger froissement. Le ciel noir semble encore agrandir ma douleur; et sans les chansons joyeuses de mon oncle, il me semble que je pleurerais....

Tout à coup au coude de la route blanche la lumière de la maison de grand-père m'apparaît comme une étoile dans la nuit; le réveillon, les cousins, les cousines, grand-papa, grand'mère, tout se présente à mon imagination troublée; et tels de petits oiseaux mes idées sombres s'enfuient.

Enfin nous arrivons. Sans attendre l'oncle qui dételle, je saute à bas de la voiture, et, suivi de

ma tante et de Georgette, j'entre avec mes deux cousins.

"Tiens, *v'là* Alphonse qui arrive," dit grand-père qui vient à notre rencontre. "Allez ôter vos paletots. . . ."



Tiens, *v'là* Alphonse qui arrive.

La grande salle que l'on n'ouvre que pour les grandes fêtes, retentit des éclats de rire; la table du réveillon est au milieu chargée de mets appétissants.... Nos paletots enlevés, grand-père nous appelle, et tous s'installent....

Pour nous qui sommes plus jeunes, on nous prépare une table *exprès;* c'est qu'il y a trop de grand

monde et qu'il ne faut pas nuire. En attendant, nous nous plaçons dans l'escalier, et, à travers les barreaux ,nous regardons les convives gais, riants, dispos.... Là-bas, au bout de la table se dresse la haute stature de grand-père. Il ressemble à ces vieux chênes,qui, malgré leur vieillesse, protègent encore de leurs bras noueux toute une génération naissante. Près de lui grand'mère verse des larmes. Sont-ce des pleurs de joie ou de tristesse? Je ne sais.... Mais cela est si touchant de la voir pleurer!.... Pauvre grand'mère, peut-être songe-t-elle aux beaux jours du passé; et, revoyant autour d'elle ses enfants, ses petits-fils, elle se sent émue....

Soudain ma tante apparaît sur le seuil de la porte.... Chacun se précipite; on se pousse en riant....

On me place au bout comme grand-père, et sans retard nous attaquons *beignes* et tartines.

La gaîté est à son comble; les éclats de rire qui nous arrivent de la grande salle nous rendent encore plus joyeux; et le réveillon, mon dernier réveillon, se poursuit avec entrain.

Tout en mangeant, je songe qu'il faudra bientôt partir, laisser mes parents, la maison avec son ruisseau si joli, et les champs où poussent les blés

d'or.... Je partirai pour longtemps sans doute, et qui sait si je reverrai grand-père au retour.... Et mes yeux se reportent sur mes cousins assis autour de moi, sur ces figures rayonnantes de santé et de joie. Mon cœur se gonfle peu à peu, et, lorsque notre petit repas est terminé, espérant chasser ces idées, je vais voir manger les grands parents.

Au moment où j'entre, l'oncle Alphonse s'adresse à grand-père: ''Dites donc, papa, il va falloir *solider* la Croix du chemin; il y a longtemps qu'elle est là, et qui sait si elle passera l'hiver avec des bourrasques pareilles.''.... Près de grand'mère, maman semble parler de choses très graves: de temps à autre elle me regarde. Je m'aperçois qu'elle annonce mon prochain départ, et malgré moi des larmes montent à mes yeux....

''Au fait, lance brusquement mon oncle, vous ne savez pas la mauvaise nouvelle?'' — ''Non, non.'' Et toutes les têtes se penchent pour écouter les paroles. ''Vous connaissez Noël, le gardien du Lac Long? Le pauvre diable, hier matin, a voulu traverser le lac; la glace a cédé sous son traîneau, et il s'est noyé avec son cheval.''

Le silence se fait dans la salle tout à l'heure bruyante, et chacun, songeur, s'imagine voir là-

bas, au sein de la tempête, l'homme qui lutte contre la mort. Les petits s'étonnent de cette gravité soudaine: ils restent bouche bée ne comprenant pas ce contraste. "C'était un si bon garçon," dit grand-père..... Peu à peu la conversation reprend et la gaieté, refroidie par cette nouvelle, réapparaît sur les figures....

Les cousins s'amusent à taquiner Raoul, toujours lent à manger; mais celui-ci en a vu bien d'autres: il ne s'excite pas. A chacune des fines pointes lancées, il riposte par un mot d'esprit qui lui gagne les rieurs....

Tout à coup des sons de grelots se font entendre.... "Quoi! de la visite...." La porte s'ouvre et une jeune fille que je ne connais pas franchit le seuil. "Tiens, bonjour Marie! bonjour!".... "Dis-moi donc quel bon vent t'amène de ce côté?" s'exclame grand'mère. "Bah! voyez-vous, je n'y vais pas souvent, me disais-je; profitons de la fête de Noël.... Un quart d'heure après j'étais à la gare Viger; maintenant me voilà!...." Et la jolie cousine en disant ces mots vous découvre deux rangées de perles où s'enchâsse le plus délicieux sourire....

Les tantes s'informent des parents de la ville, de leur santé, des nouveaux-nés.... Au milieu de

toutes ces questions, le repas se poursuit afin de permettre à la visite de se réfectionner....

Notre citadine croquait encore un morceau de sucre à la crème, lorsque l'oncle s'écrie: "Hop! là, vous n'allez pas laisser terminer le réveillon ainsi: une petite chanson, s'il vous plaît?" En un clin d'œil, on dessert la table que l'on place dans un coin; puis tout le monde s'assied autour de la salle. "Oh! Marie chante-nous une petite chanson, tu dois en savoir de belles," dit grand-père avec sa voix grave. Sans se faire prier la cousine se lève et sa chansonnette s'élance douce et tremblante, accompagnée du vieux piano de grand-père. Tous les yeux se fixent sur la jeune fille qui chante hardiment; car ce n'est pas tous les jours que l'on voit une cousine de la ville,.... une charmante Montréalaise.... Les cousins se poussent du coude et c'est à qui pourrait se faire remarquer. La chanson terminée, la salle retentit d'applaudissements. "Si vous voulez danser maintenant, pas de gêne?" L'invitation est vite acceptée, les couples se forment et le *set* commence.....

Cependant tout ce bruit, tous ces rires me font mal à la tête, et sans être aperçu je vais me coucher dans la chambre de grand'mère. Les voix de-

viennent bientôt confuses, diminuent peu à peu, cessent.... Je m'endors!

....

On me réveille. Je passe dans la grande salle. La danse est terminée, et les hommes assis en cercle fument leur pipe.... Après quelque temps on parle de partir. En un tour de main les mamans habillent les enfants, leur passent la *crémone* autour du visage..

Aussitôt que les voitures sont en place tout le monde sort. "Au revoir! grand-père; au revoir! Passez un bon jour de Noël; nous reviendrons au Jour de l'An!...."

Puis les chevaux s'élancent sur le *chemin du roi*....

Et pendant que les voitures comme de petits points noirs se suivent dans le lointain; là-bas, à l'horizon, la lumière de l'aurore, souriant au jour où naquit l'Enfant-Dieu, pose lentement sur la nature qui dort la caresse de son baiser....

Louis-Charles SIMARD

Belles-Lettres



UN INCENDIE A LA CAMPAGNE

Les ombres de la nuit sont descendues des monts : elles enveloppent la campagne blanche de neige et la nature dort en son immense manteau gris.....

Le vieux clocher, transi de froid, prend des airs renfrognés.....

A la fenêtre de chaque logis se pressant autour de la maison de Dieu on a éteint la lampe fumeuse, après la prière en commun ; maintenant tout repose dans une paix profonde, au milieu de la douce atmosphère qui se dégage du poêle de fonte où brûle la bûche d'érable.....

Au dehors, on n'entend plus les beuglements des bœufs paresseux : ils dorment, mollement étendus sur leur chaude litière.....

Le vent glacial qui soulève la plaine mouvante fait frissonner les grands arbres couverts de givre, et le bruit des branches s'entre-choquant rompt seul le morne silence de cette nuit d'hiver.

* * *

Un célibataire nommé Petit — je ne lui connais point d'autre nom — était allé chez le voisin et, avant de partir, avait oublié de fermer la petite porte de son poêle.

Vous savez tous, n'est-ce pas, où se trouve la petite porte d'un poêle de fonte à deux ponts?...

Cette distraction devait, hélas! lui coûter bien cher!.....

Pendant son absence, une étincelle probablement sortie par cette porte tomba en face de la cheminée pleine de bois.

Ayant trouvé de quoi se propager, la flamme se fit plus ardente et bientôt elle courait léchant les planchers, emplissant la maison de fumée.

Ce fut l'affaire de quelques minutes..... Déjà le feu a pris des proportions alarmantes..... Il s'élance au dehors en brisant les carreaux des fenêtres..... La lueur de l'incendie remplit le ciel..... Une clarté immense succède à la nuit sombre.....

Les arbres dans le lointain apparaissent comme des fantômes aux mille bras tordus; la forêt semble une mer de flammes.

Le hibou, surpris par ce jour inattendu, s'envole à tâtons jetant son cri lugubre : Hou ! Hou !.....

Hou ! Hou ! fait aussi le vent, et son souffle pousse partout l'air embrasé avec des étincelles qui peuvent chacune devenir la cause d'un nouvel incendie.....

Dans l'habitation voisine du sinistre résident un homme avec son épouse et ses deux enfants...

"Seigneur, qu'est ceci?" s'écrie la femme en s'éveillant soudainement, et frissonnante de terreur elle pousse son mari..... "Napoléon, éveille-toi donc!" — "Quoi?" reprend celui-ci.....

Elle n'eut pas besoin d'en dire plus long: la chambre pleine d'une lueur rougeâtre avait un air vraiment terrifiant.....

L'homme à cette vue sentit son sang se glacer dans ses veines, puis une chaleur intense, la chaleur des grandes émotions, envahir tout son corps. Il crut que le feu était à sa maison.....

Il s'aperçut de son erreur et reprit son sangfroid..... "Vite, se dit-il, allons voir ce qui en

est!'' Après avoir éveillé les enfants, Il court dehors en chaussettes..... Les pauvres petits ouvraient des yeux grands comme des *piastres*.....

''Ce n'est rien'', dit leur mère, et les prenant par la main elle les entraîne avec elles dans sa chambre. ''Prions, mes enfants, prions Dieu d'épargner notre maison''..... ''Mon Dieu, sauvez-nous, mon Dieu vous êtes bon, vous pouvez tout ce que vous voulez;..... éloignez de notre demeure et de nos bâtiments l'étincelle traîtresse...... Mon Dieu, épargnez aussi les maisons de nos voisins.... Sainte Marie, priez pour nous....''

Comme bien d'autres femmes curieuses, elle aurait pu courir admirer le sublime spectacle du feu;..... mais non, elle prie et fait prier ses enfants.

Pendant qu'elle récitait son chapelet devant une image de la Vierge, son mari entra. ''Le feu est chez Petit, allons avertir les voisins!'' Il met ses grosses bottes, endosse son vieux *froc*, il sort.....

Les voisins courent déjà sur la route blanche: ils vont éveillant tout le monde avec ce cri de désolation: ''Au feu! Au feu! le feu est chez Petit!'' Sans attendre de réponse, ils volent plus loin por-

ter la nouvelle et par derrière eux, hommes, femmes, enfants sont dans une folle terreur.....

Le paysan est peureux par nature, mais il sait dompter ses craintes; la calamité envisagée avec calme, il est résolu à tout.....



C'était autour de l'habitation en feu un tohu-bohu indescriptible......

Tous partaient, apportant qui des seaux, qui une échelle, qui une hache, et c'était autour de l'habitation en feu un tohu-bohu indescriptible....

Il y avait là des *vrais travailleurs* grimpés

sur le toit des maisons, guettant les étincelles; d'autres étaient occupés à arracher la clôture de bois en flammes; le reste faisait la chaîne passant force seaux d'eau....

On compta en cette nuit beaucoup de héros: la renommée aux cent bouches ne transmit point leurs noms à la postérité, mais leur courage n'en est pas moins admirable.....

Se trouvaient aussi là des vieillards, tristes de ne pouvoir fournir leur part dans l'œuvre de salut; des femmes, des gamins hauts comme ça, encore tout émus de la soudaineté terrible de leur réveil. "Que c'est beau, disaient-ils, quelle flambée!"

La vue des flammes les grisait, leurs yeux s'emplissaient des vagues dorées, leur imagination naïve ornait le tableau de mille fantômes..... Tantôt, ils se figuraient l'enfer avec les légions de démons cachés dans ses flancs; tantôt, les feux-follets dansant la sarabande solennelle.....

Peu leur importait les dommages que causerait cet incendie: leur ignorance les mettait bien au-dessus de ces préoccupations.....

Au milieu des assistants on remarquait le propriétaire..... Il ne pleurait pas, la source des larmes était figée, le choc avait été trop violent.

Sa langue ne pouvait articuler aucun son: les grandes douleurs sont muettes, dit-on? Oui, sa douleur était muette, ce qui la rendait plus navrante.

Eh quoi? Ces poutres mises à nu et toutes calcinées, ces pans de murailles chancelantes, cette masse informe entourée de flammes, n'était-ce pas sa maison?.... son chez lui?.... Et tout ce qu'il avait dans sa maison: ses provisions d'hiver, son lit, ses meubles, tous les objets chers à son cœur de célibataire endurci, tout cela anéanti! Jamais, semblable malheur n'était venu le frapper!.

Il se sent chanceler, il tombe à la renverse....

On appelle le médecin..... "Rien de grave", déclare celui-ci, et il s'en retourne, laissant une ordonnance à la paysanne chez qui on avait transporté le malade.

On lui fit respirer des sels; son réveil fut lent et pénible, il ne put que dire ce mot: "Merci!"

La paysanne lui murmura à l'oreille: "Nous ne vous abandonnerons point, nous saurons bien vous tirer de ce mauvais pas."

Cela sembla le consoler et il se rappela que les Canadiens ne laissent personne dans le malheur.

Cependant l'incendie continuait ses ravages: les poutres tombaient une à une dans la neige, puis les quatre pans avec un fracas d'enfer et des bouffées d'air charroyant les étincelles.

Mais tous veillaient, et bientôt il n'y eut plus de danger. Le vent cessa; une neige fine et molle se mit à tomber..... Encore quelques rougeoiements..... et tout rentra dans l'ombre....

Une épaisse fumée flottait seule sur les ruines où se dressait encore parmi les cendres chaudes la grande cheminée de pierre toute noircie et crevassée par l'ardeur des flammes.....

L'attroupement se dispersa: on s'en allait par groupes échangeant ses impressions.....

— Pauvre vieux garçon, que va-t-il devenir?

— Pauvre, en effet, peut-on jamais devenir plus pauvre; il me faisait penser à Yann-Guenille, tu sais, le vieux de la chanson de Botrel?

"Pour me couvrir j'ons pas un toit;
J'ons plus d'amis, j'ons plus d'famille;
Tout c'que j'possède j'l'ons sur moi:
Mes vieill's guenilles!".........

* * *

Le lendemain quand le soleil radieux se leva, il n'éclaira point des ruines fumantes : la neige avait tout recouvert et son blanc linceul enveloppait la scène de mort.

La vieille cheminée, toute noircie par la flamme et crevassée, restait seule comme un monument funéraire élevé à la mémoire de la défunte maison, et les passants le matin se posaient mille questions à son sujet.....

Quant à Petit, toute la paroisse, touchée de son infortune, lui vint en aide. On lui bâtit une petite maison à la place de l'ancienne. Il y vit encore heureux; et si vous passez par là, une belle journée d'été, vous le verrez assis dans une chaise rustique sur son perron, et fumant sa vieille pipe.....

Albert TROTTIER,

Syntaxe latine





SOUVENANCE

Un soir, frileusement blotti au coin de l'âtre, je songeais..... Mon imagination vagabonde errait follement, comme le papillon volage qui court de fleur en fleur et ne s'arrête que pour s'abreuver à une goutte de rosée.... Tout à coup, petite sœur qui sommeillait dans les bras de ma mère s'éveille: "Maman, maman, dit-elle, j'ai vu Jean en rêve....."

Jean, c'était le benjamin que le ciel venait de nous ravir..... A la pensée de ce frais bambin aux joues roses, aux mèches blondes, qui ne comptait pas alors un lustre, mon esprit se reporta quelque dix ans plus tôt; et j'entrevis une image, non pas brillante celle-là, mais terne:..... la fi-

gure d'un petit mort.... dont je veux rappeler le souvenir.

* * *

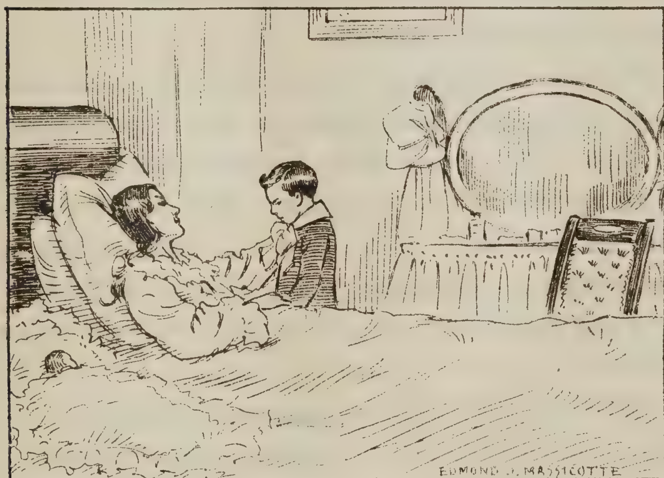
J'avais cinq ans. Mon père, emporté deux ans après ma naissance par une maladie de poitrine, disparut à la fleur de l'âge quand la vie s'offrait à lui pleine de promesses. Ma mère peina rudement à la suite de ce deuil, prolongeant parfois ses veilles afin de m'assurer tout le confort possible.

Un jour que ma tête s'appuyait contre la sienne, — c'était l'instant de douce intimité où je lui confiais mes chagrins — elle déposa sur mon front deux baisers que je sentis plus passionnés que d'habitude; puis elle me parla longuement.

Entre mille choses, elle m'entretint d'un grand monsieur sympathique qui lui avait demandé sa main et la permission de me nommer son fils. A cette demande si imprévue, je sentis comme un mouvement de révolte s'élever en moi; mais l'amour que je portais à ma mère triompha bientôt de mon égoïsme, et je lui dis que j'acceptais mon nouveau papa. A l'instant même mon cœur alla vers cet homme qui aimait ma mère et qui voulait bien m'aimer.

* * *

Deux ans sont passés.... Je me préparais pour la messe matinale, lorsque la bonne Justine m'appela et me conduisit dans la chambre de maman, ce sanctuaire où je n'entrais qu'avec un respect mêlé de crainte.... Ma mère était couchée pâle et souriante dans son grand lit blanc.... A ses



Ce n'est pas gentil ça, mon chéri; tu fais de la peine à ta maman.

côtés dormait un petit être tout mignon, tout rose.... "Viens embrasser petit frère, me dit-elle...." J'hésitai.... Je ne sais ce qui se passa alors dans mon cœur.... Je crois que ma mère le sut mieux que moi. Elle m'attira dans ses bras encore faibles et me dit: "Ce n'est pas gentil ça, chéri; tu fais de la peine à ta maman...

Tu as un petit frère, c'est vrai; sache bien que je t'aimerai tout autant....." J'éclatai en sanglots et m'enfuis confus dans le jardin. Là, prenant à témoin les fleurs, les feuilles, les arbres, la terre, je maudis ce petit être fragile qui venait m'enlever une part de mes caresses, une part de mes baisers.... Insensiblement le calme se rétablit, et je souris presque....

Vint la cérémonie du baptême que l'on dût hâter sur le conseil du médecin, vu l'état précaire du bébé. Pour me faire oublier mon ressentiment, on me nomma parrain. Mon front se dérida un instant et je me mis à la hauteur de la circonstance. Imaginez-vous, j'étais parrain... avec une charmante fillette, la plus mignonne des fillettes........

De retour de l'église je redevins taciturne;.... dans le jardin, le reste de la journée, j'errai,... telle une âme en peine.... Je ne voulus pas entrer dans la chambre de maman;..... je refusai d'embrasser mon filleul....

Le lendemain,... jugez de ma surprise, petit Lucien n'était plus.... Papa, maman furent profondément affligés....

Au milieu des fleurs on l'exposa. Il était si joli dans sa belle robe blanche que j'éprouvai du

regret de ne l'avoir pas embrassé. Ma haine farouche ne tarda pas à se fondre devant sa figure rayonnante d'innocence.... Aussi quand sur sa tombe on jeta la dernière motte de terre, je sentis comme quelque chose qui se brisait dans ma poitrine.

En quittant le cimetière, il me semble que je laissai là, sous le tertre où reposait celui qui avait vu le soleil se lever sur son berceau et ne l'avait pas vu décliner, il me semble, dis-je, que je laissai là.... une partie de moi-même.....

* * *

Souvent, j'ai évoqué dans ma mémoire la douce image de petit frère Lucien..... Depuis, d'autres têtes sont venues se ranger autour de la table commune, ajoutant ainsi à la couronne familiale, et toutes je les ai aimées.

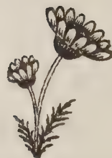
Le benjamin, Jean, qui faisait nos délices, avait plus particulièrement mes préférences. Je croyais retrouver en lui, après dix ans, les traits de mon premier filleul, de mon premier frère. Je m'étais attaché à sa petite personne: ses mots, ses gestes, ses cris, tout me plaisait. Mais hélas! Jésus est venu le chercher lui aussi. Peut-être trouvait-il son sourire trop pur pour cette terre

souillée?.... peut-être a-t-il voulu le posséder pour charmer ses anges?.....

Et ma rêverie s'est poursuivie tantôt gaie, tantôt triste..... J'ai vécu en quelques instants ces quinze années de ma frêle existence déjà si remplie de souvenances diverses.... Dès l'instant où je doutai de l'amour de ma mère, je me suis vu ravir un à un tous ceux que j'aimais.... Tous? C'est trop dire. Aux anges qui sont venus bouqueter dans le parterre de mes affections, Dieu ordonna de laisser une rose; et cette rose, ce n'est pas la moins belle: Il m'a conservé ma mère!.....

Victor DE L'EGLISE

Syntaxe latine





LA BENEDICTION PATERNELLE

"C'est demain le jour de l'An, *pepère?*.....

— Tiens, tu sais bien que oui.... Si tu veux que le petit Jésus dépose quelque chose dans ton bas, il faut que tu ailles dormir; car le petit Jésus ne met rien près des lits vides.

— C'est vrai, *pepère,* si je veux avoir des bonbons... des soldats... et encore... Quand on dort, le matin vient plus vite... et demain c'est la bénédiction.... Ah! oui.... Bonne nuit, *pepère!*" Ainsi parlait Paul qui venait de cesser ses jeux avec son frère et sa sœur.

Et déjà dans l'escalier jaune donnant sur le grenier, l'on ne saisit plus que les pas précipités des enfants et les souhaits de "bonne nuit, *pepère*",

répétés par les bouches mignonnes. Puis, plus rien.....

Seul, devant le vieux poêle, le père Comtois fume tranquillement sa pipe de bois d'orme.

Comme il est triste le père Comtois... Les mots de Paul, et demain... "la bénédiction"... l'ont rendu songeur. Qu'a-t-il donc? Le voilà qui pleure maintenant... Ah! comme petit Paul, il pense à la bénédiction.

* * *

Au foyer, rien ne bruit,... tout se tait,... le silence plane... Dans la campagne froide et claire, le rythme sonore des grelots et le son aigre de la neige crissant sous la *carriole* réveillent en sursaut le chien endormi, tandis que devant le poêle de fonte qui chauffe toujours, le père Comtois, lui, songe encore.......

Il songe à l'arrivée des enfants: à Raoul, à Elisabeth, à Louis, aux petits-enfants, surtout à Oscar parti depuis longtemps pour les Etats et qui doit arriver aujourd'hui... "La bénédiction" cependant ne cesse de se présenter à son esprit, elle l'obsède;.... et ses paupières se mouillent de nouveau. "La bénédiction"? Ah! quelle différence entre celle d'autrefois et celle

d'aujourd'hui. Autrefois? Ah! qu'elle est loin dans sa vie! comme les temps ont changé! Mille souvenirs surgissent dans la mémoire du vieillard : il se voit enfant, avec ses frères et ses sœurs, agenouillé au beau *mitan* de la cuisine, devant l'aïeul ou le père, disparus, il y a de cela bien des années.....

Et aujourd'hui? Aujourd'hui, c'est lui qui doit bénir.... et pour la dernière fois peut-être.....

A cette pensée, le père Comtois soupire profondément; du revers de sa main calleuse il s'essuie les yeux, tout en jetant un regard de tendresse sur sa chère Josette, occupée dans la pièce voisine à quelque chose de mystérieux : elle prépare les étrennes.....

Mais l'oreille du *pepère* a entendu la voix de Paul et des autres petits qui se lèvent plus tôt aujourd'hui, sans l'appel accoutumé de la jeune tante ou de la vieille *memère*.

"Vite, dit Paul, lève-toi, Louis! C'est aujourd'hui le Jour de l'An; réveille Jacqueline aussi. Ne faites pas de *train* pour ne pas déranger *pepère, memère* et tante Louise....."

Au même instant retentit du dehors un cri : "La porte!".... Ce sont les grands qui arrivent :

trois *carrioles.* Trois *carrioles,* au clair de lune, déversent devant la porte une dizaine de bambins charmants, emmitouflés de châles et de *crémones.*

En un rien de temps, on rentre à l'écurie les chevaux au poil givré; on remise les *robes de carriole;* et les enfants, suivis des papas et des mamans, se précipitent dans la cuisine. On s'embrasse bien fort.....

Au père et à la mère, on souhaite de longs jours; à la fille aînée, un bon *parti;* aux autres, une heureuse année. Puis tout à coup le bruit cesse.

Le plus âgé des fils, plein de respect, s'avance vers le père, se met à genoux devant la famille qui l'imite, et demande au nom de tous la bénédiction paternelle. Le vieillard un peu voûté se lève, majestueux; debout, le regard fier, il trace, avec une étonnante perfection, un grand signe de Croix.... Et dans l'ardente chaleur de la pièce qu'illuminent les pâles rayons matinals, il prononce avec émotion les mots traditionnels: "Mes enfants, je vous bénis, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit......."

Longtemps sa main, comme pour éterniser cette bénédiction, demeure levée sur la famille prosternée.....

Et au milieu du plus religieux silence, la voix douce de la mère répond: "Ainsi soit-il."

On se relève, la conversation reprend, et l'on déjeune avec entrain.

* * *

Bientôt, dans le chemin blanc encadré de balises, quelques voitures se dirigent vers le village.



Mes enfants, je vous bénis, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Ce sont les gens de la maison qui vont recevoir la bénédiction du prêtre.....

Resté sur le seuil de sa demeure, le père Comtois écoute le son toujours de plus en plus faible

des clochettes, regarde les *carrioles* disparaître une à une.....

Alors, essuyant une dernière larme: "C'est tout de même consolant, se dit-il, de bénir des enfants comme ceux-là!....."

Gaston CAISSE
Versification





LE LOUP-GAROU

Les ténèbres couvrent la terre; des milliers d'étoiles scintillent; et par le ciel ainsi piqué de points lumineux, l'astre des nuits, semblable à une lampe dans l'espace suspendue, répand partout l'éclat de sa blanche lumière....

Au loin, sur le chemin durci, un homme et une petite fille pressent le pas.

Lui, c'est un vieillard au front ridé, au regard doux, à la chevelure de neige; elle, une blonde enfant aux yeux d'azur qu'encadre un visage de chérubin, avec une auréole de cheveux d'or.

Tous deux reviennent de chez Albert Racette, le forgeron du village.

"*Pepère*, dit l'enfant, *y* fait froid *à* soir, *hein?*...."

Mais *pepère*, ne répond pas. Grave et silencieux, songeant au temps lointain d'autrefois, il marche, la tête basse, sur la neige qui grince. "*Pepère*, tu ne réponds pas?... Nanette, *a* va pleurer...."

Sa lèvre rose s'est plissée, une larme perle à ses paupières.

Un soubresaut violent secoue le vieillard, comme s'il sortait d'un rêve. Il enlève Nanette dans ses bras, et, ému, dépose un gros baiser sur sa bouche vermeille. "Oui, petite, il fait bien froid; allons, viens, à la maison il y a du feu...."

. . . .

La nuit s'avance de plus en plus; le vieillard accélère la rapidité de sa marche et Nanette le suit en trottinant.

Soudain celui-ci s'arrête.

Attentif, il semble ouïr quelque chose d'inaccoutumé....

Pourtant sur la route, rien ne bouge, si ce n'est, secoués par la brise, les grands chênes noueux et les érables verts qui gémissent.

L'oreille aux écoutes, le grand'père fouille de ses yeux affaiblis la profondeur des ténèbres.

Là-bas, le hululement lugubre du hibou s'unit aux gémissements des grands arbres. Plus loin, un bruit étrange éclate dans la nuit noire. On dirait qu'une nuée de démons dansent avec de lourdes chaînes leurs sarabandes infernales....

De temps en temps un hurlement sinistre surgit du fond de l'obscurité....

Peu à peu le hibou s'est tu, les soupirs ont cessé dans les chênes géants; un grand nuage noir glisse sur le ciel.

Maintenant le corbeau jette seul dans l'espace son croassement funèbre; le vent lui-même vole plus lentement et ne mugit plus dans les branches: toute la nature s'est apaisée comme à l'attente de quelque drame funeste.

Intrigué, le vieillard s'aperçoit que le vacarme là-bas augmente, que les hurlements se rapprochent avec rapidité et arrivent plus stridents et plus terribles. Nanette, effrayée, s'est blottie derrière son grand-père.

Tout à coup une bête énorme, monstrueuse bondit ....

De la taille d'un ours gris de nos forêts, elle a

les formes du loup, une gueule formidable, des yeux flamboyants comme des charbons; un long poil rude, légèrement fauve, la recouvre; de tout son corps se dégage une odeur nauséabonde, et



Tout à coup une bête énorme, monstrueuse bondit.

deux chaînes rivées à son dos s'étendent au loin derrière elle....

Frémissant de colère, terrible, le gigantesque animal s'est arrêté en face du vieillard.

A sa vue, celui-ci ne peut réprimer un mouvement d'effroi.

"Un loup-garou, dit-il. Ah! que ne suis-je seul?" Mais comprenant qu'il fallait conserver la vie à Nanette, il se plaça résolument devant elle et lui fit un rempart de son corps.

La pauvre enfant est tellement saisie qu'elle tremble de tous ses membres et s'affaisse sans connaissance....

En cet instant, les cloches — on ne sait pourquoi — sonnent dans le clocher voisin....

"Un avertissement! s'écrie le vieillard.... C'est juste l'heure où l'on peut délivrer les malheureux possédés du malin esprit.... Courage donc, et rendons ce service à Joseph Landin, qui très probablement se trouve là devant moi...."

Et faisant sur lui le signe de la croix, sortant de sa poche un large couteau, il s'avança hardi vers l'affreuse bête.

Le monstre poussa un horrible rugissement, sa large gueule s'ouvrit en un gouffre profond où apparut une rangée de crocs aussi pointus que la dague, ses nerfs se tendirent, une bave gluante s'écoula à flots de ses lèvres, ses yeux où l'on sentait un reflet de l'enfer semblèrent sortir de leurs orbi-

tes, les poils de son cou se raidirent comme l'arc qui se tend, et les lourdes chaînes rivées à son dos s'agitèrent avec un bruit lugubre.

Impassible, le grand-père approcha plus près, et, levant son couteau, il tenta de larder l'animal au cœur.

Mais celui-ci avait bondi, et sa lourde masse s'abattant sur son adversaire il l'envoya rouler au loin....

Une lutte terrible s'engagea....

La position critique du vieillard laissait prévoir assez que l'issue lui serait fatale. Et sur la route solitaire nul être vivant ne se trouvait qui put porter secours....

Un fort vent d'ouest s'était levé et courait dans la plaine, les vieux arbres recommençaient à gémir; là-haut, de grands nuages sombres fuyaient sinistrement sur la voûte céleste derrière lesquels s'étaient cachées la lune et les étoiles....

Dans la nuit profonde, surmontant les bruits de la tempête qui fait rage et les soupirs du vent, on entendait les grognements de fureur du loup-garou....

. . . .

La lutte a cessé, un dernier hurlement a déchiré l'air....

Maintenant deux hommes se sont dressés sur la scène du combat. L'un, grand, robuste; l'autre le grand-père de Nanette....

Après bien des efforts, en effet, le vieillard était parvenu à s'échapper des griffes du monstre, lorsque celui-ci bondissant de nouveau pour le happer, retomba aussitôt frappé en plein cœur.

Au même instant les derniers sons des cloches s'envolaient dans la campagne et du monstre dans les affres de l'agonie un homme avait surgi.

Ses yeux se fixèrent sur le vieillard, son sauveur; il lui prit la main, l'étreignit dans la sienne et pendant que deux grosses larmes s'échappaient de ses yeux, il lui dit: "Albert Forest, ce que tu as fait aujourd'hui pour moi, jamais je ne l'oublierai; ce que je suis, mon sang, ma vie, tout désormais t'appartient. Ah! si tu savais de quel abîme tu m'as arraché. Le voyageur mourant de faim au fond de l'affreux désert; le prisonnier brûlé à petit feu par les sauvages; les âmes même de l'enfer n'ont pas souffert plus que je n'ai souffert. Changé en bête immonde, sans cesse dévoré par un feu infernal, réduit à brouter l'herbe que brou-

tent les pourceaux, à la fois vautour et vampire, les charognes de la prairie et les cadavres du cimetière devinrent ma nourriture. Je me suis plu dans le mal; je me suis vautré dans la fange.... Si encore j'en étais resté là!.... Non content de terroriser la contrée par mes crimes et mes scandales, je voulus davantage; sous le souffle de Satan, je n'eus de repos qu'en satisfaisant ma haine et ma fureur contre Dieu lui-même.... Et c'est Lui qui présentement se penche vers moi pour me sauver... Pardon, ô mon Dieu; à genoux, j'implore votre miséricorde!... Nombreuses sont mes fautes.... Mais "incomparablement plus infinie que les eaux de la mer et les profondeurs du firmament" est votre bonté!... Oh! oui, je le jure ici, à votre face, jamais plus je ne donnerai cours à la passion qui m'a dégradé et rendu le plus vil et le plus misérable des hommes. Jamais le reste de ma vie, je ne plongerai mes lèvres dans le poison qui a été la cause de tous mes malheurs: la maudite boisson! Et toi, mon libérateur, sois béni; oh! sois pour toujours béni!...."

Le vieillard, sentant une larme lui brûler les paupières, s'échappa des mains du grand Joseph Landin et se dirigea vers sa petite fille qui, inerte et pâle, gisait sur la route....

Un peu de neige appliquée sur les joues lui fit reprendre ses sens. Elle ouvrit de grands yeux étonnés, parut songer quelques instants, et se rappelant la tragique rencontre, elle fut agitée d'un tremblement convulsif....

Son grand-père la calma par de douces paroles et elle se remit peu à peu.

— "*Pepère*, dit-elle, lorsqu'elle se fut levée, le loup-garou?...."

— Il est parti, petite; en échange, le bon Dieu nous a envoyé ce jeune Monsieur que tu vois.

— Il va venir à la maison, *pepère?*

— Oui, chérie, tantôt....

Sur la neige qui grince, le vieillard et Nanette, accompagnés de Joseph Landin, marchent en toute hâte....

Le grand-père serre fièvreusement dans ses bras sa petite fille; le jeune homme, lui, verse des larmes, éclate en sanglots....

Pendant qu'il pleure et se désole ainsi, une question monte à ses lèvres; mais il n'ose la formuler.

Timidement il se hasarde enfin, et demande des nouvelles de sa mère à qui ses débauches ont causé tant d'affliction et de douleur....

"Si tu savais, répond le vieillard, comme la sainte femme a eu de la peine!

"Elle a passé ses jours et ses nuits à gémir et à prier, implorant sans cesse la divine Miséricorde en faveur de son fils....Oh! quelle joie quand elle le pressera sur son cœur maternel!."

En silence, et sous l'empire d'une grande agitation, les deux hommes continuèrent leur route quelque temps.... Arrivé devant sa demeure, Joseph Landin adressa à son compagnon ces paroles: "Mon brave monsieur Albert, avant de nous séparer j'ai une faveur à solliciter. N'ayez crainte de répandre partout où vous irez ce dont vous avez été témoin. Dites bien ce que j'ai souffert d'angoisses et de tourments, afin qu'on ne s'avise point d'imiter ma coupable conduite...... Surtout ne cherchez nullement à pallier la cause première de ma corruption et de mes vices....."

En disant ces mots d'une voix émue, le jeune homme serra une dernière fois la main de son généreux bienfaiteur et courut se jeter au cou de sa mère....

. . . .

Souvent dans les longues soirées d'hiver, mon vieil oncle Oscar prenait plaisir à raconter la fameuse histoire de Joseph Landin.

C'était un beau conteur que mon oncle Oscar.

Il mettait tant d'âme dans ses récits que mes frères et moi nous l'écoutions sans nous lasser.

Depuis, bien des jours ont fui sur l'aile rapide du temps avec le souvenir des belles soirées de famille d'autrefois.

Cependant il est une chose que je n'ai jamais oubliée, et à laquelle — Dieu aidant — je demeurerai constamment fidèle: c'est la résolution que j'ai prise, en écoutant le conte du loup-garou, de ne jamais tremper mes lèvres à la coupe perfide des liqueurs enivrantes....

Charlemagne VENNE

Belles-Lettres





LE SENS DES ETRENNES.

"Si ce n'était pas demain le Jour de l'An, en conscience, je n'irais pas à la ville aujourd'hui..."

Ayant dit ces mots, le père Joseph Landry referme la porte, saute dans sa carriole, commande au Blond qui, rapide comme une flèche, file vers Joliette.....

Par la fenêtre couverte de givre, sa *vieille* le regarde s'éloigner;..... puis se remet à l'ouvrage, pendant que ses deux bambins s'amusent au fond de la cuisine.

Lucien, l'aîné, traîne un cheval de bois; Pierre, un minuscule tombereau.....

Mais les jouets n'ont pas l'heur de plaire à leurs

maîtres; ceux-ci les heurtent à tous les meubles, et finalement les lancent dans un coin.....

— Oh! que c'est laid! s'exclame la maman.... Que va dire le petit Jésus?.....

Petit-Pierre, très intelligent, sait combien mérité est le reproche;..... aussi s'empresse-t-il d'ajouter, prenant cet air mi-câlin auquel sa mère ne résiste jamais: "Et Il va venir quand, le petit Jésus?"

— Demain.

— Demain!..... demain!.....

— Oui, mes chéris. Ce soir, à votre couchette, vous pendrez vos bas. Le petit Jésus aime à venir lui-même distribuer des étrennes à tous ceux qui Lui ressemblent. Bien sûr qu'Il ne vous oubliera pas..... Seulement il ne faudra plus vous fâcher: ça Lui fait de la peine. Et si vous êtes sages comme Il le fut à Nazareth, chaque année Il reviendra vous offrir de nouvelles étrennes.....

Debout, les mains jointes, la bouche ouverte, les petits ont écouté et compris.... Aussitôt, sur la pointe des pieds, ils vont déposer leurs jouets dans le salon.....

Et la maman, qui souriante a repris son travail, regarde à la dérobée les deux bambins aux-

quels elle vient d'enseigner le plus simplement du monde le sens des étrennes.

* * *

Le soir, de bonne heure, le père Landry est revenu de Joliette; et des nombreux paquets qu'il jette sur la table, la mère en prend un au hasard.....

— Celui-ci? dit-elle.....

— Chut! l'autre, répond le père à mi-voix.

Elle le saisit et court le cacher dans la chambre du fond. A son retour, les enfants échangent un long regard; les parents, un bref sourire.

Comme il fait *brun*, la lampe est allumée et sa lumière grise semble créer plus d'ombres qu'elle n'en dissipe. Peu après on se met à table pour souper. Les petits rient plus qu'ils ne mangent, et le père de bonne humeur raconte les incidents du jour.....

Soudain sept coups tintent funèbrement à la grande horloge qui se dresse dans l'ombre.....

"Sept heures!" observe Lucien... Pierre et son frère éprouvent une telle frousse qu'ils enjambent l'escalier et se précipitent à genoux.....

Sur le champ la figure du bonhomme Sept-Heures se dissipe.....

Alors, ivres de joie, ils pendent leurs bas et sautent dans leur lit.



Alors, ivres de joie, ils pendent leurs bas et sautent dans leur lit.

— As-tu remarqué, murmure Lucien, que papa nous a fait *dire* nos étrennes *à* matin?.....

— C'était reprend Pierre pour aller le dire au petit Jésus.....

— Puis *à* soir, le paquet que maman n'a pas voulu nous montrer?.....

— *Quin*, c'était pas pour notre nez, celui-là;..... elle nous a fait voir tous les autres.....

Lucien n'insiste pas davantage. Il songe.... Une chose l'intrigue: qui dépose les étrennes dans les bas?..... Le petit Jésus, sans doute, puisqu'Il les donne;..... mais ne serait-ce pas sa mère?..... Il doute..... Pour en avoir le cœur net, il usera d'un stratagème!..... il guettera la venue du petit Jésus.

D'abord tout va bien;..... peu à peu les paupières deviennent lourdes, s'abaissent d'elles-mêmes, et l'esprit bercé au rythme des rafales qui tourbillonnent, au grincement des branches qui frôlent le toit comme un immense balai, Lucien s'endort, entrevoyant dans une aube de rêve le divin Donateur qui descend dans la chambre, accompagné d'anges et de bruit......

.. ..

Dehors, il fait un froid intense. Semblables à de petits ostensoirs aux pieds d'azur, les étoiles illuminent la voûte du ciel, pendant que de son front argenté la lune projette sa blonde lumière sur les bois et les plaines..... En ce moment, un de ses rayons éclaire la figure des petits: ils dorment à poings fermés.....

En bas, la mère attend l'heure propice où, discrètement, elle ira déposer les étrennes; le père, lui, assis près du poêle, écoute, les yeux fixes, les râles du grand vent qui par charges régulières assiège la maison et rend si douces la sensation de la chaleur et la paix du foyer.....

* * *

Ils ne sont pas encore éveillés, pense la mère, au haut de l'escalier.....

— Ne faisons pas de bruit et laissons-les dormir, ajoute le père; il n'est que cinq heures.....

La maison s'est légèrement refroidie. Pourtant le poêle a bien *travaillé*. Toute la nuit, il a réchauffé l'air glacé qui filtre par les fenêtres et le bas de la porte: les bûches consumées attestent sa besogne.

Le père, en se frottant les mains, le *bourre* de nouveau..... Alors, souple et rugissante, la flamme s'élance de la braise, enlace le bois comme une proie, et l'on entend bientôt mêlé aux chaudes exhalaisons un murmure triomphal: c'est le poêle qui chante sa victoire.....

— Entends-tu, dit tout à coup la mère, les petits sont levés?.....

— Déjà!

Au même instant des pas menus retentissent et l'escalier en est ébranlé.....

— Mon bas! mes étrennes! Le petit Jésus est venu! Bonne et heureuse année!..... Et tout cela accompagné d'exclamations bruyantes, de rires joyeux.....

Les enfants embrassent leur papa et leur maman, font l'étalage de leurs étrennes qu'ils comparent, dénombrent et vantent avec exagération..... L'un embouche une trompette; l'autre tire la corde d'un polichinelle. Ils ne peuvent rassasier leurs regards, encore moins leurs lèvres. Les parents, eux, feignent la plus grande surprise, acceptent un bonbon et s'émerveillent à leur tour.

— Il vous en a bien apporté le petit Jésus?...

— Tout ça, maman, dit Pierre, en désignant ses jouets de ses yeux agrandis.

— J'en ai *plusse*, riposte Lucien, déjà envieux.

— Non, *pareil*, hein? supplie Pierre.....

— Oui, ratifie la mère, *pareil;* et cela parce que vous avez été sages tous les deux. Maintenant il faut remercier le petit Jésus.....

Agenouillée entre ses enfants, la mère récite cette prière ingénue qu'ils répètent : ''Petit Jésus, je vous remercie de vos étrennes. Je vous offre mon cœur. Je vous souhaite une bonne et heureuse année. Je serai toujours sage et ferai ma prière. Bénissez notre famille et préservez notre maison. Ainsi soit-il''.

Et les enfants se relèvent, contents. En échange des étrennes ils ont offert au petit Jésus le cadeau de leurs prières et de leurs promesses. Toute leur âme est dans ces mots. Cette effusion naïve doit plaire davantage au Seigneur que ces formules factices suggérées par l'esprit et dont le cœur est absent.

* * *

C'est ainsi que chez nous l'on enseigne aux tout petits les rudiments de la religion. Par cette légende, ils apprennent à connaître Dieu. Les étrennes ont un sens divin : elles symbolisent les grâces. Et dire qu'aujourd'hui, dans les villes du moins, cette mystique tradition tend à disparaître. Ce n'est plus le petit Jésus, ni même une main anonyme, c'est la mère qui apporte les étrennes. Les petits le savent. Aussi leur amour pour l'Enfant de la Crèche diminue, car à leur amour il manque la reconnaissance. Il semble

qu'on veuille détruire en eux ce fonds de bonté et d'optimisme qui constitue la naïveté. Hélas! pourquoi dans leurs cœurs si friands de bonheur en tuer l'éclosion?.....

Cherchons donc plutôt à développer cette franche naïveté qui perpétue la vitalité des rêves et fait que les hommes, même sous les cheveux blancs, conservent toujours quelque chose de l'aimable et belle simplicité de leur enfance.

Paul GAUDET
Rhétorique





LE ROUET

Et c'est toi, quand ils sont là-bas, c'est
toi toujours
Que, durant les loisirs pesants des nuits
sans jours,
Les pauvres défunts se rappellent !..
(*L. Mercier.*)

Le rouet canadien, le bon rouet de chez nous file toujours. Pluie battante, giboulée d'automne, neige maussade, le temps ne lui importe pas. De la Canicule à la Chandeleur et durant les *saisons mortes,* il marche sans répit. A courtes étapes, en longues randonnées, à petites journées, toujours il file, il tourbillonne, il roule......... La *maisonnée* des jeunes semble partager son activité fiévreuse, son alerte entrain. Et chacun des vieux

se sent presque ému d'entendre, dans la paix infinie des soirs de novembre, sa voix vibrante et sereine se mêler aux ronflements majestueux de l'âtre familial.

* * *

Hélas ! il a trop filé, le vieux rouet de chez nous, car il nous quitte peu à peu. A petit bruit et tristement comme les choses vieillies, *il s'en va*, emportant avec son aspect fané — dernier reflet de l'âge d'or enseveli — un reste du passé toujours si vivifiant et si pur.....

Deux des montants qui supportaient autrefois la charpente, ont été remplacés par des barreaux en merisier vert. Plus d'une raie trop mince de la *roue d'erre*, joue dans le moyeu trop élargi, et pour donner plus d'équilibre à la structure et assujettir le sommier sur ses tenons, l'on a dû introduire quelques éclats de cèdre dans le *jour* des mortaises. Seule, la petite roue aux multiples crochets d'acier, où s'enroulaient naguère encore les longs écheveaux, n'a pas subi de réparation.... Enfin, pour compléter le tableau, on y voit la minuscule fiole d'huile d'olive à demi remplie de poussière, qui pose sur l'ensemble un cachet particulier de vieillesse séculaire.....

* * *

C'est que le rouet date de très loin. Qui dirait l'année où on l'acheta?... Qui nommerait son premier possesseur ?... Autant de questions sans réponse. L'on tient seulement pour certain qu'il s'est transmis avec le *dévidoir* de génération en génération comme un apanage sacré. Pour nous, en tous cas, il demeure incontestable qu'il fut le témoin de nos premiers ébats. Nos souvenirs les plus lointains et les plus vagues nous rappellent en effet son image avant toute autre. Et du *ber* coquet au profil rustique, où commencèrent à s'éveiller nos jeunes intelligences, nous l'entendions déjà ronronner sans savoir ce qu'il était. Nous allions même — et chacun peut le dire — jusqu'à l'entrevoir, mêlé sous une forme indécise aux anges de Dieu dans la féerie de nos rêves d'enfant, lorsque la caresse de son refrain coutumier nous avait bercés et endormis.

S'il fut l'objet de nos premières impressions, il faut pourtant avouer, à cause de la tradition, qu'il existait bien des années avant notre naissance. Nous ne croirions sans doute pas qu'il a vu s'écouler l'enfance de l'aïeul aux cheveux blancs, aux mains tremblantes ! Et faut-il ajouter qu'il était déjà ancien, quand il filait doucement..... doucement....., il y a de cela un demi-siècle, la laine soyeuse des robes mignonnes

dans lesquelles allaient être choyées nos futures mamans.

* * *

D'avoir été constamment très âgé,.... et surtout si infatigable, le rouet canadien a conquis dès longtemps sa place d'honneur au foyer des ancêtres. Voyons plutôt comment il était estimé du robuste colon de jadis. De son geste superbe celui-ci a fécondé tout un coin de son immense domaine. Mais voilà qu'il songe lui aussi à fonder un foyer, afin de perpétuer la race des forts, et de partager ses espoirs déçus, ses succès réalisés: il a résolu de prendre femme. Comme les pauvres insensés d'aujourd'hui, basera-t-il son choix sur la beauté fugitive?.... Non, non! Tenez: il requiert sagement de sa *blonde* qu'elle sache filer un écheveau. C'est là l'unique, le véritable signe des élues. Maintenant en effet, *les sauvages* peuvent venir en toute confiance; près de l'âtre vigilant, source de joie et de clarté, veille une gardienne fidèle, en mesure de vêtir les anges de la terre tant qu'il plaira au ciel d'en envoyer.

Le rouet était en outre, surtout chez les aînés, presque l'objet d'un culte. Culte naïf, si l'on veut, mais combien touchant, débordant de saveur

et tout rempli d'amour, de cet amour intégral et simple que nourrissent les vieux cœurs pour les vieilles choses aimées qui passent. Ainsi, on ne le regardait jamais au repos, qu'avec un respect attendri mêlé d'admiration. Et seule, l'aïeule vénérable avait le droit de le mettre en marche, comme si de l'un à l'autre, ces restes usés d'un autre âge s'étaient convenus d'un tacite accord, et que des mains plus jeunes eussent profané l'inviolable instrument d'un labeur si révéré et tant de fois béni.

* * *

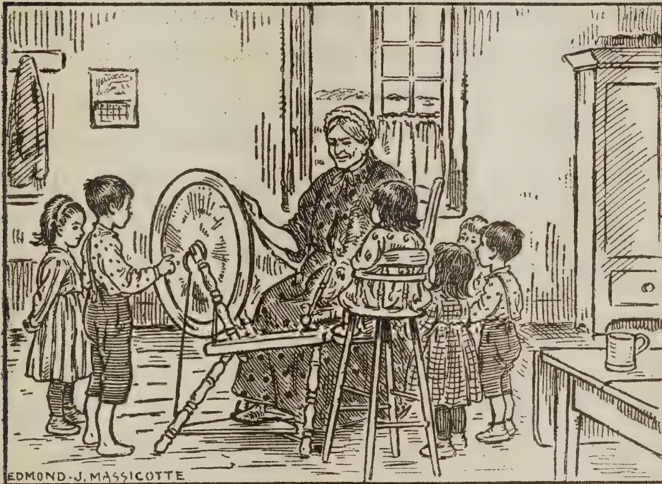
Cette vénération naïve, ce respect captivant, le rouet de chez nous s'en est sans cesse montré digne. Qui oserait le nier ?... Personne, sans doute ! Les cinq dernières générations pourraient d'ailleurs venir en jeter d'une commune voix l'assurance formelle. Car ces disparus d'hier "au verbe haut, à la fine riposte", tous ces fiers semeurs de blé ont eu le privilège unique de porter sur eux l'étoffe traditionnelle, la *petite étoffe du pays*, qu'en ses beaux jours il filait, pour conserver à la race sa primitive robustesse.

Mais, outre ce service dont il semble qu'on n'aurait pu se priver, le rouet, comme tous les bienfaiteurs, en a rendu d'autres dans le secret du

silence. De dire par exemple qu'il a mêlé un rayon de sa joie insouciante aux heures monotones des loisirs, et qu'il a égayé les moments de repos forcé, n'est pas peu ajouter en sa faveur. Ainsi, au cours de l'hiver, des tempêtes interminables poussées par les rafales du *nordet* immobilisaient souvent les rudes travailleurs. Ceux-ci, faisant trève à leurs travaux, se réunissaient dans la cuisine, près du rouet. Et dans ses roulements évocateurs, la pipe en souche de noyer, contemporaine des aïeux, s'unissant à lui pour abréger les heures de relâche, retraçait incessamment audessus des têtes plus jeunes et des cheveux grisonnants ses fines volutes et ses couronnes flottantes....

La fin de l'automne, plus courte mais plus propre à l'inaction, amenait à son tour les longues veillées des nuits de novembre. Le rouet devenait alors, après le repas du soir, comme un second foyer. Mais cette fois, c'était pour *les petits*. Silencieux, avec la lourdeur du sommeil sur les paupières, ils se rassemblaient à ses côtés, s'agenouillaient, et récitaient là dévotement aux pieds de l'aïeule vénérée leur prière à la Vierge; puis, sonnait presqu'aussitôt pour eux l'heure du coucher. Sur l'invitation discrète de la grand' mère, ils montaient, lui jetant, avant de soulever

la trappe, un dernier regard entremêlé d'un sourire de rêve.... Il y avait bien dès le premier quart d'heure un peu de brouhaha; mais cela passait vite, car l'on entendait bientôt craquer les couchettes sous le poids des petits bonshommes qui *s'y frondaient*..... Quelques instants : et ce n'étaient plus que des rrrou..... rrrrrou..... rrrou.....



Les plus petits se groupaient le plus près......

se mariant, dans l'apaisement recueilli du soir, aux pétillements joyeux de l'âtre où crépitait le feu clair de l'érable. Jusqu'à une heure avancée, on eut pu distinguer leurs chansons, symboles de

vigilance et d'activité, se fondant en un murmure très doux, bien tard dans la nuit.......

Durant le jour, la scène était toute différente. Dès que l'aïeule s'asseyait, c'était autour d'elle et de son rouet un vrai remue-ménage. Les plus petits se groupaient le plus près, les autres se tenaient debout en arrière de la grande roue, pour avoir de temps en temps le secret plaisir de se laisser glisser les doigts sur les barreaux. Bébé, lui, s'adjugeait la meilleure place dans la *chaise haute* à bras. Pendant de longues *secousses*, ils restaient là, tranquilles, attentifs à écouter les lointaines légendes des temps passés, qu'en son style simple mais si savoureux la *memère* ne manquait jamais de leur raconter. "Le Chaperon rouge" battait d'abord la marche; puis venaient l'histoire de la "Belle au Bois dormant," qui filait elle aussi sa quenouille; les "Trois meuniers;" le "Juif-Errant", et toujours à la mode, l'incomparable "*P'tit* Poucet" accourait à l'arrière-garde pour rappeler les attentions éparpillées. L'oreille tendue, les yeux fixés sur le rouet, ces naïfs et ces purs, pleins de candeur et d'innocence, semblaient le prendre à témoin des récits reculés qui les émerveillaient tant.

* * *

Un jour enfin, sous le poids des ans et de la vieillesse, l'aïeule dût abandonner son compagnon de labeur, et s'en aller, au fond du cimetière, goûter la paix profonde du trépas. *Les petits*, ces cœurs si tendres, en ont pleuré. Quant au rouet, comme affligé de cette brusque séparation, il s'est tu pendant longtemps..... Durant de longs mois, il a évité de troubler le deuil dont il semblait souffrir lui-même, et lorsqu'il reprend maintenant le refrain des anciens jours, l'on dirait dans ses roulements plus sourds.... comme des sanglots étouffés !.....

A cela cependant il y a d'autres raisons. Dans la demeure ancestrale, le luxe s'est peu à peu glissé; *les gars* robustes ne veulent plus porter que des habits confectionnés à la ville, et, de ce fait, la solide et durable étoffe, que filaient autrefois les doigts ridés et nerveux de l'aïeule presque centenaire, est entrée elle aussi dans le domaine du passé. Voilà pourquoi l'on a cru qu'il pleurait. Car il le sait bien, lui, que lorsque le luxe s'introduit au foyer, la race naguère heureuse et forte, s'anémie et finit par se perdre dans la mollesse des cités. Il le sait !..... Il l'a vu peut-être !..... Et voilà pourquoi, quand la bonne grand'mère, incarnation si vraie d'une époque de bonheur et de paix idéale, s'en est allée vers le

grand ciel d'azur parmi les anges de Dieu, l'on a cru qu'il faisait monter vers la voûte étoilée, la plainte infiniment suave de son sanglot!.....

* * *

Le rouet canadien, le bon vieux rouet de chez nous file toujours. Mais ce n'est plus, hélas ! qu'au sein de quelques familles. Dans beaucoup d'intérieurs, il est tristement passé à l'état de souvenir. On le sort bien sans doute de temps à autre pour un besoin pressant, ce n'est d'ailleurs que pour le *remiser* tout aussitôt dans sa retraite obscure, sur les entraits du grenier. Sa place véritable, pourtant, devrait être près de l'antique poêle à deux ponts,*au beau mitan de la grand' cuisine*, car il a partagé les traverses de la vie de famille, et s'il fut à la peine, il mérite pour autant d'être à l'honneur. On le méprise cependant, l'on semble même méconnaître le labeur auguste et persévérant dont fut ornée sa généreuse carrière, et ce — faut-il le croire — quand on accorde à d'autres objets un culte d'admiration dont ils sont indignes.

Oh ! bénis les rares foyers où le rouet file encore, où l'on se réunit autour de lui, pour redire comme autrefois les calmes espoirs du renouveau, les espérances sereines de la glèbe qui tressaille

sous la poussée fécondante élaborée dans l'ombre et le mystère !

Bénis les foyers où l'on se réunit autour du rouet, pour écouter, par les fenêtres ouvertes dans "la tièdeur immense" des soirs d'août, "à l'heure où grandit le regret de ceux qu'on a perdus", la mystique chanson des blés, le frisson éperdu des ramures !

Bénis enfin les foyers où l'on se rassemble près de lui, pour respirer dans la poésie intense et mystérieuse des légendes d'antan, la senteur agreste qu'exhalent ces fleurs naïves du terroir : toutes choses de chez nous !

Paul-Emile LAVALLEE

Rhétorique





TRAGIQUE RENCONTRE

> Quand le doux vent vient à souffler du côté de mon pays, m'est avis que je sens une odeur de Paradis.
>
> (*Maisonneuve.*)

N'avez-vous jamais entendu parler de Mattawin, ce coin de terre perdu dans les Laurentides?

Cette place est renommée autant par ses paysages enchanteurs, ses rivières et ses lacs poissonneux, que par ses bois infestés de bêtes fauves.

Il ne faut donc pas être étonné si parfois l'on parle de rencontres, avec certains animaux très redoutables, que des chasseurs, soit imprudence ou mauvaise fortune, ont payées chèrement.

Mattawin! quel nom curieux, me direz-vous! Nom primitif de Saint-Michel-des-Saints, il lui vint des sauvages de Manaouan qui se transportaient là chaque été, et c'est une anecdote relative à l'un de ces indigènes que je vais raconter.

* * *

C'était un beau lundi de septembre. La matinée un peu fraîche se tempérait déjà sous l'action du soleil qui venait de lancer ses premiers rayons dans la plaine; les oiseaux animaient l'air calme et pur de leur joyeux ramage; la nature était en fête à la suite des ténèbres de la nuit.

"Il fait un temps superbe! Viens-tu à la chasse, Grégoire? La saison est favorable pour le gibier, et.... je n'ai rien à faire aujourd'hui."

Ainsi parlait à son frère David Simon, un brave métis s'il en fut, marié à une canadienne de Mattawin; et qui, en dépit de ses cinquante ans, avait conservé toute la force et l'agilité de la jeunesse.

"Ça me ferait *ben* plaisir, mais je ne puis.... Ti-Fred se marie avec la grand'Rose-au-père Valcour, à huit heures et demie, et.... je suis de la noce. Tu sais que ça ne se manque pas quand on y est invité. On aura le droit de se reprendre. A plus tard donc!...."

— Eh bien! jirai seul; et mieux que cela, comme mes occupations me le permettent, j'apporte des provisions pour une semaine.... Au revoir, mon vieux!.... Tu embrasseras la mariée pour moi.... et, si le cœur t'en dit, danse un bon *set* à ma place....

Comme aujourd'hui, dans ce temps-là,
C'était souvent, souvent *com'*ça.

* * *

Il est tard: huit heures. En deux tours de main le bagage est plié; et sac au dos, hache et gaine à la ceinture, fusil en main, David se dirige vers la rivière.

Il sort son canot d'écorce caché dans les broussailles, et s'engage tantôt entre des passages étroits et escarpés, tantôt entre des rives plus larges et parsemées de fougère ou de fleurs sauvages.

L'embarcation légère glisse rapidement sous un feuillage touffu de saules et de hêtres; et, sauf le bruit d'une grenouille se jetant à l'eau de temps à autre, seul, celui de gouttelettes, causé par les coups réguliers de l'aviron, brise la monotonie du silence.

Allant alors au hasard, pour ainsi dire, notre chasseur se dirige vers le lac des Pins.

Paf!.... un, deux canards tombent dans les joncs! Pif! paf!... quelques lièvres imprudents ont le même sort... Puis mettant pied à terre, avec tout son attirail, il longe les sinuosités d'un petit ruisseau, où venaient en grand nombre s'abreuver à l'onde pure des orignaux et des chevreuils. Enfin il prend un sentier détourné, s'arrête à une clairière, et là, il dresse sa tente pour la nuit.

Quelle ne fut pas sa surprise, le lendemain, d'entendre une détonation à faible distance!

"Quoi! un coup de fusil!.... Qui peut bien être dans ces parages? Attendons...."

A son tour il fait une décharge du sien,.... quelques interpellations pour se guider; et, voilà notre individu qui surgit....

"Tiens, Richard! toi ici?.... En quel honneur?...."

— Ce n'est rien de nouveau; tu sais que cela m'arrive souvent.... Et toi?

— Une envie qui m'a pris;.... il n'y avait rien de pressant à la ferme.... As-tu de la veine au moins?

— *Pour le sûr*, j'ai un renard demi-argenté et neuf beaux castors; le reste, ma foi, c'est bien ordinaire.

— Je suis très content de t'avoir rencontré. Veux-tu on va continuer ensemble?

— Tope! tu es mon homme. Ça sera bien moins *plat*, comme disait l'écolier de Tonio Belisle. Quel *bout* crois-tu le plus chanceux? Je n'ai rien vu depuis hier.... Le vent *pousse* par là : gagnons où tu étais.... Il me faut chercher mon *paqueton*.

— Je cours t'aider, riposte David;.... et nous dînerons à *p'tit midi*....

Une heure après, une flamme alimentée de sapins et de bouleaux secs pétillait et s'élevait dans l'air pur, pendant que, assis autour, nos deux Nemrods mangeaient du meilleur appétit et devisaient derechef....

"Depuis combien de temps es-tu ici?

— Près de dix jours.

— Et moi qui te pensais aux noces de Ti-Fred...

— Ti-Fred? qui ça, Ti-Fred? le gas de Nézine Ratelle, dans le grand *rang?*.... Avec Rosette, j'imagine....

— Tout juste, tu l'as dit. Un beau,.... hein!

— Oui, en *v'là* un encore qui a fait une belle *embardée!*.... je ne l'avais pas su.... D'ailleurs, c'est pour lui; ça le regarde....

En disant ces mots, le repas s'achève et David s'éloigne.... Son camarade, lui, replie soigneusement les tentes avant de repartir....

Tout à coup le fidèle Médor attire son attention.

Richard sans tarder se précipite à l'endroit où le chien faisait entendre ses aboiements, et que voit-il?....

A quinze pas à peine, dans un repli de la montagne, jouaient deux petits ours — ils pouvaient avoir trois ou quatre semaines.

Quelle bonne fortune! se dit-il; je ne puis être servi plus à souhait: monsieur X.... qui veut en avoir un à tout prix.... Rien de plus facile que de les prendre.... mais gare à la mère!

Sur ce, il regarde de côté et d'autre, puis d'un bond, il enjambe le tronc d'un pin.

Dans sa précipitation, il n'avait pas songé que la cache se trouvait sous l'arbre.

Il ne tarda pas à s'en repentir.... A peine a-t-il touché le sol qu'un craquement sinistre se fait entendre: c'était la mère qui, soupçonnant le danger couru par ses petits, venait les défendre.

"Au secours! au secours! je suis perdu!" crie Richard en bondissant à travers les taillis....

A cet appel désespéré, David se précipite et se trouve en présence d'un ours énorme qui se tient debout et le fixe, le regard en feu....

Que faire dans une situation aussi tragique? Impossible de mettre l'animal en joue, la ceinture de cartouches, qu'on avait suspendue à une branche près d'une source, était tombée à l'eau.... Si encore il pouvait compter sur l'aide de son camarade, mais celui-ci, il vient de l'apercevoir, étendu par terre et simulant le mort....

Pour sortir de cette impasse, il n'y a qu'un moyen: une prise corps à corps.... Cette effrayante perspective le glace d'épouvante! Il faut pourtant s'y résoudre, puisque l'horrible bête court déjà sur lui, la gueule large ouverte....

Rassemblant tout son courage, le visage pâle, l'œil fixe, David commence l'attaque: il lance une grosse pierre à la tête de son sauvage ennemi. Se sentant frappé, l'ours pousse un grognement terrible et s'élance sur son adversaire qui l'évite habilement.....

Par trois fois, usant de la même manœuvre, notre métis excite la fureur de son redoutable agresseur. L'animal ivre de colère, les yeux pleins de rage, revient à la charge; mais cette fois encore David le trompe en se cachant derrière un arbre.

Enfin, après avoir longtemps fatigué son ennemi furieux, comptant plus sur l'intervention divine que sur ses propres forces, il attend de pied ferme. Alors l'ours s'avance à son tour, haletant,



Notre chasseur lutte avec énergie.

et, la langue sanglante, se dresse sur ses deux pattes, et des deux autres cherche à presser son adversaire dans ses muscles d'acier....

Notre chasseur lutte avec énergie, réussissant à se dégager de l'étreinte formidable du fauve....

Prévoyant qu'il finirait par avoir le dessous si le combat se prolongeait trop longtemps, David fait un suprême effort, et profitant de l'instant où l'ours dans une attaque nouvelle lui laisse le bras libre, jusqu'à la garde il lui plonge son coutelas dans le cœur.

Un grognement sourd, le bruit d'un corps pesant qui s'affaisse,.... puis, plus rien.... Maître Martin avait vécu.

Pendant ce temps, Richard, qui était momentanément passé de vie à trépas, reprit bientôt ses sens. Il revint en toute hâte à son ami qu'il trouva épuisé, couvert de sang, les épaules meurtries.

Maudissant de très bon cœur les oursons, objet d'une si fatale rencontre, le vainqueur se traîna au pied d'un arbre où il ne tarda pas à s'endormir d'un sommeil paisible et réparateur....

* * *

Quand David se réveilla, ses yeux furent agréablement réjouis de rencontrer une pancarte de bouleau sur laquelle étaient écrits ces mots au charbon :

Honneur au brave David
qui a terrassé
le Goliath de nos forêts !

Depuis, l'endroit et tout le voisinage où a eu lieu ce célèbre combat porte le nom de *Montagne à David Simon.*

Athanase MENARD

Belles-Lettres





LE CHEMIN DU ROI

C'était un soir de mai. Le soleil glanait ses derniers rayons qui coloraient le bord d'un gros nuage blanc, tandis qu'au-dessus des bois de bouleaux apparaissait le nimbe d'or de la reine des nuits. Je revenais du village, et, confortablement assis en voiture, je contemplais le spectacle grandiose de la tombée du jour. A mes côtés, de vastes champs fraîchement remués, exhalaient, comme un encens, le parfum d'une végétation naissante. Plus loin, la clarté de la lune argentait le toit d'une riche habitation tout en rendant plus éclatante la toilette immaculée des *bâtiments*. A mesure que j'approchais de ce point lumineux, la brise m'apportait plus clairs les échos de voix enfantines. Je n'entendis qu'une partie de ce char-

mant concert; à mon arrivée les rires joyeux achevèrent l'interminable *Pierre et Jacques*.... et l'on se tut pour reconnaître celui qui passait. Je vis alors, assis sur la galerie, un brave cultivateur qui fumait paisiblement au milieu de sa famille nombreuse.... C'est ainsi que chez nous, on se repose des labeurs de la journée.

. . . .

Au milieu de ce calme reposant de la campagne, dois-je l'avouer, je me sentis ému; à mon tour je me mis à chanter pour la belle nature qui me charmait, et les notes aigues de la berceuse de Jocelyn se prolongèrent dans la grande pointe de bois que j'allais traverser. En effet, aussitôt la grange des Gendreau passée, c'est la solitude complète avec tout ce qu'elle a de solennel et de charmant. Des vieux noyers entremêlés de bouleaux et de *plaines* font une riche bordure à la Petite Rivière qui revient souvent au chemin par ces innombrables détours. A droite, s'élève le bois avec ses grands pins échelonnés sur une légère éminence, tandis que la route s'abaisse brusquement, pour s'enfoncer dans une coulée toute tapissée d'un feuillage touffu. Une légion de blondes lucioles scintille entre les troncs rugueux: on dirait des milliers de minuscules lanternes bercées par la brise. La rivière dans

ses eaux limpides reflète les grands arbres qui bordent ses rives rapprochées; les étoiles se mirent dans l'onde, tout est calme,.... pas le moindre vent sous ces tentures vertes qui conservent encore la chaleur du jour. Seules les eaux de la décharge chantent sous le vieux pont de pierre, accompagnées par l'orchestre bizarre des *ouaouarons* qui, ayant bien accordé leur violon d'un vigoureux *toum toum*, soutiennent de leur basse la voix perçante des grenouilles....

Un autre se serait peut-être effrayé au milieu de cette nature étrangère, mais moi, j'étais toujours rêveur. Je connaissais depuis longtemps ces arbres qui m'avaient vu grandir; je me revoyais à sept ou huit ans, quand j'allais faire les commissions chez le voisin. Ne fallait-il pas être brave alors, pour traverser, même en plein jour, ce corridor sombre, long de trois arpents?

Souvent, l'écureuil qui grimpe sur un noyer, les coups de bec d'un *pic-bois* ou encore le plongeon d'un *rat musqué* me faisaient payer bien cher les compliments des grands frères, qui se félicitaient tout haut d'avoir affaire à un bon petit homme; mais si agréable était le compliment que les frayeurs de la coulée étaient vite oubliées.

J'arrivai bientôt sur le sommet de la petite côte, sœur de celle que je venais de descendre.

A cet endroit, la rivière laisse subitement le chemin pour reprendre sa course au milieu des terres; de même la lisière du bois s'écarte sensiblement, et la route capricieuse se déroule en zigzag à travers des champs fertiles et bien clôturés. La maison paternelle m'apparût bientot, retirée du chemin, et gardée par trois épinettes robustes.... Je ne l'ai jamais vu aussi beau, aussi pittoresque le vieux chemin où je suis passé tant de fois!....

Je dis le *vieux* chemin et ce n'est pas sans raison. Lorsque grand-père nous racontait des histoires de l'ancien temps et qu'il voulait jeter plus de merveilleux sur ses héros, il avait soin de nous dire d'un air mystérieux: "Il y a *ben* longtemps que ça s'est passé, je ne pourrais pas dire au juste combien d'années, mais c'est *ben* vieux comme le chemin, allez." Et nos imaginations d'enfants se reportaient très loin à l'époque des grandes batailles avec l'Iroquois. C'était peut-être exagération de notre part, mais grand-père lui-même disait n'avoir jamais entendu parler de l'ouverture du *chemin du roi*. Ce dernier au contraire fut témoin des premiers labeurs de nos pères, ces pionniers courageux qui s'attachèrent au sol pour le couvrir de prairies verdoyantes. Petit à petit des chaumières plus nombreuses l'ont jalonné; les passants se firent plus *drus*, et l'on vit bientôt

s'élever là-bas, svelte et resplendissant, le clocher qui s'empara de ces colons laborieux, pour soutenir leur courage, féconder leurs efforts en leur indiquant le vrai chemin qui mène à Dieu. Plusieurs générations se sont succédé depuis ce temps, les chaumières ont croulé sous le poids des années, de grandes maisons plus confortables les ont remplacées et le chemin a bien vieilli!.... mais après le repos de l'hiver lorsque mai vient le parer de ses riches verdures, on dirait qu'il est d'hier. Seul, il a triomphé des années pour nous garder de vieux souvenirs chers à tous. N'a-t-il pas droit à notre respect comme à notre amour?

Pour moi, j'aime à l'interroger. Ses grands arbres séculaires, épargnés ou plantés par nos aïeux, me redisent leurs joies, leurs peines, leurs vertus, en un mot leurs mœurs si pures et si belles. Il me rappelle aussi des souvenirs d'il n'y a pas bien longtemps: le *chemin du roi*, ça nous connaît nous, les jeunes. Qui pourra dire combien de fois nous l'avons suivi pour aller à l'école! Elle serait bien grosse la gerbe de roses, s'il fallait réunir toutes celles que nous cueillions sur la levée pour les offrir à *Mademoiselle*, ou les déposer aux pieds de la belle Vierge bleue du salon!

Et que dire des beaux dimanches d'été! C'est à cette occasion surtout que le chemin est à la fois

gai et solennel. Une heure avant la messe, vous voyez déjà passer quelques voitures chargées de gens bien *mis*. Les rencontrez-vous? tous ils vous saluent amicalement, depuis le père qui *mène*, en avant, jusqu'au bambin, appuyé sur les genoux de sa mère. A mesure que l'heure avance, les voitures, d'abord espacées ça et là, se resserrent en



Une heure avant la messe vous voyez passer quelques voitures...

une file plus compacte. Il y en a pour tous les goûts, pour toutes les conditions. Si l'on en juge par l'ancien style et le ton mat de quelques-unes, elles n'en sont plus à leurs *premières messes;* par contre d'autres sont aussi élégantes que les modèles des catologues les plus nouveaux.

Et les chevaux fiers, vigoureux emportent à toute vitesse ces chrétiens fervents, de tout âge et toute condition, qui s'en vont offrir à l'Eternel l'hommage de leurs adorations et de leurs prières....

Le soir venu, la scène change avec le décor. Ce ne sont plus les agitations bruyantes de la famille qui vous intéressent mais bien l'intimité d'une promenade à deux qui vous charme. Maintenant que le soleil a retiré ses chauds rayons, et que la brise souffle plus fraîche, le galant amoureux peut offrir à sa future *d'aller faire un petit tour*. N'essayez pas de saisir quelques bribes de leur dialogue simple et paisible: le vieux chemin seul a droit de partager leurs secrets; et si les coups de l'épreuve viennent à refroidir leurs cœurs longtemps sincères et fidèles, il sera là, pour leur rappeler l'ardeur de leurs premiers amours.

En véritable ami, le *chemin du roi* ne partage pas seulement nos joies, il est aussi le compagnon de nos travaux et de nos peines. En effet que se passe-t-il, chez nous, sans que le chemin du roi en *ait connaissance?* Un ange blond vient-il s'ajouter à la riche couronne familiale? c'est au vieux chemin qu'il faut le confier avant de l'introduire au temple divin. Monsieur le Curé doit-il

bénir la famille et la terre plus particulièrement? c'est encore le vieux chemin qui le conduira vers ses ouailles pleines de respect et de joie. Combien de fois au grand jour de la fête nuptiale, le chemin ne s'est-il pas montré joyeux de mener à l'église les futurs époux qu'il a vus naître et grandir! Enfin, qu'il s'agisse de rentrer les centaines de *veilloches* qui mamelonnent la prairie, ou de porter au moulin le froment doré,qui fera plus tard la vigueur corporelle de la famille, et peut-être aussi la force morale des âmes, sous l'humble hostie; toujours c'est au vieux chemin qu'il nous faut recourir. Et lorsqu'ils ont bien travaillé pour notre bonheur, lorsqu'ils nous ont égayés de leurs chansons et de leurs histoires, nos aïeuls s'en vont au ciel;.... pour la dernière fois, le vieux chemin les accompagne jusqu'au champ du repos. Il me semble qu'alors le chemin ne doit pas être indifférent à la douleur de ses amis.... Ne connaît-il pas comme nous la tristesse et la langueur?

. . . .

En effet, aux charmes du printemps et de l'été, succèdent les pluies froides de l'automne qui le pénètrent jusqu'au plus intime de lui-même. Alors les roses et le trèfle qui le bordaient, sont disparus successivement dans les ornières, creusées par

les roues et le sabot des bêtes; fauvettes, grives, rossignols, tout ce qui faisait l'agrément de la route a suivi la belle saison.

A la vue du sol déchiré en tous sens, une certaine mélancolie se glisse en nous-mêmes. Le chemin, jadis si beau et si gai ne conduira plus à la grange les charges abondantes de *mil* et de grain. Et les *promeneux*, devenant plus rares, c'est cela surtout qui doit attrister le vieux chemin ! Secrets, promesses, échanges d'amour, il nous en raconterait long le vieux chemin s'il pouvait s'exprimer; mais déjà la tristesse le réduit au silence : fleurs, richesse, beauté, amour, tout s'est enfui avec les belles journées,.... et les feuilles qui gisent maintenant sous nos pas, emportent avec elles, le dernier souvenir de la gaieté :.... le *chemin du roi* est en deuil !

Armand HEBERT

Belles-Lettres





LE DERNIER CONTE

Oh! comme je m'en souviens bien: dehors c'est la tempête, les arbres craquent, le vent gémit, tout est désert dans la campagne sombre; dehors il fait bien froid.

"Grand-père, voulez-vous? contez-nous un conte. On a peur...."

Grand-père n'écoute pas. Les yeux fixés sur les vitres, on croirait qu'il rêve, qu'il est fasciné, qu'il est là, lui aussi, dans la tourmente avec les arbres qui frémissent et le vent qui pleure.

— Grand-père, il doit faire *dru* dehors, n'est-ce pas? Est-ce que les *marionnettes* vont danser ce soir dans la Sapinière?

Brr... entendez-vous la maison qui craque?

Brr... écoutez cette plainte: c'est le vent qui gémit dans les flancs du gros poêle.

Tout à coup un tourbillon de poussière, de feuilles et de grêle vient s'abattre en pleine fenêtre; et le vieux rêveur éveillé comme en sursaut se lève, nous regarde en souriant de ce sourire si doux qu'ont toujours les *pepères*, mais triste on dirait ce soir:

"Si vous êtes *parés*, mes enfants, moi, j'suis *paré*."

* * *

Nous attendîmes muets, presque inquiets. Cette voix effrayante du dehors, l'atmosphère calme et chaude de la maison où nous nous trouvions seuls avec grand-papa, la physionomie étrange, un peu mystérieuse du vieillard, tout cela faisait battre plus fort qu'à l'ordinaire nos petits cœurs d'enfants.

Nous attendions, et le conte ne venait pas.

Alors lentement, comme pour se recueillir, *pepère* prit sa tête blanche entre ses deux mains, puis se redressant de toute sa taille, il nous dit de cet accent que je n'oublierai jamais: "Vous autres, vous autres, vous ne connaissez pas ça, haïr la terre: vous êtes jeunes, vous n'avez pas en-

core de mauvais plans dans la cervelle. Mais quand vous aurez l'âge, ah! prenez-y-garde, ça pourrait bien vous prendre."

Et c'est alors que, pour la première fois, nous entendîmes parler d'un sien fils, Léon: "votre oncle, quoi! reprenait grand-père de plus en plus



Vous autres, vous autres, vous ne connaissez pas ça, haïr la terre.

persuasif; mais un sans-cœur qui a déserté sa terre, ses parents, ses amis, pour aller se faire mourir en Californie comme un miséreux."

C'était par un soir pareil: il faisait un *temps de chien*. Léon ainsi que d'habitude, partit

veiller chez les voisins; longtemps on attendit son retour au foyer, mais jamais Léon ne reparut. Les gens du *P'tit* Coteau l'avaient vu prendre la grande route, en *gagnant* Québec. Plus tard, deux ans après, on sut que Léon travaillait dans les mines du Mexique.

Telle est l'histoire que nous contait ce soir-là *pepère* Michel et que nous écoutions comme un *sermon des dimanches* donné par le curé. "Je l'avais bien averti pourtant, continuait le conteur tout paternel. Si tu pars mon *fieu*, tant pis pour toi, tu le regretteras; tu m'entends, tu le regretteras... Oh! il l'a bien regretté aussi, je le sais moi; mais c'était trop fier, voyez-vous, ce garçon-là: il n'est jamais revenu... Que Dieu ait pitié de lui, le pauvre malheureux!" Et grand-père jetait un long regard vers la fenêtre, croyant sans doute que Léon arrivait.

"Oui, déserter une bonne terre: la plus belle des trois Coteaux; avec ça, abandonner sa parenté, ses amis, les laisser dans le déshonneur... Ah! vous autres, vous ne savez pas ce que c'est: haïr la terre; vous êtes jeunes encore. Mais quand vous aurez l'âge et que vous connaîtrez ça: avoir une terre qu'on tient des aïeux; quand vous saurez ce que c'est l'honneur d'une lignée, ce que c'est la patrie, alors vous comprendrez bien que déser-

ter la terre comme un lâche, c'est un crime, oui un crime et qu'on ne paye pas, comme n'importe quoi, avec de l'or, mais avec des sueurs et du sang....."

Grand-père devenait presque éloquent. Sans le comprendre, nous l'admirions, nous l'aimions, autant qu'âme d'enfant peut aimer, cet homme à cheveux blancs qui nous parlait ainsi qu'il eut parlé à du *grand monde*, aux voisins, le soir, quand ils venaient pour *jaser un brin* avec le vieux. Et je vois encore Mariette se penchant pour me dire tout bas, à l'oreille: *C'est pas* un conte drôle, mais c'est beau, hein, ce conte-là?"

C'était beau, et pourtant quand j'y songe, c'était triste, bien triste. Car grand-père ne s'en tint pas là. A se rappeler ainsi ce vieux souvenir qu'il avait gardé longtemps enfoui dans son cœur, il en ressentait par tout son être un choc des plus violents.

Ce fut avec tendresse qu'il nous dit cependant: "Mes enfants, vous savez combien *pepère* vous aime gros. Eh bien! il aimerait mieux vous voir tous morts que de vous savoir déserteurs comme ça." Et soudain presque terrible: "Ah! tiens! je ne sais pas ce qui m'a toujours retenu de le maudire, celui-là...."

Nous tremblions de tous nos membres, et je n'y pense jamais sans en frissonner encore.

Le vieillard, lui, semblait transfiguré. Maintenant ce n'était plus un père qui parlait, mais l'âme du vieux terrien n'ayant qu'un amour, et assez jaloux de cet amour pour maudire celui qui le mépriserait, qui mépriserait "la terre".

Grand-papa était nerveux: le choc ne fut que passager. Il se remit bientôt, conscient d'avoir été trop loin. Mais dans son cœur tout gonflé la blessure était encore saignante, et honteux peut-être de lui, grand-papa n'avait plus la force de parler. Et comme nous restions là, même les grands, attendant toujours la fin du conte, mangeant le conteur avec nos yeux, le père de l'oncle Léon, le bras tremblant, *tourna* se rasseoir en face de la fenêtre, nous criant de sa voix suffoquée: "C'est fini! allez-vous-en!"

. . . .

Quand tout bruit se fut tu, quand nos yeux se furent fermés sur les dernières visions, et que pleins de rêves et d'espoirs battirent en paix nos cœurs de *jeunesses*,..... avec le tic-tac du vieux cadran jasait encore dans la maison endormie la voix chevrotante et un peu rauque de *pepère* récitant des Ave Maria.

* * *

Ce fut son dernier conte à ce cher *pepère.* Il mourut quelques semaines après, sans maladie, sans souffrances: je crois qu'il avait tout souffert sa mort le soir du conte tragique.

Depuis ce temps j'en ai bien rencontré de ceux qui ont commis le crime de "déserter la terre"; moins terrien que mon aïeul, j'ai pardonné facilement, certain que ceux-là aimaient quand même et toujours leur vieille "grande amie."

Et parce que souvent notre âme est une harpe éolienne que fait vibrer la brise des souvenirs, quand humaniste il m'est arrivé un jour de lire "La dernière classe" si touchante de Daudet, je suis resté longtemps pensif et ému en y retrouvant les derniers mots... du dernier conte de mon grand-père: "C'est fini! allez-vous-en!"

Viateur FARLY

Belles-Lettres





LA FETE-DIEU

Pange, lingua, gloriosi Corporis mysterium,...
. . . .

Pendant que se perd dans l'espace la voix des chantres, les cloches sonnent dans le fier clocher. "Gloire à toi, Eucharistie!... Salut, ô Hostie!" dit l'airain. Et toute la nature dans sa pompe printanière reprend: "O Créateur, que ton règne arrive!..."

Sur la rivière tranquille, sur les champs verdissants, dans les bosquets et les vergers en fleur où gazouillent les oiseaux, le soleil du Bon Dieu jette ses rayons en une chaude caresse..... Mais voilà que les cloches se sont tues.......

Au milieu du silence religieux s'élancent de nouveau les notes graves de la psalmodie : *Nobis datus, nobis natus,....*

La procession sort lentement de l'église. Sur tout le parcours on a semé nombreuses et brillantes les décorations. Drapeaux, banderoles, oriflammes frissonnent aux murs des maisons. La route poudreuse semble une voie triomphale et le matin, avant la grand'messe, c'est une féerie de toilettes brillantes entre les sapins qui obstruent le trottoir.

. . . .

Maintenant, toutes ces toilettes donnent un aspect animé à la longue théorie qui s'avance. Combien sont-ils ces braves gens que les portes du temple déversent à flots? Deux mille au plus ; cependant quel cortège de la cité Dieu préfèrerait-il à celui de ces campagnards pleins de foi? Dans les villes les soldats en brillants uniformes, les fanfares, les clairons, tout cela convient bien à la grandeur de Celui que l'on fête..... Mais nous ne savons pas toutes les trahisons, toutes les haines sectaires qui couvent sous le tintamarre des cuivres....... Dans les campagnes, le Tout-Puissant se sent mieux aimé. C'est pourquoi il

fait ses délices d'être avec les humbles, les petits, les rustres..... O paysans, si vous saviez comme vous êtes choyés de Dieu!.....

Je me souviens encore de la première fois que j'eus le bonheur de voir défiler la cour du Roi de Gloire. Quelle émotion! Quel étonnement! Je me demandais quel prince visitait la paroisse pour qu'on le fêtât avec tant de magnificence. "C'est le petit Jésus," dit ma mère en réponse à ma muette interrogation. Et comme je la regardais avec un air tout ahuri. "Oui, dit-elle, c'est bien le petit Jésus qui va passer tout à l'heure devant notre maison. Tu sais, le petit Jésus de la Crèche, c'est un grand roi, c'est lui qui a fait toute la terre, c'est lui qui t'a fait, cher enfant!" Et je sentais dans mon cœur un amour immense pour ce Dieu que ma mère me faisait si petit et si puissant.....

Maintenant que j'ai seize ans, je comprends mieux combien nous sommes indignes de l'amour d'un Etre si infiniment supérieur à notre nature déchue.....

Il y a deux ans, il me fut permis d'assister à la procession de la Fête-Dieu dans ma belle paroisse de Saint-Casimir. Trois jours séparaient notre sortie du collège de la sortie triomphale de

l'Homme-Dieu. C'était une chance exceptionnelle! Elles sont bien rares les années où les étudiants de nos collèges ont cette joie, je pourrais dire cette consolation. N'est-ce pas en effet une vraie consolation, après six longs mois d'absen-



Il me semble encore voir défiler les confréries, bannière en tête.

ce, de retrouver sa petite patrie toute joyeuse, toute occupée aux préparatifs d'une fête splendide?

Pour moi, j'en conserve encore le souvenir ému.....

Il me semble encore voir défiler les confréries,

bannière en tête. Je vois encore, malgré l'hiver qui m'entoure en ce moment, malgré la neige qui tombe sous mes yeux, je vois très bien le simple défilé où ne paraissaient que des figures connues et aimées!.....

Ce sont les dames de Sainte-Anne, la ligue du Sacré-Cœur, les enfants de Marie, les enfants de chœur, les chantres.....

Toute cette foule précède le dais sous lequel rayonne l'ostensoir d'or entre les mains du vieux curé.....

De jeunes enfants portent des corbeilles de fleurs. A de courts intervalles les bambins se retournent et jettent avec libéralité, sur le passage de Dieu, les roses effeuillées.....

De grands adolescents balancent l'ostensoir devant le Très-Haut..... Mais ce Dieu de Majesté, où va-t-il?..... Il va, au sein de la verdure naissante, dans la paisible campagne porter sur son passage le bonheur, la prospérité, la paix. Il va bénir la terre où poussent déjà les espérances de la moisson sous la voûte azurée..... Il va se reposer sous des arches de feuillage, sur des reposoirs rustiques ornés de fleurs et de banderoles. La décoration de ces reposoirs n'a pas coûté cher, non plus que la charpente ni la main d'œuvre....

Cependant comme c'est agréable à l'œil de les contempler, lorsque le soleil se joue dans leurs ornements multicolores et les fait étinceler de ses feux! Chaque année on en bâtit un nouveau et chaque année c'est une fièvre intense dans la maison où le reposoir devra être fait.

C'est au bord du chemin, sur une petite élévation qu'on le construit ordinairement. Les voisins y prêtent leur concours. Cela prend une grande journée pour assembler les pièces de bois qui forment le squelette.

Quand tout est fini, il ne manque plus que les fleurs, les chandeliers, les anges. Les fleurs! Tout le village en a fourni et les femmes travaillent dans la maison à faire des bouquets, des couronnes que l'on verra demain sur la tête des anges, ces anges vivants, si jolis avec leurs ailes frangées d'or. Vers le soir on voit venir des groupes pour visiter le chef-d'œuvre préparé pour Dieu. Cette fois tout le monde le trouva admirable: les éloges ne tarissaient point à l'adresse des constructeurs.......

Dieu fut très content cette année-là de la piété des bonnes gens du village. Il laissa plus nombreuses sur son chemin ses bénédictions, ses consolations..... Je veux pour le témoigner vous citer un fait.

Oh! oui, comme je m'en souviens bien! C'est un enfant dans une robe toute blanche, avec des cheveux blonds et un regard pur : il ressemble plutôt à un ange qu'à un enfant ordinaire. Il paraît à peine avoir six ans et c'est pitié de le voir assis sur le perron dans une grande chaise de malade. Un crucifix est entre ses mains, il le presse avec espoir et dans son œil candide on voit briller une larme quand il regarde venir le Divin Médecin. Chaque côté de lui son père et sa mère se désolent dans leur douleur profonde. Ils n'ont que cet enfant, ce fils unique, et Dieu veut le leur enlever!.......

Non, Seigneur; tout, mais pas cela......

Ils sont jeunes ces deux époux et leur honnête aisance leur permettrait de bien élever leur Jean. L'année dernière encore il ne manquait rien à leur félicité. Un beau jour, Jean est tombé gravement malade. Il en est réchappé et aujourd'hui ce n'est plus qu'un souffle de vie qui le tient encore assis dans sa chaise.

Mon Dieu, allez-vous rester insensible à la douleur de ses parents, à l'acte d'espoir que le bambin lance vers vous?.....

Le Saint-Sacrement s'avance; tous s'agenouillent sur son passage dévotement..... Le dais ar-

rive devant la scène de douleur..... Alors, le prêtre fait signe aux porteurs du dais de s'arrêter, et, du chemin, il trace avec l'ostensoir sur le malade le signe de la rédemption..... Cérémonie simple mais sublime! Deux jours après, Jean était guéri, oui, bien guéri...........

La procession continua sa marche que rythmait le chant des hymnes..... Aussitôt que le prêtre eût gravi les degrés du reposoir, avec une force vibrante, le *Tantum ergo* sortit de toutes les poitrines..... Ce cri de foi, l'écho des montagnes le répéta longtemps; mais par-dessus tout on entendit comme un immense frémissement de joie, lorsque la divine bénédiction tomba de l'ostensoir d'or qui rayonnait plus que jamais entre les mains du vieux curé.

Et les fronts de la multitude se courbaient dans la poussière brûlante qui couvrait le chemin.....

. . . .

On s'en retourna à l'église: après une dernière bénédiction chacun prit le chemin de sa demeure.

Et tout était joie et espoir sous le soleil qui commençait à décliner. Les oiseaux chantaient dans les branches leurs roucoulades amoureuses et les mille voix de la nature se joignant à celle de

l'homme lançaient vers le ciel ce cri de triomphe :

O Hostie, toi qui as régénéré le monde, que ta gloire s'étende partout et toujours!.....

Albert TROTTIER

Syntaxe latine





UNE EPLUCHETTE

> Une coutume, c'est l'âme des ancêtres qui plane sur les fils.
>
> (*Chateaubriand.*)

C'est l'automne, à la fin d'octobre. On ne voit plus dans les champs les larges taches d'or des *pièces* d'avoine; les prairies dépouillées des épis bruns du *mil* se couvrent d'une herbe nouvelle; les grands érables laissent tomber leurs feuilles rousses, et, dans le lointain, les guérets commencés dessinent une bande noire entre les clôtures de perches: c'est le temps des *épluchettes.*

Le matin, au déjeuner, le père François dit à Annette, petite gamine blonde avec des yeux bleus: "Tu iras dire aux voisins que c'est *à* soir

l'*épluchette.*'' Les invitations ne sont pas faites longtemps à l'avance, car la pluie retarde souvent la cueillette des épis. Après le repas, Annette est partie bien vite pour annoncer la fête avant de se rendre à l'école.... La petite qui s'en va sur la route, avec une bonnette de grosse laine blanche sur la tête, semble une fleur très grande et très haute poussée là pour braver l'automne.....

Elle arrive chez le voisin, et de sa voix encore un peu gênée: ''Papa vous fait dire que c'est *à* soir *l'épluchette;* tout le monde est invité.'' Et Baptiste, le grand gars qui a l'âge d'aller voir les demoiselles, de demander: ''*Y va-t-y avoir ben des filles? moé, si y en a pas*, j'aime autant rester contre le poêle.'' C'est entendu qu'il y aura des filles, de jolies canadiennes aux ''yeux doux'', au cœur aimant et à l'âme forte. Puis la petite Annette se rend chez les autres voisins, et partout la même joie accueille la bonne nouvelle.

A la maison, on commence à préparer l'*épluchette.* Volante est attelée sur le tombereau, et l'on casse les épis. Le blé-d'inde est presque toujours semé dans la pièce qui longe le *chemin du roi,* à proximité de la maison. C'est là que depuis longtemps les feuilles, blanchies par la gelée, se balancent sur les longues tiges.

Ils y sont tous, garçons et filles, depuis la *petite dernière* qui commence à peine à marcher, jusqu'à la belle Marie qui recueille les épis dans son tablier. Oscar, gros garçon à figure replète, à large sourire taillé sur la figure, s'attaque à sa sœur: "Dis donc, Marie, si ton *cavalier* passait!" Mais elle n'aurait pas honte, car elle se sait de la race noble et tenace qui cultive la terre. Dans le ciel gris de l'automne les paroles voltigent et le vent les emporte, comme il emporte aussi les grands *voliers* d'étourneaux qui viennent s'abattre autour d'eux, tout friands de blé-d'Inde.

Quand le tombereau est rempli, le père va le décharger dans la petite cuisine attenant à la maison, et qu'on appelle vulgairement *tambour;* par une ouverture pratiquée dans le lambris, il lance les épis à toute volée; et les épis tombent, s'entassent, roulent, et maintenant il ne reste qu'un tout petit passage près de la muraille: l'*épluchette* est prête.

Le soleil baisse à l'horizon, les nuages qui le pressent à la cime des montagnes semblent une longue paupière qui se fermerait sur un grand œil brillant: c'est la *brunante,* l'heure si douce où il n'est plus jour et pas encore nuit; où l'ombre enveloppe la nature canadienne, posant sur chaque chose son voile mystérieux.

Les voisins arrivent par groupes: les femmes avec des châles sur les épaules; les hommes vêtus d'*étoffe du pays,* avec leurs pipes qu'ils n'ont garde d'oublier. Ils entrent dans la cuisine, disent un bonjour joyeux au père François qui les accueille avec un cordial sourire, et l'*épluchette* commence.

Les plus jeunes grimpent sur le tas et enlèvent les *soies* qui garnissent le bout des épis pour quelque mystérieux usage qu'ils ne veulent pas dire. Au bas, s'installent garçons et filles, les *cavaliers* et les *blondes* qui se sont donné rendez-vous; ici, les reparties jaillissent, joyeuses, et l'on cause d'un sujet bien ancien, mais toujours nouveau : l'amour. Les vieux, un peu plus à l'écart, parlent des dernières récoltes, de l'année où les chenilles avaient mangé toute la moisson, du prix de l'avoine: comme la jeunesse vit d'avenir, la vieillesse vit de passé. Et tout en causant on dépouille les épis, en leur laissant deux ou trois feuilles pour les natter ensemble et ensuite les suspendre.

Les mains vont vite, et les feuilles volent.... Au deuxième rang surtout on travaille plus à la hâte; les mains ont des mouvements fébriles: on dirait que tous cherchent une chose, — la même — et qu'ils veulent faire voir qu'ils ne la cherchent pas. Tout à coup Marie s'arrête, un épi

dans la main, soulève de l'autre quelques feuilles et pousse Baptiste du coude; puis, clignant de l'œil, elle lui montre à la dérobée, l'objet incomparable et introuvable, le gage certain et assuré d'un amour éternel, le talisman précieux qu'on



Marie a trouvé un épi rouge, regardez, elle essaie de le cacher.

appelle... l'épi rouge. Et Baptiste, de se troubler, de s'embarrasser, de rougir, et de saisir dans sa joie, au lieu de l'épi rouge... les doigts de sa charmante voisine.

Mais Pierrot, — l'intelligent petit Pierrot! — juché sur le haut du tas, a saisi tout le manège, et de sa voix qui domine tout les bruits: "Marie

a trouvé un épi rouge, regardez, elle essaie de le cacher''. C'est un brouhaha, des rires, des exclamations, des plaisanteries: ''A quand le mariage?'' — Tu m'inviteras aux noces? — Hourra pour Baptiste et Marie!.....''

Les *anciens* regardent cette belle scène de jeunesse; ils se souviennent de leur jeune âge, du temps où ils cherchaient eux aussi l'éternel épi rouge qu'est le bonheur, et qui nous échappe toujours des mains au moment où nous croyons le saisir.

Cependant le tas baisse, les feuilles s'amoncellent, et sur une perche clouée aux poutres, les épis tressés s'entassent: sous la lumière tremblotante de la lampe ils ont une vague couleur d'or. Ils nous rappellent la bonne *sagamité* que nos grand'-mères savaient apprêter: c'était si bon lorsqu'il y avait beaucoup de sucre dessus; et ce bon blé-d'Inde *lessivé* que nous mangions le printemps au retour de l'école, et qu'on faisait sécher au soleil pour en faire de la soupe.

Quand tout est fini, il est déjà tard; quelques couples s'oublient encore à chercher dans les feuilles des épis introuvables; puis on se quitte sans regret, en promettant de se rencontrer chez les autres voisins qui feront des *épluchettes* à leur

tour. Les jeunes filles rajustent leurs châles, les gars renfoncent leurs casquettes et rallument leurs pipes, et l'on sort par un beau "clair d'étoiles" qui rit dans la sérénité du ciel bleu. Chacun regagne sa demeure à la hâte, et sur toute la nature canadienne, sur les forêts et les rivières où la vapeur qui monte met un rideau de mousseline, sur les chaumes et les guérets fumeux, dans l'horizon large et clair où court une brise saine, flotte, pénétrant, vivace et doux, l'agreste parfum des traditions canadiennes.

Léo-Paul DESROSIERS

Rhétorique





LA MAISON PATERNELLE.

Quels amis que les choses, quand ces choses entourent les êtres aimés!
(*Balzac.*)

Un bon coup de fouet fit partir la Grise au galop..... Elle paraissait bien fière, ce jour-là, notre vieille jument!..... Peut-être savait-elle qu'elle allait revoir ses pacages, son écurie, son ancien maître?..... Parfois, elle trottait à perdre haleine;..... puis modérait sa course, prêtant l'oreille au ronflement d'une batteuse, hennissant joyeusement aux odeurs des étables.

De douces senteurs s'élevaient des fossés bordés de roses sauvages et de marguerites, qui semblaient lever la tête pour nous regarder passer.....

Près du Pont-Rouge, j'aperçus le limpide ruisseau, témoin de mes jeux d'enfance; j'entendis le doux murmure de l'eau qui se précipite vers la cascade, où elle tombe en nappe cristalline.....

Un instant, j'oubliai le présent pour revivre les heures du passé..... Je me revis au milieu de mes frères, riant, sautant, lançant des petits cailloux pour faire des *crêpes*, et..... tout joyeux lorsqu'il m'arrivait de réussir. Au tournant du chemin, une vieille cheminée apparut entre les cimes des chênes noueux..... De gracieuses hirondelles voltigeaient autour, planaient, et soudain se logeaient dans ses crevasses sombres.....

Il est dans notre vie des souvenirs qui nous gonflent le cœur d'une indéfinissable émotion, nous saisissent jusqu'au plus profond de notre être et souvent nous font pleurer. Des souvenirs!..... doux ou tristes,..... et toujours vibrants dans leur indélébile empreinte..... qui donc n'en a pas?..... Je ne pus rester froid en revoyant, même de loin, la maison où tous ceux de ma race avaient vécu;..... et des larmes perlèrent à mes yeux.....

Et quand je la contemplai, devant moi, toute basse, avec ses quatre murs de pierres saillantes, son toit de bardeaux et ses volets verts,..... je pleurai comme un enfant.....

. . . .

Mon arrivée donna lieu à une grande surprise : on ne s'attendait point à ma visite.....

Mon oncle Sinaï, le nouveau propriétaire, me



Il s'avança au bout du perron, la pipe à la bouche........

reçut avec cette cordialité franche et empressée, coutumière aux braves cultivateurs de nos campagnes. Aussitôt qu'il eut reconnu la jument grise, il s'avança au bout du perron, la pipe à la bouche, et me prenant la main en *canayen* — c'est

dire qu'il me la serra très fort — il m'invita à descendre..... Et tandis que *l'homme engagé* conduisait bête et voiture aux *bâtiments*, nous entrâmes dans la cuisine où la famille se trouvait réunie.

Un seul cri s'échappa de toutes les poitrines: "*V'là* Rosaire!"..... J'embrassai tante et cousines..... Vous paraissez vous porter assez bien, ajoutai-je, en saluant le cousin Edouard..... "A merveille," répondit celui-ci, un gaillard qui aimait à rire. "*Y'a* seulement ma grande sœur Elisabeth qui a *attrapé* un coup de soleil, hier, en sarclant. Il n'en faut pas être surpris;..... elle est si douillette! C'est une vraie fille de ville..." Ma cousine à ces mots rougit un peu;..... puis la conversation s'engagea..... Petit à petit chacun y prit part. Le père Sinaï ne tarissait pas..... Il mettait tant de brio dans ses paroles, que les enfants, d'abord inattentifs, se rapprochèrent pour écouter parler leur papa.

Tante Marie-Louise s'amusait à *pousser des pointes* à son *vieux*. Elle l'interrompait par toutes sortes de plaisanteries;..... et lui narrait toujours.

J'avais l'esprit bien distrait en ce moment. Je disais, il est vrai, un mot de temps à autre, mais

mes yeux, qui scrutaient les murailles, les coins, regardaient grands ouverts.....

L'absence semblait avoir tout embelli sous le toit paternel; et le mobilier avait si peu changé depuis notre départ.....

Le gros poêle, autour duquel nous aimions tant à nous réunir pendant les froids de l'hiver, quittes souvent à nous retirer avec une brûlure, se dressait encore là, adossé au mur, entouré de sa grande tôle.....

Le *banc-lit* me rappelait la molle couche qu'il m'offrait chaque soir; l'horloge, son tic-tac, musique délicieuse qui charmait mes nuits,..... si bien que je me réveillais en sursaut lorsqu'elle venait à s'arrêter. Une énorme tête d'orignal ornait la muraille, à droite de la porte du salon, au milieu d'images religieuses.....

Et je regardais,..... et je songeais.....

Tout à coup la voix d'Edouard me rappela à la réalité:

"Mon Rosaire, aimerais-tu à passer au salon? Je te ferais entendre un chic concert....." J'acceptai l'invitation. La première chose qui me frappa en pénétrant dans la pièce qu'enjolivaient les mêmes meubles, la même tapisserie, ce fut le

grand fauteuil. A son aspect, je pensai à Alcide Latendresse, le *cavalier* de ma sœur, et je jetai immédiatement les yeux sur le garde-feu de la fournaise.....

Comme c'est l'habitude chez nous, la tôle forme une partie de la séparation entre le salon et la cuisine. Une petite ouverture au milieu de l'acier laminé, semblable à une meurtrière des anciens châteaux-forts, me faisait ressouvenir des dimanches où j'avais tant de plaisir, le soir, à guetter de la cuisine ce qui se passait entre Alcide et ma sœur. Je ne le leur ai jamais déclaré, mais une bonne fois, je les ai surpris à s'embrasser.....

Oh! s'ils eussent vu, en cet instant, le regard courroucé de grand-père, du haut de son cadre doré!.....

. . . .

Déjà le violon, sous la main habile du jeune cultivateur, égrenait des notes enlevantes..... La mère Marie-Louise, en bonne *vieille* qui ne déteste pas se récréer un brin, prit son *vieux* par la taille et se mit à exécuter un pas de danse.....

A demi-effacée derrière les rideaux, Elisabeth jeta un coup d'œil rapide de mon côté..... Je compris son désir;..... et nous fûmes aussitôt

de la partie. Elle dansait à ravir ma petite compagne. Joyeuse et légère elle tournoyait, ainsi que mon oncle et ma tante. Pour sûr que nous nous serions amusés encore longtemps, si Marie-Rose n'était venue nous jeter aux oreilles ces mots: "Vite, le dîner est servi!"

Au loin tintaient les trois coups de l'Angélus... On se mit à genoux pendant que le son des cloches parlait dans l'immensité, se répercutant dans les enfoncements des collines.....

Oh! qu'elle est belle cette prière qui rappelle à la terre la gloire de Marie et la douceur de son nom.....

Les dernières vibrations de l'airain expiraient dans l'espace, quand la famille se releva.....

Au signal de mon oncle, nous nous approchâmes de la table, parée pour la circonstance d'une blanche nappe, où étaient disposés les couverts des jours de fête.

Une bonne soupe aux pois fumait au centre, entourée de ragoûts et de petites fèves au lard; aux extrémités, les bouteilles de sirop d'érable rivalisaient avec les confitures et les gâteaux de toutes sortes; bref c'était un vrai *snack* canadien.

Tous les convives y firent grand honneur; pour ma part j'appréciai hautement le talent culinaire de mes hôtes.....

. . . .

Sorti de table, j'allumai ma pipe....

Je n'eus pas l'occasion de *recharger*: le temps se *chagrinait*..... Force me fut donc de dire au revoir à mon oncle et à ma tante, à cousin et à cousines, puis de les remercier cordialement de leur large et franche hospitalité.....

Quelques minutes plus tard la Grise reprenait le chemin de chez nous, et moi...... repassant dans ma mémoire les évènements de la journée, je redisais avec un écrivain célèbre:

"O douceurs intimes du toit paternel, dérobez-vous, dérobez-vous bien: en devenant publiques, vous cesseriez d'être sacrées!...."

Rosaire RACETTE

Belles-Lettres.





JE ME SOUVIENS DE MEMERE

Le souvenir est un endroit plein de larmes............

(*Ernest Hello.*)

Connaissez-vous *memère?*

C'est une vieille *vieille*, aussi blanche que la nappe dont on couvre la table quand il vient de la visite; et, avec cela, si bonne, si douce, si infatigable qu'on ne peut pas ne pas l'aimer.....

Tenté je serais de vous dire ses autres qualités; mais vous m'accuseriez de vouloir cacher ses défauts.....

Pourtant il en est une encore que je ne puis vous taire et qui la distingue entre toutes les *memères*.....

— Qu'est-ce donc?

— Son habileté à conter de belles histoires....

— Ah! bah! les racontars des vieilles *memères*: ..... c'est invariablement la même chose!

— Eh! bien, non, ce n'est pas la même chose, je le sais moi. Elle conte tous les soirs, et je puis vous affirmer que son langage est toujours aussi intéressant que nouveau.

Je me rappelle surtout un récit où elle y mit tellement de son âme qu'elle oublia ceux qui l'entouraient..... Désirez-vous l'entendre?

— Avec plaisir.

— A la bonne heure; dorénavant vous n'entretiendrez plus de préjugés à l'endroit de *memère*.

* * *

J'avais six ans, j'étais le frère aîné de quatre petites filles, gaies comme le chant du rossignol, jolies à rendre songeur le plus chic des amoureux. Tel était l'auditoire coutumier de grand'mère.

Le soir, quand le soleil disparaissait derrière les montagnes bleues et que nous avions soupé, *memère* sommeillait sur sa grande chaise, se berçant aux murmures des bambins qui étudiaient à mi-voix. D'ordinaire l'étude durait peu, car

toujours nous espérions entendre *memère* conter quelque chose : il nous semblait que c'était le passé qui sur ses lèvres rendait son sourire si radieux....

Et Germaine, la plus vieille de mes jeunes sœurs, posait bientôt son sac sur le *rond-point* en vous prenant la dormeuse par le bras : "*Memère!... memère!* un conte.

— Que veux-tu, ma belle? Sais-tu tes leçons?

— Oui, sur le bout des doigts.

— *Ben,* approchez d'abord...."

Ainsi Germaine tirait grand'mère de son rêve et petit frère de ses livres;..... puis l'histoire commençait.

Une fois, nous approchâmes quatre; maman berçait l'autre. D'un tour de main la vieille en prit un sur chaque genou, et à *petit feu* entama son récit :

"Je vous conterai ce qui advint à votre grand-père le jour qu'il alla à son dernier *levage* : vous savez, le hangar où les Chevrette font leurs *épluchettes*...."

Et elle continua plus émue,..... essuyant les larmes qui coulaient de ses yeux.

Memère, hélas! n'a pas écrit son récit et je n'ai pas souvenance de toutes ses expressions; voilà

pourquoi, remplaçant aujourd'hui *memère*, je souffre de ne pouvoir remplacer la vieille conteuse.....

Il y aura tantôt trente ans que le hangar des Chevrette est brûlé. Pendant une journée d'orage, *memère* récitait son chapelet pour que Dieu calmât son tonnerre. Tout à coup elle aperçut un feu violet descendre sur le hangar du voisin, s'y étendre et embraser le toit. Les hommes du *rang* accoururent, versèrent l'eau à pleines chaudières, mais l'incendie ne s'arrêta point..... Après l'orage, lorsque la nature sembla renaître, une fumée bleuâtre s'élevait d'un tas de cendres...

Le mois d'août prenait fin; le grain était mûr, les fléaux prêts; par malheur le hangar..... n'existait plus. Le père Chevrette se trouvait dans une très mauvaise *passe*.

Touchés de son sort les habitants de la paroisse résolurent de lui venir en aide. Aussi le dimanche suivant, à l'issue de la grand'messe, on se réunit sur la place de l'église, et là, il fut convenu qu'on s'organiserait pour une corvée.....

Quand une corvée doit avoir lieu, il faut bien en être: le mardi suivant, chacun était au rendez-vous. Vers les sept heures le vieux Champagne arriva, suivi de ses deux fils; puis apparut Raci-

cot, qui, à travers champ, marchait à grandes enjambées. Basile St-Onge, hache à l'épaule, chapeau sur l'oreille, passa la barrière de sapins ronds, en sifflant des airs de chantier, et vint s'asseoir près des autres. Tout le *rang* y était, même *pepère* et sa *vieille* qui arrivèrent bras dessus bras dessous: l'un venait pour équarrir, l'autre pour *fricasser*. Après les saluts ordinaires et un brin de conversation, on se mit promptement à l'ouvrage.....

Il est huit heures; la figure du père Chevrette respire la satisfaction: il sourit le bon *vieux*. A sa démarche, on le dirait porteur d'un sac gonflé de blé..... Un peu d'orgueil lui monte à la tête: tant de monde travaille pour lui..... "Hé! crie grand'père, qui a équarri cette *solle?* Regardez-moi ce nœud qu'on y a laissé." Et d'un coup de hache le nœud fend l'air. Chacun fait sa part: les trois Champagne approchent les *chantiers* de pierre; le bonhomme François prépare les mortaises; les autres s'occupent de l'aplanissement du terrain..... Et pendant que *memère* brasse la soupe, les enfants s'amusent à bâtir avec les rognures.....

Vers dix heures, six poteaux de pin soutenaient quatre poutres de cèdre. Malgré les chauds ray-

ons du soleil, l'activité ne se ralentit point : on besogne dur et ferme jusqu'à midi. Au son de l'Angélus, haches et marteaux s'échappent des mains ; les têtes d'où ruissellent une sueur abondante se découvrent, et vers le ciel sans nuages monte une fervente prière.....

Quelques minutes plus tard les rudes tâcherons sont à table, livrant assaut aux mets préparés par madame Chevrette et *mémère*. La gaîté aiguillonne les appétits, et tous sont heureux à la fois de goûter un repos bien mérité.....

Bientôt il faut se remettre au travail : reste à poser le comble sur le *carré*. Et comme des abeilles qui retournent à leur ruche, les travailleurs reviennent à l'ouvrage.....

Déjà le hangar s'élève..... Tous rivalisent d'ardeur..... *Pepère* équarrit, Racicot et quelques autres installent des échafauds et les Champagne coupent les *liens*. Vers trois heures on commence à fixer les chevrons. "Monte en haut, *toé, t'es* jeune," crie le père François au moins âgé des Champagne." Celui-ci grimpe d'un côté, son frère de l'autre ; quatre ou cinq se placent dans les échelles pendant que les vieux unissent les chevrons. On y va si prestement qu'à cinq heures, il n'y en a plus que deux. "C'est un triomphe",

s'exclame le bonhomme Chevrette. Il court à la maison chercher un mouchoir rouge et le plante au faîte du hangar au milieu des acclamations.



Le petit Champagne lève sa hache pour donner le dernier coup; mais, ô horreur! il l'échappe.

Tous veulent voir flotter le pavillon au haut de la charpente, et *memère* accourt les mains dans son tablier d'indienne.... "Quelle bonne affaire,

lui dit grand'père, nous finirons avant la *brunante*: il ne reste plus qu'une cheville à poser." A ces mots le petit Champagne lève sa hache pour donner le dernier coup; mais, ô horreur! il l'échappe et "elle tombe, continue *memère*, en se voilant le visage, ... sur la tête de votre grand-père . . . . ."

A ce spectacle tout le monde frémit et pousse des cris de douleur! . . . . . Cependant on a vite fait de se ressaisir; et le vieux chêne, qui était resté debout malgré sa blessure, est transporté chez lui.

Entre temps, le père Champagne a compris le tragique de la situation. En un clin d'œil il a attelé son grand Rouge, celui qui gagne les premiers prix aux expositions, et est parti comme un coup de foudre.

Hélas! lorsqu'il revint tout était silencieux dans le *rang*. Les lampes s'allumaient une à une, semblables à de petites étoiles, et les vaches reprenaient le sentier qui mène au bois. Chez les Chevrette, il n'y avait personne; chez grand'mère la maison se trouvait pleine . . . . . Des cierges bénits brûlaient dans les chandeliers de bois et éclairaient un groupe de campagnards récitant le chapelet. Le *vieux* vivait encore; . . . . . il reçut les derniers sacrements et il expira la figure couverte d'un flot de sang . . . . .

Ici, *memère* s'arrêta : elle pleurait à chaudes larmes;..... puis reprenant avec un accent de profonde tristesse que je n'oublierai jamais : "Ce soir-là, dit-elle, la brise léchait la charpente du hangar,..... et un crêpe battait à ma porte....." Ce furent ses dernières paroles : elle se prit la tête dans les mains et sanglota amèrement.....

* * *

C'est ce que *memère* nous conta un soir, à l'heure où le bonhomme Sept-Heures entreprenait sa ronde nocturne. Il faut vous dire que le fameux hangar ne fut achevé que deux ans après la mort de *pepère* quand on ne vit plus au clair de la lune une ombre se pencher et essuyer des taches de sang..... Les Chevrette assurent que tous les soirs de tempête, ils entendaient une voix d'homme se lamenter et se plaindre dans l'obscurité... Aussi il ne faut pas être surpris, si chaque printemps les Chevrette donnent la plus belle génisse..... pour *la criée des Ames.*

Et nous pourrions nous demander, peut-être bien..... — qui sait? — comme le fit Germaine, dès que *memère* eut cessé de parler : "*Cti* vrai, *memère,* qu'on avait jeté un sort chez monsieur Chevrette?....."

Omer VALOIS
Rhétorique



UNE NOCE A LA CAMPAGNE

Ce dimanche-là, les gens *d'en haut* s'étonnaient de ne pas voir Marie-Louise dans son banc; elle n'avait jamais manqué la grand'messe.... Quand le prêtre, au prône, annonça le mariage de Marie-Louise Parent à Hervé Jolicœur, telle fut la surprise que, malgré le respect dû au saint lieu, des regards s'échangèrent et des chuchotements coururent dans l'assistance...

"Songez donc le petit Jolicœur!.... Quel beau *parti!* disaient les uns; l'église se remplira à coup sûr, la noce sera splendide, répétaient les autres...."

Tout le dimanche, les commentaires allèrent leur train....

Le père Jolicœur, lui, qui tenait à faire les choses princièrement, n'eut garde de ne pas intéresser le ciel à sa cause. "Mes enfants, recommandons-nous à la Providence, et demandons du beau temps pour le mariage de votre sœur."

Et bientôt l'on aurait pu entendre dans la cuisine un murmure s'élever: c'était la famille entière, qui, à genoux devant le crucifix d'ébène, récitait pieusement la prière du soir....

Une heure après, l'obscurité et le silence régnaient partout; et tandis que le gros poêle à fourneaux laissait échapper ses ronflements sonores, les enfants, emportés sur l'aile du rêve dans leur sommeil profond, songeaient aux plaisirs et à la joie du lendemain.....

. . . .

"Dieu nous a exaucés.... Quelle belle journée!" s'écrie le père à son réveil.... En effet, l'aurore montre discrètement ses traits, derrière un rideau rose; la brise matinale s'imprègne du parfum des champs en fleurs; et le firmament parsemé de petits nuages semble décoré comme pour un jour de fête....

"Les parents ne tarderont pas à arriver, hâtons-

nous," dit la mère; et immédiatement chacun prend sa tâche à cœur.

Sept heures sonnent; les invités affluent de tous côtés....Marie-Louise apparaît à son tour. Qu'elle est charmante, ce matin, dans sa blanche parure! L'expression de ses grands yeux noirs, le sourire qui erre sur ses lèvres, ses manières gracieuses: tout dans sa physionomie traduit sa joie intérieure. Cependant quelqu'un manque au rendez-vous; et l'on ne s'explique pas ce retard.... L'impatience dure peu. "Voilà le marié! voilà le marié!" murmurent deux ou trois bouches.... L'instant d'après, Hervé et son père saluent déjà la compagnie, adressent un bon mot, distribuent des poignées de main à droite et à gauche.... Mais le temps presse;.... la vieille pendule marque sept heures et demie.... Tous montent en voiture, et, en moins de temps qu'il ne faut pour l'exprimer, les pieds d'une vingtaine de chevaux soulèvent la poussière du chemin qui conduit à l'église.

Le village natal se dessinant, là-bas, derrière les grands ormes, semble encore endormi....

Tout à coup les cloches s'ébranlent dans le clocher et lancent par l'espace le son métallique de leurs notes joyeuses....

Que de souvenirs n'éveillent-elles pas dans le cœur des mariés, les cloches de la vieille église paroissiale....

Ce sont elles qui publièrent solennellement leur naissance à la vie de la grâce par le saint Baptême; ce sont ces mêmes vieilles cloches qui proclamèrent les fêtes inoubliables de la Première Communion et de la Confirmation; hélas! ce sont elles encore qui prirent une voix plaintive pour annoncer la mort d'une sœur chérie, d'un frère bien-aimé....

Elles se taisent: .... on arrive.

Les grandes portes de l'église s'ouvrent pour laisser entrer les fidèles; Marie-Louise revêt le voile et la couronne des Enfants de Marie; fleurs et banderoles ornent l'autel, et le chœur, composé des amies de la mariée, vient relever l'éclat de la cérémonie, par la douceur et la joie des cantiques.... Les futurs époux restent pensifs: ils songent. Ils pensent que ce jour les sépare à jamais des années passées dans la paix et le bonheur, au foyer paternel; ils prévoient toutes les épreuves qui peuvent se trouver sur leur route; mais ces pensées ne les effraient pas.

Ils garderont toujours la foi du serment juré au pied des autels; et, sous le regard de Dieu, ils

se feront la vie aussi heureuse qu'il est permis de le désirer ici-bas. Le moment solennel est venu : le prêtre, paré des plus beaux ornements, s'avance vers la balustrade. "Vous avez bien réfléchi, sans



Vous avez bien réfléchi sans doute à la grandeur du sacrement que vous recevez aujourd'hui...

doute à la grandeur du sacrement que vous recevez aujourd'hui ; vous voulez vous unir pour la vie, dit-il aux mariés ?.... Suivez toujours l'exemple que vous ont donné vos bons parents.... et soy-

ez heureux...." La main dans la main, les époux se jurent une fidélité à toute épreuve. Cette fidélité réciproque, gage de leur bonheur futur, ils la demanderont ardemment à Dieu durant le Saint-Sacrifice. A l'Elévation surtout, profondément inclinés, ils implorent le Jésus de l'Eucharistie, qui a promis d'exaucer ceux qui l'invoquent avec confiance. La messe se poursuit, et après la bénédiction du prêtre, vient l'Ite Missa est: allez la messe est dite.... Et les assistants sortent du temple aux accents d'une marche triomphale.... La joie illumine les figures: c'est le bonheur qu'on éprouve à côtoyer des heureux.

Quelques réflexions s'échangent sur la beauté de la cérémonie, puis l'on repart gaiement.

Bientôt dans le *chemin du roi*, à travers les campagnes fleuries et respirant l'odeur des moissons, nos invités retournent chez leur hôte par le *rang du ruisseau.*

Les grands érables de la route tremblent au souffle de la brise; de petits cerisiers percent la grosse clôture de cèdre que les vents et les tempêtes n'ont pas épargnée.

Soudain, à quelque vingt pas de la route, l'on aperçoit la vieille maison de pierre du père Jolicœur. La grande cheminée, noircie par le temps,

s'élève encore droite et fière, malgré sa vieillesse :.... c'est le bon vieillard qui, en dépit de ses quatre-vingts ans, garde le front haut dans le malheur.

Les décorations dont elle est embellie, petits sapins et pavillons, lui donnent le charme de ses jeunes années.

De toutes les bonnes gens qui se serrent maintenant la main chez le père Jolicœur, plusieurs ne l'ont pas vue depuis longtemps la maison de leur parent. "Que de douces choses, n'évoque-t-elle pas en moi, cette vieille demeure qui abrita ma jeunesse!" dit avec émotion l'aîné des fils, parti pour voyage il y a bien des années.

On s'empresse de présenter aux mariés les meilleurs souhaits de bonheur, et l'on jase ensuite jusqu'à l'heure du dîner, qui, suivant la coutume, ne se prend pas dans la maison, ce jour-là. Aujourd'hui la remise à voiture a eu la préférence.

Le plancher lavé à la lessive est recouvert de fougères vertes qui embaument et rafraîchissent l'appartement; sur la table, fument déjà des mets de toutes sortes. C'est un dîner de famille; toutes les règles de l'étiquette n'ont pas été observées: la table n'en est pas moins magnifique. Le gâteau

de noce, à quatre étages, orné de jolis petits drapeaux, en occupe le centre. L'arôme qui monte des plats excite l'appétit des convives qui se mettent à table dès la première invitation. Dindes, cochons de lait, volailles rôties subissent l'assaut des ventres affamés. Il faut voir avec quelle allure se livre l'attaque.... Au bout d'une demi-heure on se trouvait au plus fort de la lutte, et l'action n'était pas près de cesser. Pour stimuler le courage de ceux dont les armes commençaient à alourdir le bras, on propose un premier chant propre à enlever les cœurs. Albert, l'un des plus valeureux, prie le marié de procurer ce plaisir aux combattants, ses amis.... Un murmure d'approbation parcourt aussitôt les rangs des chevaliers du couteau et de la fourchette, et notre vaillant Hervé s'exécute de bonne grâce. A preuve:

J'avais rêvé que l'amour du jeune âge
Pouvait suffire aux doux attraits du cœur;
Je fus trompé: l'amour du mariage
Est le secret du seul et vrai bonheur.
Je recherchais d'une affection tendre
Les gais plaisirs, la douceur d'un ami;
Mais à mon cœur, un chant se fit entendre,
Que pour s'aimer il fallait être uni. (bis)

Une salve d'applaudissements salue la fin de ce couplet, suivi de deux autres....

Le père Parent, la meilleure voix de la paroisse, et qui ne veut pas se laisser damer le pion par son gendre, profite de l'occasion pour y aller de sa romance:

Ah! Louise, ô mon aimante fille!
Au foyer paternel ton sort était bien doux.
Tu vas donc quitter ta famille,
Et le toit qui t'est cher, pour celui d'un époux.
Pour la première fois, ta chambre sera vide;
J'irai prêter l'oreille au doux bruit de tes pas
Dans le foyer désert, dans le jardin aride.
Pour la première fois, ta chambre sera vide;
Et pourtant.... sois heureuse,
Et toujours.... sois heureuse.
Suis l'époux, suis l'époux avec qui je t'unis;
Et pourtant sois heureuse, enfant, je te bénis.

Plusieurs autres convives divertissent tour à tour l'assistance en chantant de vieilles chansons populaires, comme "Vive la Canadienne,...." "Quand j'étais chez mon père, fillette à marier," etc.,....

Ces refrains, mille fois entendus, n'en restent pas moins chers aux campagnards....

Le dîner terminé, tous se rendent à la maison pour la sauterie; car, voyez-vous, dans une noce le chant, le tour de voiture et la danse sont les principaux amusements des jeunes.... Au signal convenu, le violon commence son joyeux rigodon. Le marié, le garçon d'honneur et deux autres couples dansent le premier *set;* à celui-ci succède un second, puis un troisième.... Et *tout en lève,.... tout en frise*.... Bien que la danse soit très amusante , celle-ci n'a pas assez d'attraits pour faire oublier le tour de voiture. Trois heures sonnent à peine que l'on se prépare à partir.

C'est si agréable en effet, d'aller, dans l'après-midi, chacun avec sa *compagnie* par le *rang* de la Rivière-Rouge, le plus beau de la paroisse. "*Ah! cré qué!*.... Une grosse noce!.... Quarante voitures!...." s'exclament les vieillards qui fument une pipe à l'ombre, afin de laisser passer, selon leur langage pittoresque, le *plus fort du soleil.* Au cours de cette promenade, tout en roucoulant des idylles, les jeunes gens soupirent après la fin du jour.

Comme ils ont été invités pour commencer le *bal,* le soir, ils tiennent à honneur de compter au nombre des *survenants.*

A la campagne, quand il y a une noce, tout le

monde danse. Seuls les vieux *vieux* se contentent du spectacle: ça leur rappelle le beau temps d'autrefois. Ils causent de leurs jeunes années, des coutumes d'aujourd'hui et de celles de ce temps-là, de la récolte, d'un différend survenu entre deux voisins, et que sais-je encore.... La nuit se passe ainsi dans des danses inoffensives et des conversations pleines de charme. Mais le temps, si parfaite que soit la joie, ne s'arrête pas dans sa marche: l'horloge marquera bientôt cinq heures. Il faut se retirer.

De part et d'autre on se salue, les invités engagent leurs hôtes à remettre la visite; puis on se sépare, chacun pensant au plaisir de cette belle journée dont il gardera longtemps la mémoire.

. . . .

Et voilà donc esquissée en quelques traits l'une des plus chères traditions du peuple Canadien.

De celle-ci comme de toutes les autres, ne craignons pas de répéter avec l'un de nos meilleurs écrivains: "Nos traditions sont belles, conservons-les; elles sont vibrantes, observons-les; elles sont précieuses, aimons-les."

Joseph LAFORTUNE
Rhétorique



LE JOUR DES MORTS

Prions! prions pour ceux qui dorment
sous la terre.
Que le Seigneur leur donne un asile plus
doux!
Prions! Quand nous serons près d'eux
dans la poussière,
Un chrétien, en passant, se souviendra de
nous.

(*B. P. D'Autreches.*)

.....Et de toutes ces têtes blondes d'enfants, penchées sous l'or pâle de la lampe, des cris légers, des voix claires montent dans l'air chaud où s'exhale une odeur de fine cuisine.....

"Maman, *P'tit*-Louis ne veut pas me donner ma poupée," crie tout à coup Irène, la bambine aux grands yeux bleus.

"Louis, c'est laid faire pleurer ta petite sœur, le jour des Morts..... J'aurais honte, moi, à ta place," reprend la voix douce de la mère.....

C'est vrai, pense en lui-même Louis; alors pour réparer sa faute et avec un air de *grand monde*: "*Pepère,* voulez-vous nous conter une histoire triste," murmure Louis, en pressant dans ses petites mains blanches les doigts du vieillard?....

Le père Plante ne répond pas; on dirait qu'il souffre d'une douleur muette, son front livide et pâle dit des angoisses souffertes.....

"*Pepère,* voulez-vous nous conter une histoire triste," murmure de nouveau l'enfant blond? Une histoire triste!.... Ah! il en sait bien des histoires tristes, le père Plante; et dans cette nuit froide de novembre, où tout frissonne et semble avoir peur, sa pensée s'envole dans le soir lourd de tristesse, à travers les croix froides du cimetière, pour se reposer sur des tombes aimées.....

Une histoire triste!.... mais là-bas, sur une terre que nos pères ont défrichée, il y a de petits enfants qui souffrent dans leur langue et leur foi, sublimes martyrs de la race!...

Les mains du vieillard se crispent, et son visage s'empourpre d'indignation....

Soudain, ouvrant de grands yeux gonflés de pleurs, le père Plante soupire profondément; on dirait qu'avant de commencer son histoire, il la regarde dans le lointain de sa vie, comme le moissonneur mesure de l'œil son champ, avant que sa faux l'entame. Puis avec une voix qui dit que quelque chose souffre dans l'âme, et des paroles pressées comme le blé qu'il jette en terre, le vieux, à petit bruit, dans le foyer qui se tait, parle du passé.....

* * *

Ah! il y a juste cinquante ans aujourd'hui que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry..... Vous autres, les *jeunesses* d'à *c'theure,* vous ne savez pas ce que c'est que la terre; mais pour nous, les vieux, la terre labourée, hersée, *sumée,* couverte tant de fois de beaux blés dorés, la terre qui nous a vus tour à tour espérer, souffrir, pleurer, c'est un peu comme une ancienne connaissance, plus on vieillit, plus on l'aime.'' Et le bonhomme Plante pleure de nouveau; aucune voix ne répond à ses sanglots désespérés, seul le vent hurlant au dehors dans les sapins, telle une âme qui se lamente, soulève sur les chemins durcis des tourbillons de feuilles mortes.....

Oui, il y a juste cinquante ans aujourd'hui que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry; nous étions ce soir-là une couple d'amis à veiller chez Norbert Latourelle, un bon vivant, *j'vous* assure,..... pas *fêteux*, et *plein* d'histoires..... Tiens! en parlant d'histoires, il me semble encore l'entendre raconter les batailles de "37"; le père Norbert avait fait le coup de feu à St-Denis, sa main droite veuve de quatre doigts en était la preuve.....

Ce soir-là donc, il faisait noir comme *sur le loup;* au bord du *chemin du roy*, les clôtures ressemblaient à des rangées de fantômes, et de loin les maisons courbées avaient l'air de vieilles personnes abandonnées. Dans la maison les minutes filaient et le père Latourelle parlait toujours.... Les *sumences*, les *sucres*, les taxes, la dîme, une chose n'attendait pas l'autre; et de fil en aiguille, le vieux Latourelle en était arrivé à nous parler du charnier et des morts: quand on est vieux, c'est tout naturel, on a plus d'amis au ciel que sur la terre, et les cercueils pressés comme les strophes d'un cantique ou les anneaux d'une chaîne, se suivent de si près qu'il est impossible de n'y point penser.

Une ombre passa subitement à travers les car-

reaux de la fenêtre, et trois coups frappés d'une main fébrile à la porte nous donnèrent la *souleur*..... Sans attendre de réponse une grande femme maigre fit son apparition; de longs cheveux scandaient les mouvements de ce corps décharné, ses yeux remplis de stupeur et d'effroi se posaient sur chacun de nous, depuis les têtes blanches jusqu'aux têtes blondes.....

Cette femme n'était autre que Maria Saint-Père, une pauvresse du village, recueillie un soir d'hiver tout près du cimetière, par l'un des voisins du bonhomme Latourelle.

— *M'sieur* Latourelle, ça nous ferait bien plaisir chez nous d'avoir votre *pierre à feu;* vivre dans la *noirceur*.....

— Prends-la, notre *pierre à feu,* si tu la désires, elle est sur la corniche bleue.... Dis donc, Maria, tu n'es pas peureuse de venir ici en pleine nuit, le jour des Morts?

— Moi, peureuse!..... Aujourd'hui, *m'sieur* Latourelle, les femmes sont plus braves que les hommes!

— Encore une, les amis, qui veut se vanter...

— Non *m'sieur* Latourelle, les morts ne me font pas peur, quand bien même je verrais une tombe

pleine de sang, je ne tremblerais pas;..... je pourrais même aller coucher au cimetière...

— Les femmes plus crânes que les hommes!... Ah! ah! ah! ah!.... Tiens, Maria, *j'te* prends au mot; si tu veux aller passer la nuit au cimetière, je te donne la *concession* que j'ai achetée des Landry. Tous ces gens-là sont témoins?... et demain chez le notaire....

— Accepté!... Bonsoir! *m'sieur* Latourelle..."

Et sur les marches du perron résonnèrent les pas de Maria qui disparut dans l'immensité noire.....

Bientôt une silhouette longeait la clôture de pierre du cimetière, et quelques instants après, l'on pouvait distinguer une forme humaine au pied d'une croix......

* * *

Le vent sifflait dans les champs déserts, et sur le sol nu de gros flocons de neige descendaient lourdement; la tristesse mettait un voile de deuil sur les âmes et les choses.....

Ce matin-là, les cloches de la petite église de Saint-Norbert tintaient des notes lugubres: elles pleuraient Maria Saint-Père, trouvée morte dans

le cimetière;..... sur une tombe fraîche, ses bras raidis enlaçaient une croix, et ses regards levés vers le ciel priaient encore.....



Sur une tombe fraîche, ses bras raidis enlaçaient une croix...

Chez le notaire du village, on conserve un vieux papier jauni qui date de ce jour, et sur lequel on lit ces mots :

....

....

....

Moi, Noé Latourelle, je m'engage. devant témoins ici présents, à donner à Zéphyrin Saint-Père, frère de Maria Saint-Père, ma *concession* du *petit-rang*, achetée l'an dernier des Landry.

En ce jour du trois novembre dix-huit cent cinquante-neuf, où Maria Saint-Père fut trouvée morte au cimetière, pour avoir trop aimé la terre.

Noé Latourelle,
Zénon Roch, N.P.

Témoins présents: *Adam Boivin,*
Eugène Champoux.

Saint-Norbert, le trois novembre, dix-huit cent [cinquante-neuf.

3 novembre 1859.

. . . .
. . . .
. . . .

"Oui, il y a juste cinquante ans aujourd'hui, *les* enfants, que les Saint-Père ont hérité du domaine des Landry, murmure une dernière fois le père Plante, avec des sanglots dans la voix. Et dire que de nos jours on n'aime plus la terre, on va même jusqu'à l'abandonner et la maudire!. . . ."

* * *

Avec des gestes beaux comme des regards et des mots lents, paisibles, qui touchent les cœurs et mettent des silences entre les âmes, tout un passé, on le sent, parle par la voix du père Plante et s'élève contre cet oubli de la race.

Bien qu'au soir de la vie, le bon vieux prêche toujours l'amour du sol; à ceux de demain il dit les choses d'hier, car il sait dans son labeur obscur que l'avenir s'inspire du passé.

Et tandis que la douce lumière de la lampe se pose mollement sur le crucifix du mur et la figure du vieillard, pour unir dans une même clarté l'amour de Dieu et l'amour de la terre; le père Plante, lui, des larmes pleins les yeux, regarde le disque lunaire border les nuages d'un ourlet d'or, comme autrefois — pêcheur de la côte — il regardait la marée monter,..... monter sans fin,..... sur la mer bleue qu'illuminaient les étoiles.....

Irénée LAVALLEE

Rhétorique



UNE ECOLE DE CAMPAGNE

"*Coutez-donc*, maman, il doit commencer à être temps que j'aille à l'école moi aussi?"

— "Oui, mon ange, attends à l'année prochaine, je t'achèterai un petit *matelot* bleu, pareil à celui de Camille, un syllabaire tout neuf, et tu iras."

Septembre vint, j'avais quatre ans. Quelle joie! J'étais grand, j'allais à l'école avec les autres. D'ailleurs, j'avais mon sac à moi seul, et ma sœur ne me tenait pas par la main comme pour aller à la messe.

La première journée fut un vrai délice; la maîtresse me prit sur ses genoux, me dit que j'étais déjà savant, et, sur ma prière, me montra sa rè-

gle verte et délicate que j'aurais pu casser *sans misère.* Combien c'était différent de la grosse règle que je m'imaginais et qui faisait mon cauchemar, malgré mon désir de m'instruire!...

La journée passa et, avec elle, ses premières joies toutes naïves. Les années s'écoulèrent aussi, chacune marquée par des ennuis, des contradictions; et pourtant, quand vint le dernier jour, ce jour que j'avais si souvent appelé de mes vœux, quand il me fallut franchir pour la dernière fois le seuil de ma vieille école, tenez, vrai comme vous êtes là, ça me fit gros de peine et je ne savais trop pourquoi. Je regardais avec attendrissement la maîtresse que je devais quitter, et je ressentais pour elle une sorte d'amour filial que je ne soupçonnais guère auparavant; je voyais mes compagnons plus jeunes et j'enviais presque leur sort.

Songez-donc! Ne plus revenir jamais à l'école, ne plus rivaliser avec Bernadette en calcul mental, être privé pour toujours des bonshommes de neige, des excursions sur la *croûte,* du colin-maillard etc. etc.; c'est assez pour faire méditer un garçon de treize ans. Et je partis le cœur gros,...... c'était un pas dans la vie.

* * *

Elle est remplacée par une neuve maintenant, mais je me la représente encore, notre vieille école.... Une grosse cheminée dont on voit les pierres du bas jusqu'en haut témoigne de son antiquité. Six fenêtres basses, avec des vitres fort petites, laissent pénétrer le soleil à l'intérieur, excepté durant les vacances: à cette époque de l'année, on ferme les contrevents rouges à un seul battant, et tout est *barré* pour deux longs mois. Alors les grandes herbes se hâtent de grimper autour de ses murs comme pour la narguer dans sa solitude, et donnent à cette demeure l'aspect d'une maison *condamnée*.

Il n'en est pas ainsi durant l'année scolaire; les élèves ont vite fait de *battre* la végétation nuisible, et, avec les rideaux verts dont la maîtresse se plaît à orner ses fenêtres, la vieille école, sous sa couverture de bardeaux mousseux, reprend un air de gaieté toute juvénile au fond de sa cour de verdure que les enfants remplissent de leurs cris joyeux.

L'intérieur, non moins antique, comprend la salle de classe, la cuisine et la chambre de la maîtresse. En entrant, on se trouve face à face avec un gros poêle à fourneau; à droite, on aperçoit sur le mur blanchi à la chaux, quatre rangées de crochets destinés à recevoir habits, coiffures et

sacs. En regardant plus haut, on voit des poutres gigantesques soutenant le plafond dont on pourrait facilement compter les madriers de pin jaune, larges d'au moins un pied chacun.

Non loin du poêle se trouve la tribune de la maîtresse faisant face à deux longues tables à tiroirs : l'une pour les garçons, l'autre pour les filles. Le banc des seaux et la petite armoire complètent l'ameublement de cette pièce où se trouvent en plus quelques cartes géographiques et un tableau noir surmonté d'une branche de rameau qui, plié en cercle, fait cadre à une image de la Sainte-Famille.

* * *

A l'école de campagne, l'élève doit d'abord arriver avant neuf heures ; à ce moment, la maîtresse sonne : tous récitent la prière du matin et la classe commence.

Pendant les quelques minutes données pour la *repasse* des leçons, chacun fouille dans ses livres ; l'un échappe son ardoise ; l'autre veut changer de crayon avec son voisin ; et, dans le léger murmure de cette jeune famille, on entend le pas cadencé de la maîtresse qui se promène avec gravité en lisant un "Enseignement primaire."

Soudain, Paul s'aperçoit qu'il a perdu quelque chose; il commence à reluquer autour de lui, et voyant son voisin Henri de beaucoup plus studieux qu'à l'ordinaire:

"*T'as* mon sac," lui dit-il.

— Moi?" répond Henri, dérangé dans sa méditation......

— Oui, toi, donne-*moi-le*."

— Mais tu vois bien que je ne l'ai pas, à *qu'est-ce que tu penses?*"

— Tu l'as caché, et je vais le dire à la maîtresse."

— Dis-lui donc, beau *porte-panier;* je l'ai rien que mis sous la collerette d'Yvonne, au troisième crochet, là...."

— Ah *me* semblait que tu me le dirais; *t'as* peur de la maîtresse, hein!

— Bah! qu'elle vienne essayer, voir...."

A ce moment, la maîtresse a saisi le bruit de la conversation qui commence à s'échauffer, et, se tournant vivement, elle aperçoit Henri qui appuie ses assertions de gestes significatifs.

"Il est bien toujours de travers, ce vilain garnement..... Henri, dit-elle, venez ici,...... allons!"

Henri enjambe le banc, passe près du *damné* sac de Paul, accroche la *crémone* de Lucienne, qui tombe, et arrive tout penaud.

"Baisez la terre, *espèce de dissipé!*"

Et mon brave Henri de se courber, content, au fond, d'éviter la règle de bois franc dont il a tant de fois mérité les coups.

L'incident clos, commencent les récitations. La première division est appelée et va se ranger devant la tribune. Catéchisme, histoire sainte, grammaire, *ça va pas trop mal.*

"Bien, dit la maîtresse; la géographie maintenant: Marguerite, quels sont les minéraux de la province de Québec?

— Je n'ai pas eu le temps de l'apprendre, Mademoiselle.

— Ah! Comment cela?

— Bien..... la page est déchirée.

— Comme ça, ce n'est pas le temps qui a fait défaut. Passons; une autre fois, il faudra emprunter le livre d'un autre. Vous, Henri, vous voilà de bonne humeur, pouvez-vous me donner ces minéraux?

— Oui, Mademoiselle, c'est-à-dire que je puis

les nommer; d'abord, il y a de l'or dans la *bosse* (Beauce) et.....

— Assez! mauvais plaisant; vous me ferez une heure de silence, ça diminuera peut-être votre bosse d'esprit.

Henri reste boudeur quelques minutes, et murmure aux voisins: "*C'est de même* quand on sait ses leçons!"

La récitation se continue gravement, les divisions défilent à tour de rôle jusqu'à la dernière qui vient répéter ses a, e, é, è, i, o, u, avec un aplomb superbe.....

Mais de même qu'il ne faut pas tenir toujours l'arc bandé, en nous délassant un peu prenons une bouchée et nous irons ensuite en récréation....

Ah! les dîners pris à l'école! c'était un vrai pique-nique pour moi, car demeurant tout près, je n'avais pas l'habitude d'apporter mon dîner à l'école. Là, en compagnie bruyante, on mord courageusement dans les œufs cuits à la coque et bien *écalés,* on engloutit avec délices les beurrées toutes préparées d'avance; enfin, le sirop d'érable est de beaucoup meilleur dans une *fiole* que dans un verre. Pourquoi? je ne sais. Ce qui me surprenait au suprême degré, c'est que les con-

disciples qui demeuraient loin nous trouvaient chanceux de ne pas dîner à l'école.

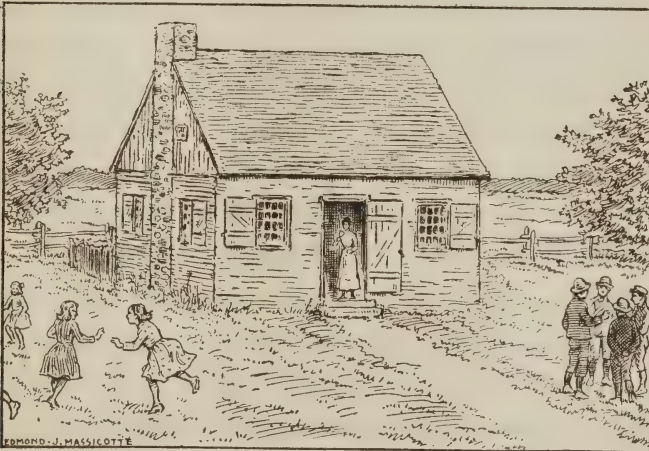
Quoi ! tous les avantages sont pour ceux qui mangent là : ne sont-ils pas rendus plus vite pour la récréation du midi ? Et Dieu sait toute la joie qu'elle comporte ! On jouera tantôt à *la taque* — les plus grands décident si ce sera la *vraie taque*, la *taque aux roches*, la *taque malade* ou la *taque barrée* — tantôt à différents autres jeux dont les noms, je crois, varient avec les lieux, mais que nous appelions : le *signe*, la *couleuvre*, la *chèvre*, les *fèves*, le *rond*, le *trône*, les *quatre-coins* etc., autant de divertissements dont nous, petits garçons, étions très friands.

Nos compagnes, les demoiselles d'aujourd'hui, à l'esprit très enjoué, partageaient leurs récréations dans des passe-temps moins rudes, mais qui leur semblaient aussi agréables : *Madame demande sa toilette*, *cache-cache la belle bergère*, le *chat*, les *osselets* et les *danses rondes* dont l'une me revient à la mémoire :

J'ai trouvé le *nique* du lièvre,
Mais le lièvre n'y était pas,
Sautons,
Dansons,
Belle bergère, entrez en danse,
Saluez qui vous plaira. (Bis)

Il y avait donc à la petite école une foule d'amusements que chacun multipliait au grand plaisir de tous.

En outre, certains se payaient parfois le luxe de jouer un petit tour : c'était la tuque rouge de Germaine dont on couvrait délicatement le cadran sur l'armoire; le dîner de François substitué à celui d'Adalbert; et j'ai même vu, une fois, la maîtresse vouloir annoncer la fin d'une récréation;.... elle eut beau agiter la clochette,..... il n'y avait pas de grelot.



Elle eut beau agiter la clochette...........

Désirez-vous connaître l'auteur de cette plaisanterie? N'allez pas le dire à la maîtresse qui ne l'a jamais su :. . . c'était encore mon Henri.

Un beau dimanche de février, n'est-ce pas lui qui avait fait répandre dans le *rang* qu'il n'y aurait pas d'école le lendemain, vu que la maîtresse était gravement malade?

Celle-ci se trouva donc presque seule en classe cette journée-là, et, contrairement à ce qui avait coutume de se passer le lundi matin en hiver, l'école eut le temps de se réchauffer avant l'arrivée des élèves.....

D'ordinaire, pour que nous ne gelions pas nous-mêmes, la maîtresse nous permettait d'approcher les grands bancs à côté du poêle à fourneau, sous lequel Henri ne manquait jamais de jeter pêle-mêle tout ce qui lui tombait sous la main. Là, nous étions supposés étudier..... On peut facilement deviner au milieu de quelles distractions!... Mais il n'y avait donc pas moyen de mettre à la raison cet espiègle? Patience.....

Un bon jour, il fut pris; et la maîtresse qui avait tout essayé pour le corriger: silence, coups de règle, *copiage* et humiliations, se dit en elle-même: "La conduite du petit Charles s'est bien améliorée depuis que je l'ai mis sur la table des petites filles; essayons Henri, si ça peut lui faire honte un peu."

Prenant donc son ton sévère: "Henri, dit-elle,

vous en avez assez fait; puisque vous n'êtes pas plus homme que cela, à l'avenir, vous vous mettrez entre Julie et Béatrice. Vous allez en avoir un air, sur la table des petites filles, quand monsieur le Curé ou monsieur l'inspecteur viendront."

— *C'était seulement que pour rire*, mademoiselle.

— Taisez-vous, je ne ris pas, moi, et si je vous *prends de nouveau dans le tort*, c'est la porte qui vous attend.

Il n'y avait pas à regimber, Henri déménagea consterné. Mais deux jours plus tard, vous ne sauriez croire à quel point ses sentiments n'étaient plus les mêmes.....

"Je suis bien embarrassé, nous disait-il; si je *mène le sorcier*, on me met à la porte, et si je continue à être tranquille, la maîtresse m'a menacé de me donner mon ancienne place. Y pensez-vous, partir d'avec Julie parce que je suis tranquille, *ça t'y du bon sens*,...... quoi faire?

La situation était délicate..... Il n'y put tenir.....

....

Raconter ce qu'il advint de notre héros dans la suite intéresserait médiocrement, et vouloir poursuivre le récit de ces mille petits riens de la vie écolière deviendrait fastidieux. En guise de finale, permettons-nous une simple réflexion.

D'où vient qu'après avoir quitté l'école en jetant un cri de tristesse, il nous est impossible aujourd'hui d'y retourner par le souvenir, sans que les yeux se mouillent de pleurs?

Ah! c'est que la vieille école restera pour nous, petits Canadiens de la province de Québec, non seulement l'asile pieux où nous avons goûté les joies pures de l'enfance, appris à balbutier le "langage aux douceurs souveraines"; mais elle restera surtout la source sacrée d'où se sont répandus sur nos âmes, comme une eau limpide, les premiers principes qui dirigent dans la vie, et qui font l'homme fort, le croyant sincère, en un mot, le véritable chrétien.

Edouard JETTE

Belles-Lettres



POUR LA LANGUE

La scène se passe à T,... au mois de janvier 1915. Sur un lit d'hôpital repose, pâle et souffrante, une religieuse.....

* * *

Avec le retour du jour, Sœur Marie-Georges aura une bien rude tâche à remplir. Par suite d'un grave accident, elle doit subir à la jambe gauche une opération aussi longue que douloureuse. A cette seule idée la sœur frémit, mais elle se tranquillise bientôt: tant de malheureux sont là, près d'elle, qui gémissent..... Qu'il est triste en effet le spectacle que présentent ces fronts albides, ridés par la force du mal;.... ces yeux caves, cernés de bistre, qui fixent d'une ma-

nière étrange;... ces lèvres blêmes, exsangues que dessèche une fièvre brûlante....

De les voir ainsi, ne fut-ce qu'un instant, ces figures hâves, sans vie, émaciées, tordues, il n'en faut pas davantage pour convenir que toutes les douleurs humaines se sont donné rendez-vous en ce lieu....

A la vue d'un pareil tableau, Sœur Marie-Georges ne peut plus tenir, et des larmes abondantes s'échappent de ses yeux pour couler ensuite, comme une douce rosée, sur ses joues ternes.

Comment ne pas se sentir ému en présence de tant d'infortunes? A plus forte raison, Sœur Marie-Georges, sensible à l'extrême et douée d'un cœur de mère, a le droit de pleurer; car, les mères, lorsqu'elles voient souffrir leurs enfants, ressentent les mêmes douleurs.

Mais si notre jeune religieuse doit endurer en ce moment ses propres souffrances et compatir à celles des autres, une douleur autrement terrible l'accable: une douleur qui devrait pour ainsi dire faire pleurer toute âme vraiment canadienne-française.

Quel est donc ce chagrin si cuisant qui hante en ce moment l'esprit de la bonne sœur? C'est que l'enseignement de la langue maternelle a été

proscrit par un gouvernement aveuglé par le fanatisme. Ce fut pour la petite sœur une angoisse aussi poignante que celle que ressentirent les religieuses de France, lorsqu'elles virent le crucifix arraché de leurs murs par des mains sacrilèges.



Quel est donc ce chagrin si cuisant qui hante en ce moment l'esprit de la bonne sœur?

Elle a bien raison Sœur Marie-Georges de pleurer l'absence de la langue française, "de ce diamant d'un prix inestimable, de cet œuvre d'art travaillé par les siècles et d'une beauté à nulle autre pareille," de cette langue enfin qui a des mots pour dire "la joie comme la douleur".

Qui ne s'affligerait point, en songeant à la privation d'un don si merveilleux? La langue dans

laquelle on a balbutié les doux noms de père et de mère, n'est-ce pas ce qui nous reste toujours de plus sacré?.....

C'est ce qu'avait compris LaFontaine, cette gloire canadienne si pure, ce vaillant défenseur de nos droits et de nos libertés.......

Toutes ces pensées travaillent l'esprit de la petite sœur; elle voudrait bien faire quelque chose de généreux pour le soutien de la grande cause..... Elle est femme et faible, que peut-elle?.....

Jeanne Mance, Madeleine de Verchères étaient des femmes aussi, et cependant quels gestes héroïques n'ont-elles pas accomplis pour le triomphe de la cause française sur cette terre d'Amérique.....

Tout à coup la petite sœur tressaille, elle se sent enflammée d'un courage, d'une force irrésistible: .....elle se dévouera.

* * *

La nuit est devenue de plus en plus noire..... De quelques lits s'élèvent toujours des plaintes... Sœur Marie-Georges, elle, reste calme, car le grand problème qui lui torturait l'esprit est maintenant résolu; elle veut accomplir un acte de dévouement, et cet acte elle l'a trouvé: demain, à

l'aurore, elle subira son opération sans être endormie. Elle offrira à Dieu ses souffrances, elle se revêtira, s'il le faut, d'une force surhumaine et vaincra le mal. Après cette héroïque décision, le sommeil ferme ses yeux; elle en a bien besoin pour le grand jour de l'épreuve.......

A peine le soleil commence-t-il à se montrer à l'horizon qu'on vient la réveiller pour la transporter à la salle d'opération; elle se laisse faire de bonne grâce: un pâle sourire illumine même sa figure ternie par la souffrance. Rendue à la salle, elle ne peut s'empêcher de trembler à la vue de la table sur laquelle elle va accomplir son sacrifice. Tous ces instruments accrochés aux murs lui donnent le frisson..... L'odeur des remèdes qui se dégage de cette chambre lui fait mal.....

Enfin, elle est déposée sur la table. Le médecin s'approche avec un visage froid et quelque peu mélancolique. Cet homme a raison d'être sombre; car trop souvent, hélas! il est le bourreau de la nécessité. Toujours calme, le médecin présente à la petite sœur le mouchoir saturé et imbibé de chloroforme; elle s'y oppose, et le docteur étonné, de dire:

— "Ma sœur, il faut bien vous laisser endormir, vous le comprenez mieux que moi."

Et elle, de répondre: "Non, docteur, je ne veux pas être endormie.

— Mais, dites-moi donc pour quelle raison vous ne voulez pas vous soumettre à cet usage devenu nécessaire?

— C'est mon secret, docteur, commencez votre tâche.

— Ma sœur, l'opération est longue et douloureuse, vous n'aurez peut-être pas la force de la supporter.

— Commencez quand même, vous dis-je, je ne veux pas être endormie, je suis forte et je résisterai."

Stupéfait d'une détermination aussi énergique, le chirurgien aidé de ses clercs commence sa triste besogne. La sœur présente sa jambe à l'acier. D'abord le couteau s'enfonce tranquillement, puis grince, coupe, taille: le sang coule. Sœur Marie-Georges ne dit pas un mot, ne profère pas une plainte.

L'opération continue toujours et devient de plus en plus douloureuse. Elle endure alors des tourments qui sont ceux d'un martyr et elle supporte tout avec le courage d'un martyr. De temps en temps, ses yeux, où se lit une sainte prière, se lè-

vent vers le ciel qui seul peut lui donner cette force qui fait d'elle une héroïne.....

* * *

L'opération est terminée. Sœur Marie-Georges n'a pas chancelé, mais elle est affreusement pâle: elle ne peut faire le moindre mouvement tant elle est épuisée, brisée, anéantie. On la reconduit à son lit. Malgré sa faiblesse extrême, une joie divine rayonne dans ses yeux; on dirait que pour quelques moments, son âme a abandonné la terre et s'est envolée, chaste fleur, vers le ciel,.... si grand est le bonheur que Sœur Marie-Georges éprouve d'avoir fait quelque chose pour sa nationalité!.......

Réginald SAVOIE

Versification





LEÇON D'ESPOIR

Nous prions ceux de nos lecteurs qui tiennent à savoir quel état d'esprit se développe dans une partie de la jeunesse de lire la lettre sur la Guignolée des livres *que nous publions aujourd'hui en tête des* Lettres au "Devoir". *C'est une pièce lumineuse, — et avec quelle joie les moins enthousiastes la liraient.... si elle racontait les gestes de petits Alsaciens ou de petits Polonais!*

Ce qui est beau, ce qui est réconfortant, c'est précisément que la jeune génération paraisse enfin s'apercevoir que si la persécution est douloureuse en Europe, elle l'est aussi en Amérique; que, s'il est bien d'applaudir à la résistance des Polonais, des Alsaciens et de tous ceux qui ne veulent pas se laisser dénationaliser, il est mieux encore

de tendre une main secourable à ceux des nôtres qu'on cherche à étouffer.

L'ordre des valeurs finira bien par se rétablir dans tous les esprits. Cela naturellement se fait plus vite dans les cerveaux jeunes, qui ne sont pas encore encombrés de préjugés et qu'aucun intérêt n'empêche de fonctionner normalement ; mais c'est à ceux-là aussi qu'appartient l'avenir.

Le secrétaire du cercle Saint-Michel, dans la belle lettre où il nous rend compte des travaux de ses camarades, note avec raison l'effet produit dans les diverses régions où s'est exercé leur zèle par cette campagne qui portait à la connaissance des plus humbles la persécution ontarienne, ainsi que la valeur éducative et permanente des milliers de livres qui passeront l'Outaouais; mais il oublie de signaler la leçon d'espoir que dégage l'initiative de tous ces jeunes gens.

Ils feront partie, demain, de la classe dirigeante du pays. Ils y apporteront autre chose que le désir de s'enrichir, de faire triompher un parti ou même de réaliser certaines œuvres très louables: la notion des intérêts supérieurs de la race, de la solidarité des divers groupes français. Et cela nous assure que le mouvement d'aujourd'hui ne sera pas un simple feu de paille, que,

sous une forme ou sous une autre, il se prolongera à travers les années. S'il est permis de dérober à M. Viviani, en la déformant, une métaphore fameuse, des étoiles ont été allumées qu'on n'éteindra plus.

OMER HÉROUX

Lettre au "Devoir"

LA "GUIGNOLÉE DES LIVRES"

A Monsieur Omer Héroux,
Montréal, P. Q.

Cher Monsieur,

Elle fut simplement merveilleuse la *guignolée* des livres, dépassant les prévisions des optimistes et prouvant, une fois de plus, qu'il faut tout attendre de l'enthousiasme pratique des jeunes. Nous avions démontré, l'an passé, que nous nous

intéressions activement à nos "blessés" en cédant nos prix; nous avons voulu faire encore mieux, cette année, et montrer que ce grand problème national nous occupe plus que jamais.

Pendant que mes confrères emballent des livres français pour l'Ontario, en fredonnant "O Dieu



Pendant que mes confrères emballent des livres français pour l'Ontario,............

de la France et de Jeanne d'Arc", je veux vous retracer, cher monsieur, ce mouvement magnifique, dans son origine, son exécution et ses résultats; et du même coup je vous donnerai tous les détails que vous m'avez demandés au sujet de la *guignolée* des livres entreprise par les élèves du Séminaire de Joliette.

Au milieu de ces volumes, "de toute hauteur, de toute couleur, de toute valeur", qui s'engouffrent dans de longues caisses, s'étalent sur des tables, garnissent les parquets, s'étagent en piles, ce sera travail facile et agréable.

M. l'abbé Landreville, curé de Grande-Pointe, près Chatham, écrivit récemment à l'aumônier du cercle Saint-Michel, pour lui demander quelques volumes dont ses paroissiens avaient un urgent besoin. La demande fut transmise aux membres du cercle qui se proposaient d'y répondre aussitôt; mais un camarade plus avisé projeta d'attendre jusqu'au retour des vacances du Jour de l'An, afin que chacun pût emporter les livres dont il disposait chez lui. Il y avait là, cher monsieur, une idée en germe, et elle se développa naturellement dans l'esprit de celui qui avait demandé le sursis: pourquoi les écoliers ne feraient-ils pas dans leur paroisse respective la *guignolée* des livres? Le projet annoncé fut applaudi et adopté avec enthousiasme par les élèves qui l'organisèrent sérieusement à leur arrivée dans leur famille. Chacun était laissé à son initiative, quant à la manière de procéder.

Le curé annonçait ordinairement dans chaque paroisse le mouvement entrepris, il expliquait et commentait l'excellence pratique de cette œuvre,

conseillait les sacrifices, et terminait en fixant le jour où les jeunes passeraient pour recueillir les livres.

De porte en porte, disant le motif de leur visite, les écoliers passèrent, et les livres s'entassaient, s'amoncelaient, s'amassaient en si grande quantité qu'il fallait parfois requérir de l'aide. Des bambins accouraient alors avec leurs traîneaux, estimant comme une faveur de prendre part à la *guignolée*. Et ils y allaient avec tant d'enthousiasme et d'entrain que nous ne pouvions ne pas les admirer.....

Mais combien plus belle était la révolte des bonnes âmes canadiennes, quand on leur disait, tout familièrement, que le gouvernement ontarien substituait aux commissaires élus par les contribuables des commissaires désignés par lui, qu'il voulait exclusivement enseigner à de petits Français la langue anglaise, malgré les parents et malgré les enfants. La colère de ces cœurs simples servait réellement de pierre de touche à cette mesure oppressive et marquait ce qu'elle avait d'antinaturel.

"Nous ne sommes pas de gros liseux", disait un pauvre couple, un vieux et une vieille, "nous ne suivons pas les papiers, mais puisque c'est

comme ça, on va en trouver des livres." Et l'on nous apportait les beaux volumes à "tranche dorée" qui garnissaient le salon, et même lorsque nous étions loin, nous arrivait fréquemment une autre pile de livres que l'on avait dénichés sous la poussière, dans le grenier.

Collections de revues, œuvres canadiennes écloses dans le terroir, "Visions gaspésiennes", "Chez nous" côtoyaient les belles œuvres françaises! c'était un réel plaisir de voir s'accumuler de l'esprit français pour nos frères opprimés.

Et pas un de ceux qui firent la *guignolée*, qui n'ait à rapporter quelque fait touchant et réconfortant de la générosité canadienne, révélateur du patriotisme des Français de Québec.

C'est ainsi, cher monsieur, que dans une petite ville, un des nôtres rencontra un médecin, mal disposé peut-être, ou ne saisissant pas l'importance de notre œuvre, car elle n'était pas pratique, disait-il; ce n'était pas ce que pensait notre jeune écolier, qui, bien averti de tout ce qui concernait l'Ontario, défendait vaillamment notre mouvement. La discussion, de plus en plus serrée, s'envenima quelque peu. Toujours est-il que notre écolier partit sans livres. Quelle ne fut pas sa surprise de voir arriver à lui, un peu après,

une bambine de quatorze à quinze ans, avec un paquet de livres. C'était la fille aînée du médecin qui avait préparé ces volumes durant la discussion et avait craint de les remettre en présence de son père. Pas n'est besoin d'insister sur la signification de cette scène.

La *guignolée* fut faite dans les paroisses suivantes : Lanoraie, Sorel, Berthier, paroisse de la Cathédrale de Montréal, Saint-Louis de France, Mascouche, Joliette, Saint-Pascal Baylon, Saint-Thomas, Maskinongé, Sainte-Anne et Saint-Joseph de Sorel, l'Epiphanie, Bordeaux, Saint-Ambroise et Saint-Félix. De plus, chaque élève apportait, pour le moins, ses cinq ou six volumes, et j'en connais, cher monsieur, qui se rendirent jusqu'à soixante et à quatre-vingts. De sorte que le nombre total des livres a déjà atteint douze mille, à part les revues dont nous possédons vingt-deux mille numéros.

Cette *guignolée* eut des résultats de deux sortes. Elle a d'abord ravivé le patriotisme des élèves et de la population française qui y a contribué avec sa générosité splendide et magnifique. Une chose, en effet, nous tient d'autant plus au cœur qu'on s'en occupe davantage. Ces braves *habitants*, et même ces citadins qui ne connaissaient à peu près rien des persécutions de l'Ontario, savent

maintenant à quoi s'en tenir, et c'est un résultat appréciable: il faut beaucoup attendre des résistances populaires qui forcent moralement la main des gouvernants; lorsqu'une population entière, vibrante d'enthousiasme et d'énergie, se lève pour l'obtention de ses droits, les gouvernements savent céder.

Les autres résultats, les plus immédiats, les plus importants se rapportent aux Ontariens français. C'est, en effet, cher monsieur, de l'idéal français qui gît dans ces livres, c'est de la vie et de la civilisation française, des idées et des sentiments français, c'est une manière propre à la France de connaître les choses, de les sentir, de les aimer, de comprendre le monde, qui formera et pénétrera les âmes, les intelligences et les cœurs des Canadiens-français de là-bas.

Tel est, cher monsieur, le bilan du mouvement éclos dans le cercle Saint-Michel du Séminaire de Joliette, et ici, nous avons tous pour devise, dans nos âmes, ces paroles du général Joffre, que nous avons trouvées inscrites sur un volume destiné à l'un de nos petits frères: "Coûte que coûte, garder le terrain conquis et se faire tuer sur place plutôt que de reculer."

Je reste, cher monsieur, votre admirateur sincère dans cette campagne patriotique.

Votre tout dévoué,

Léo- Paul DESROSIERS

Secrétaire-correspondant du cercle Saint-Michel,
Séminaire de Joliette, Joliette.
Ce 20 janvier 1916.





NOS CLOCHES

On ne connaît plus le chemin de l'église.
glise,
On ne comprend plus l'appel du vieux
clocher.
(*Théodore Botrel.*)

"Au nom du Père, et du fils, et du Saint-Esprit," murmure le père Plante en se retirant de la table familiale pour s'asseoir près du feu. Seule, dans la cuisine chaude, une blondinette de quinze ans — robe de lainage, long tablier à carreaux bleus, manches retroussées — va du buffet à la table, de la table au buffet, transporte des assiettes fleuries, des cuillères argentées, tandis qu'à l'écart, dans un coin sombre, la mère se penche avec tendresse sur un frêle berceau....

Soudain, les cloches commencent à sonner. Un,... deux,... trois,... quatre,... cinq,... six,... sept....... "Quoi, les glas!..." Tous les enfants surpris, inquiets, se regardent sans dire mot. "Une femme," ajoute le père Plante,



"Une femme," ajoute le père Plante, et plus bas: "Ah! les cloches"...

et plus bas: "ah! les cloches,..... c'est un peu comme les amis, on les aime même quand elles nous font de la peine!....." Mais toujours du clocher voisin, des notes lugubres, plaintives, pleines de souvenirs lointains, attendrissants qui tombent dans l'espace.... et vont droit au cœur.... Les cloches, voyez-vous, elles font tant penser;....

elles ont une manière de dire tellement persuasive!.......

* * *

Elles sont bien vieilles les cloches de chez nous; si vieilles, que personne n'a jamais *eu jour* de leur âge; ou plutôt non, je me trompe, — il faut être juste dans les affaires du Bon Dieu — le vieux Plante sait quelque chose de la date des cloches. Il tient cela de son défunt père qui lui racontait souvent l'histoire de la bénédiction: les cloches toutes brillantes, entourées de cierges,.... puis leurs gais tintements.... Oh! alors, comme les cloches étaient joyeuses! Elles chantaient la vie, l'espérance;... leur voix se faisait plus douce, plus aimante; et chacun dans la campagne fleurie, avec la rumeur qui s'élève des prairies ensoleillées, des aubépines verdoyantes, écoutait l'enivrante harmonie du clocher.

Et voilà qu'aujourd'hui, à cette heure sinistre de novembre, les cloches tintent lugubrement. L'on dirait à les entendre qu'elles souffrent de voir partir une à une les âmes fidèles qui les ont aimées. Aussi ce soir, évocatrices d'espérances et d'affections rompues, de tombes fermées, les cloches font un appel aux souvenirs tristes des jours disparus; et dans son âme étonnée le père Plante voit ap-

paraître petit à petit, comme une onde montante, l'horizon du passé.....

Ah! oui, il est lointain dans sa vie le souvenir des choses!... Cloches joyeuses de la première communion, jetant dans l'air des notes pieuses au-dessus des troupes recueillies d'enfants blonds, des chardons bleus, des boutons d'or.... Carillons de Noël, sous la voûte étoilée, appelant les gens par les chemins blancs, auprès du berceau de l'Enfant-Dieu.... Hymnes des vieux clochers rajeunis, annonçant l'Alléluia vainqueur..... Glas lents et solennels, alors que penché sur le bord d'une fosse, on regarde descendre un cercueil.... Angélus des chauds midis d'août, quand le moissonneur prend son repas à l'ombre des javelles blondes.... Angélus des soirs, avec le chant des oiseaux et le rire de ceux qui mènent de lourds attelages..... Cloches des dimanches pieux, cloches d'autrefois si bien comprises et qui font en nous seulement à se les rappeler une âme lointaine et neuve..... Ah ! il le sait bien lui, le père Plante; dans son jeune temps, à l'époque des travaux, par exemple, chacun au son de l'Angélus, chapeau bas, se recueillait. C'était beau et consolant de voir les bons vieillards, les vigoureuses *jeunesses* prier en plein midi, les regards tournés

vers le clocher qui brillait là-bas à travers les vieux saules....

Et aujourd'hui l'on semble trouver ennuyeux d'entendre les cloches!..... Quand elles sonnent, on parle plus fort, on ne se découvre plus, on va même jusqu'à dire avec un petit air de dédain que les cloches sonnent mal;... comme si tout le passé, plein de foi et d'héroïsme des aïeux disparus, ne parlait plus par les cloches.... Elles seules, pourtant, l'évoquent, ce temps fait de prière et de force, de vertu et de gloire!.....

Oui, Dieu, ciel, berceau, tombe, ancêtres, souvenirs, patrie,..... c'est tout cela que les cloches rappellent à ceux qui les oublient ou les méprisent, quand dans les feux du matin, l'ardente chaleur du midi, ou la pâleur des soirs, elles jettent dans le ciel l'harmonie divine de leurs sons. Et c'est tout cela que les cloches répètent encore à cette heure à l'âme et au cœur du bon vieux Plante; l'on penserait même à les écouter qu'il y a des larmes dans leur voix, et qu'elles font à tous un appel suprême ou un dernier adieu......

On le sent, les cloches souffrent de ne plus voir prier les fils de ceux qui priaient, elles s'affligent de l'oubli des vivants, de l'abandon des coutumes ancestrales... Le père Plante, n'en doutez pas, a

tout compris. C'est le glas d'un passé qu'il vient d'entendre......

Et s'il fallait ensuite que les cloches cessent de sonner? Oh! que les jours seraient vides.... La main appuyée sur son front pâli, le bon paysan pèse ce douloureux pressentiment..... Et il pleure le bon vieux Plante,... il pleure beaucoup, ... il pleure toujours. C'est que, voyez-vous, "on ne comprend plus l'appel du vieux clocher."

* * *

Non, brave paysan, console-toi; vois ton épouse bien-aimée, tes enfants chéris, tes petits enfants si bons; ils pleurent:... eux aussi ont compris l'appel des cloches; comme toi, ils ne les oublieront pas, ils en font le serment. Ecoute encore, regarde plus loin: vois-tu ces clochers dans les campagnes lointaines? Comme autant de phares ils jalonnent le pays; ils sont si nombreux qu'on peut les outrager...... Jamais, oh ! non jamais, quelque effort que l'on tente, on ne pourra les faire taire..... Donc, cloches de chez nous, chantez, pleurez, vibrez.

Sur les villes coquettes égrenées dans nos plaines immenses; sur nos campagnes vertes, riantes ou tristes; aux flancs des longs côteaux, par les

blés dorés et les foins fleuris; pendant nos durs hivers sur les frimas en mousse, oui, cloches de mon pays, chantez, pleurez, vibrez.

Au cœur du malheureux qui souffre sur les routes désertes, à l'âme du petit frère qu'on opprime pour sa langue et sa foi; à toute notre jeunesse remplie de fierté et d'espoir, toujours, ô cloches de mon pays, portez la paix et la confiance, et au peuple Canadien que l'on oppresse, chantez, cloches de mon pays, oh! chantez l'hymne héroïque de l'amour....... et du pardon!.......

Irénée LAVALLEE
Rhétorique





LA VOIX DE LA MAISON

de

LOUIS HEBERT

Sur la cime du plus beau rocher s'avançant vers la rade, à l'orée du bois épais vibrant encore des cris de l'Iroquois et de la bête fauve, c'est là, comme un nid d'aigle, qu'est assise la maison de Louis Hébert.

Le corps est de pierre grise, et les pignons, faits *pièce sur pièce*, sont recouverts d'un toit en bardeaux de cèdre. Sans coquetterie, simple, proprette, la maison d'Hébert est toute rustique. Comme la race qui doit en naître, ce foyer est un foyer solide et fort; les horizons qu'il contemple ont l'aspect grand et beau; sur les forêts immen-

sément vertes qui l'entourent, sur les eaux d'azur du fleuve majestueux qui coule à ses pieds se reflètent d'indicibles espérances, la foi en l'avenir...

Elle a toute une histoire, la maison de ce défricheur, premier conquérant pacifique de notre sol. Qui sait? Peut-être a-t-elle aussi sa légende, perdue hélas! aujourd'hui, avec le ruisseau, les primevères et les mousses, les ormes et les érables qui, ayant tous un peu vécu de sa vie, ont un jour fini par mourir de sa mort. Car maintenant, la maison du premier colon canadien ne vit plus qu'en un doux souvenir abrité pieusement sous les murs du Petit Séminaire de Québec, — souvenir si doux, qu'à le remuer sous sa poussière, il semble s'en exhaler le plus pur parfum de poésie: la poésie agreste de la glèbe brune et de ses grands blés dorés, ou celle plus évocatrice des très vieilles choses de chez nous.

* * *

Le premier sceau dont Louis Hébert marqua son logis, fut celui de l'alliance divine: la bénédiction du prêtre. Cette cérémonie, sans doute, se fit avec beaucoup plus de simplicité que de pompe; mais Jésus, venu au monde dans une éta-

ble, devait bénir amoureusement le foyer de ces humbles, de ces "hommes de bonne volonté."

Et quand l'on songe au jour heureux où Hébert entra dans sa demeure neuve, à ce premier soir où de l'âtre sans feu jaillit une flamme ardente et belle, à la nuit de sereine espérance où dormit enfin cette famille, espoir d'un nouveau peuple; — oh! l'on devine comme le soleil dut s'irradier et les forêts chanter, comme le ciel dut reposer ses regards pleins de tendresse, sur toute la Nouvelle-France.....

C'est avec la magie de ces pensées qu'elle s'illumine dans l'histoire la petite maison d'Hébert. En reprenant aux premières pages le vieux livre du passé, nous la voyons d'abord au milieu d'un défrichement ardu, bientôt dans la clairière, puis à travers la brume épaisse qui s'élève des souches fumantes, — nous la voyons toujours plus forte la petite maison d'où s'échappent avec la vie, des cantiques, des voix qui parlent de la terre et des cieux.

Or voilà qu'un beau jour, aux feux matinals du soleil de mai, Hébert s'est levé allègrement. Par les sinuosités des guérets exubérants de sève et d'humus, sa main nerveuse a fait voler le blé qu'il apporta de France. Alors remplie d'allé-

gresse et d'orgueil, aux ondes qui baignaient les clartés du levant, la maison du semeur s'est mise à chanter la chanson du blé: "Oh! semblait-elle



Sa main nerveuse a fait voler le blé qu'il apporta de France.

dire, la riche farine que fera la meule en écrasant le beau grain doré!"

Et le soir, quand madame Hébert penchée sur son jardin, regardait en souriant la maisonnette qui lui souriait, elle croyait l'entendre qui chantait encore avec ses trois fenêtres grandes ouvertes et son panache de fumée fuyant du toit: c'était le chant berceur du silence, lorsqu'au foyer dort en paix le dernier-né, que l'homme au champ travaille avec ses bœufs, et qu'au loin le crépuscule étend son voile sur la réalité et la poésie des choses.....

Cette voix de la maison, elle parlait toujours, on l'écoutait partout: le matin, à l'heure des repas, le soir à la veillée, jusque dans la nuit..... Elle se faisait tantôt gaie, douce et consolante, tantôt grave et sacrée, comme au jour de la moisson, lorsqu'avec la brise elle entonnait aux grands épis frémissants, le chant du pain.....

Parfois elle semblait triste et pleine de mélancolie: quand par exemple, avec ses immenses ailes de feuilles mortes, l'automne en deuil assombrissait la terre d'exil; que le froid hiver faisait trembler la maison frileuse et siffler le *norouet* dans les arbres glacés; surtout lorsque dans sa souffrance gémissait le bois de l'âtre en feu. Quelle nostalgie envahissait alors ceux qui l'écoutaient!

Le plus souvent, elle était joyeuse et bruyante,

cette voix mêlée aux aigres syllabes des sauvages amis, ou aux rires pleins d'éclats des officiers pimpants venus pour faire la causette; joyeuse avec la ritournelle argentine du ruisseau, bruyante avec les sourds clapotis du Saint-Laurent. Joyeuse et bruyante..............

Il vint un jour pourtant où la maison pleura, pleura comme un enfant qui reste orphelin; cette fois, hélas! la mort avait fauché le plus bel épi du champ: le père de la maison. C'était en mil six cent vingt-sept; deux ans après, l'Anglais prenait Québec.

Oh! ce qu'elle dut souffrir, la pauvre maison, abandonnée, seule avec ses enfants!

Mais en mil six cent trente-deux, reparurent dans la rade les drapeaux tant regrettés; et la maison d'Hébert, en sentinelle, veillait toujours, à l'orée du grand bois, sur son haut rocher. Elle qui pleurait depuis si longtemps, oublia bientôt ses vieux chagrins.....

Car peu de jours après, ô bonheur! là même où Louis Hébert avait rendu son âme à Dieu, Jésus descendait du ciel dans l'hostie.

Et il nous semble la voir alors, toute radieuse, la petite maison. Dans le silence des âges, nous croyons entendre sa voix qui chante encore au pays

et à la race l'hymne de triomphe qu'elle entonnait ce jour-là pour le Christ et la Nouvelle-France.

Avec ces accents fictifs, nous revient aussi la vision très nette d'un prêtre élevant le pain et le sang rédempteurs, pendant qu'agenouillés, des fils de Normandie et de Bretagne, tous ceux-là qui furent nos ancêtres en devenant des héros, se prosternaient dans le silence de l'adoration et de la prière. Puis, voix du sol et des cieux, voix de la maison et des cœurs, voix profondes des flots et des forêts printanières, toutes, simples et suppliantes, se confondaient en sublimes cantiques vers l'Eternel.

* * *

Maintenant la demeure du premier colon canadien n'est plus, sa tâche est achevée. Avec sa vie pourtant, ne s'est pas éteinte la voix de la maison.

Par les mille foyers qui continuent sans trève le glorieux poème qu'elle seule ébaucha un jour avec les cieux, elle chante et prie encore, ainsi qu'autrefois, la petite maison d'Hébert.....

Il y a toujours une âme qui survit à la destruction des choses qui sont l'âme de la patrie; il y a toujours une voix qui plane sur les morts et les choses qu'ils ont aimées.

Viateur FARLY
Philosophie



PETITE MAIS........GRANDE

NOUVELLE

Afin qu'en leur ombre éternelle,
Les fiers ancêtres, qui sont morts,
Voient que leur race est toujours belle,
Et que leurs fils sont toujours forts ! ...
(*Blanche Lamontagne.*)

Depuis longtemps l'enfant était accoudée à sa table de travail. Une lumière pâle d'après-midi de septembre, laissant filtrer par les persiennes un jour adouci, mettait en relief l'exiguité de la pièce et le bon goût de l'ameublement : près du lit et appuyé au jambage de la croisée, un bureau de toilette où s'alignaient quelques objets de fantaisie, un guéridon aux pieds de chêne sculpté supportant une statuette en bronze, plus loin la table recouverte de volumes de toutes dimensions.

Cette profusion de livres d'histoire aurait dénoté un amour de l'étude peu ordinaire chez une personne âgée, si une fillette de treize ans n'eût été là, occupée à les lire attentivement. Une main sur son front aux lignes fermes, jouant négligemment de l'autre avec ses longs cheveux qui encadraient les pages, elle semblait absorbée par un récit tragique, quand deux ou trois coups frappés à la porte la tirèrent de sa lecture :

— "Bonsoir, Thérèse.

— "Bonsoir, maman.

— "Comment vas-tu, chérie?

— "Oh! très bien, malgré un peu de fatigue.... Tu sais, maman, *Les Anciens Canadiens* que tu m'avais achetés le mois dernier, j'ai fini de les lire.... Comme c'est beau!.... Jules d'Haberville surtout.... As-tu lu *La dernière classe de français?*.... Ça fait pleurer.... Pauvre monsieur Hamel!....

— "Tu aimes cela, n'est-ce pas, ma Thérèse? Hé bien! je t'en achèterai encore, entre autres: *Maria Chapdelaine*, et *Les Oberlé* que je t'avais promis le jour de ta fête. Seulement il faut que tu prennes toujours soin de Bébé, et que tu me rendes ce soir un service....

— "Oh! oui, dis....

— "Tu iras à Ottawa, chez les Saint-Denis, passer la nuit et la journée de demain.

— " Quand partirai-je?

— "De suite.... ou plutôt, dès que Bébé dormira, car autrement il chercherait à te suivre et ferait une tempête.

— "Est-ce qu'ils m'ont demandée?....

— "Non, mais j'ai su par Germain, que la mère était malade et presque découragée. Tu devines quel ennui cela doit lui causer.... La famille est pauvre, et depuis la fermeture des écoles, les enfants restent à la maison!.... Alors tu aideras la maman et tu prendras soin du *dernier* jusqu'à ce que j'aille te remplacer moi-même.... Veux-tu?

— "Pour sûr,.... ils font assez pitié!"

Descendre à la cuisine, baiser doucement au front Bébé qui s'était endormi, sa poupée dans les bras, et traverser au boudoir pour se vêtir fut l'affaire d'une minute.

— "Bonsoir! maman, dit-elle, au moment de partir.

— "Bonsoir! ma Thérèse. Ne t'amuse pas....

Sur ce elle sortit et traversa les rues de Hull,

la physionomie tendue, le regard fixé bien loin, au-dessus de la Capitale....

* * *

A quoi pouvait songer la petite, sinon à ses jeux, aux rencontres de son voyage?.... Quel rêve éperdument triste ou ravissant surgi des profondeurs de son âme innocente, devait-elle contempler ainsi à l'horizon?.... Car, à treize ans, lorsqu'on ignore les réalités de la vie, il est si doux de poursuivre sous le grand soleil, dans le vent qui chante, l'envolée rose des songes qui passent et ne reviendront plus.

Pourtant Thérèse ne rêvait pas. Sa pensée allait droit aux miséreux, qu'on l'avait envoyée secourir, à la mère malade, aux enfants sans pain; puis voici qu'elle se posait un instant, comme une aile invisible fatiguée de l'essor, sur la rustique beauté de ce poème de la glèbe que venaient de lui révéler *Les Anciens Canadiens*: souvenirs tour à tour mâles et glorieux dont la bise crue du nord lui soufflait à la face les leçons de noblesse et de fierté.

Si ce n'eût été que cela!.... La veille, son père médecin, visitant un hôpital de blessés permissionnaires, avait entendu un jeune officier, atteint

par un shrapnell allemand sur les contreforts des Vosges, relater tous les maux que souffrent les petits alsaciens : régime de fer, caserne, abolition de la langue maternelle, brutalités incroyables, etc,. etc.

A ce récit répété en famille, comme en bien d'autres précédents où le papa, malgré ses efforts, laissait percer son indignation, l'âme chaude et vibrante de l'intelligente enfant s'était révoltée. L'expulsion de ses compagnons d'école à elle, pour des motifs inconnus, les tableaux saisissants de Daudet : *Vision du juge de Colmar*, défilé lugubre de la population lorraine vers la frontière, et surtout : *La dernière classe de français* si émouvante, avant l'invasion des armées prussiennes, tout cela se rapprochait, se mêlait, se confondait dans l'esprit de la fillette pour donner naissance à une haine naïve mais unique et profonde contre les persécuteurs....

Ces pauvres Français, qu'avaient-ils donc fait de mal pour se voir condamnés à ne plus parler leur langue?.... Et ceux d'ici étaient-ils en meilleure situation?.... Pas de guerre ouverte, pas d'Allemagne, même pays, mêmes lois, et cependant voilà que ses compagnons battaient le pavé en face des écoles interdites.... Elle connaissait les Lamar-

che, les Marchessault et les Saint-Denis, et chez eux, rien qui fût répréhensible. Pères et fils à conduite exemplaire, point méchants, ne disant jamais un mot plus haut que l'autre, sans compter qu'ils parlaient l'anglais et le français....

C'en était une affaire!.... Depuis quand pouvait-on empêcher ainsi quelqu'un de dire à Dieu dans sa propre langue les prières apprises et balbutiées sur les genoux de sa mère!....

Les sourcils de la fillette se froncèrent; ses traits se contractèrent en une expression de dureté et de mépris. A l'angle d'une rue, elle avait ramassé distraitement une feuille d'érable exquise de nuances et de nervures délicates, traînée là par le vent, triste et touchant emblème de la race emportée par la tourmente. D'un geste énergique de dépit, l'enfant froissa la feuille et la projeta par-dessus la berge de l'Ottawa, dans le chenal sombre où s'effilait un dernier rayon du soleil, dont l'échancrure attisée de toute l'ardeur du jour mourant semblait se reposer sur les toits rouges de la Capitale.

Thérèse hâta le pas, traversa presque à la course le pont, négligeant cette fois d'obliquer vers la voie des piétons. Oubli ou défaut d'habitude?.... En vérité, c'était plutôt effet de la distraction,

car un travail secret s'opérait en elle. Son âme droite, encline à la pitié, vibrait encore d'indignation au souvenir des enfants d'Alsace, des petites brutalisées par les reîtres prussiens. Et voici qu'à la faveur d'un rapprochement qui ne manquait point de justesse, elle leur comparait tout à coup ses propres compagnons évincés de leurs droits, et ses compagnes qu'elle aimait de toute son affection, autant que le bébé sur le front duquel elle avait, en partant, déposé avec amour sa plus chaude caresse.

Il existait une lacune entre ces actes de violence contre des innocents et la répression qui se faisait trop longtemps attendre. Issue d'un foyer où l'honneur et la probité régnaient en maîtres, où l'on possédait surtout au plus haut degré le sens de l'action, l'enfant frémissait de ne pouvoir sur-le-champ réparer les torts; elle était prise soudain d'une fièvre d'agir qui accélérait sa marche et stimulait son irritation. Puis, sentant le besoin d'affermir son ressentiment, de trouver des raisons valables à la colère qui l'envahissait, elle remontait plus haut, et, ignorant l'histoire étrangère, elle recherchait dans la sienne les motifs inavoués de cette persécution.

On ne devrait pas frapper de la sorte sans le souvenir de quelque terrible affront. Et

l'esprit à nouveau plongé dans les pages épiques où les lettres se soulevaient maintenant à ses yeux en des attitudes altières de défi, où les chapitres s'attifaient de titres de victoires portant comme des panaches les noms immortels de Jeanne Mance, de Dollard, de Madeleine de Verchères, l'enfant cherchait,.... cherchait....

Hélas! elle ne voyait rien; rien qui put légitimer la violence, rien.... si ce n'est l'héroïsme des colons de Bretagne, martyrs des indigènes et du climat, allant ficher la croix cintrée des fleurs de lis sous les latitudes impénétrables des Rocheuses, un siècle avant que Haldimand, Craig et Colborne fussent venus au nom de l'épée semer la sédition et les haines de races.

Sa mémoire, activée par l'excitation du moment, lui rappelait pour la centième fois la pieuse théorie des missionnaires intrépides s'acheminant sur les pas de La Vérendrye à la découverte des plaines mystérieuses de l'Ouest, que d'autres réclameraient plus tard à titre de premiers occupants.

Ah! l'on accusait ses pères d'avoir trahi; on la traitait de *fille de dégénérés!*.... Que faisait-on des Canadiens-Français de 1774?.... N'avaient-ils point sauvé la colonie de Montgomery et d'Arnold, à Près-de-Ville et au Sault-au-Matelot, pendant

que les négociants anglais terrés sous les murs de Charlesbourg, s'apprêtaient à rallier les drapeaux du vainqueur?....

Fille de dégénérés! elle.... Mais oubliait-on si tôt 1812?.... Que serait devenu le pays sous l'étreinte combinée de Hampton et de Wilkinson, sans l'héroïsme de Salaberry et de ses voltigeurs de Châteauguay?.... Et elle se surprenait à refaire ce tableau comparable aux gestes antiques, à peu près tel que la renommée avait dû le recueillir sur les lèvres expirantes des derniers survivants: sept mille hommes s'avançant en escouades serrées à travers les forêts, forcés à retraiter vers les frontières, devant trois cents Canadiens-Français déterminés à vaincre ou à mourir pour le maintien de l'allégeance britannique.

Fille de lâches!.... Mais qui donc l'avait été parmi ses ancêtres?.... Lafontaine?.... Cartier?.... Vainement son esprit fouillait les coins et recoins de son histoire, vainement elle regardait se lever à l'infini, par de là l'horizon, semblables à des essaims auréolés de gloire, les souvenirs de l'œuvre dont elle demeurait une pauvre et bien humble survivante, rien ne donnait prise aux accusations.

Pourquoi alors ces décrets de proscription contre ses frères, ses sœurs, ses parents?.... Pourquoi

ces petits expulsés malgré leur conduite exemplaire?....Pourquoi?....

A tous ces pourquoi, nulle réponse!.... La figure de la fillette était plus crispée. Elle marchait absorbée, sans voir, plus pâle sous les premiers reflets des lampes électriques, car elle venait de déboucher dans la Capitale.

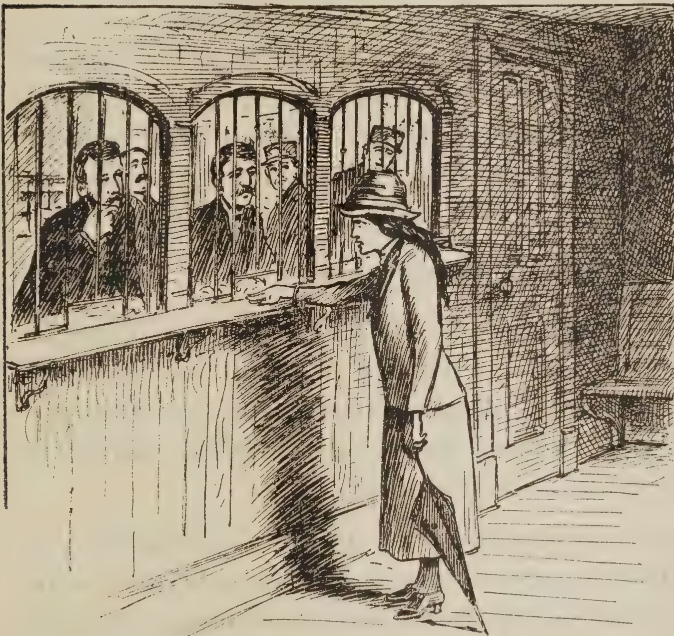
Son attitude disait la soif d'agir, une volonté inébranlable de faire quelque chose pour soulager l'indignation profonde qui oppressait son cœur....

Elle aussi défendrait sa langue.... se sacrifierait à l'occasion;.... elle était prête à tout s'il pouvait seulement s'ensuivre un peu de bien-être pour ses petits frères. Car sa langue, sa foi, sa race, toutes ces abstractions, elle fondait cela en un amour ingénu mais puissant: celui de ses compagnons injustement maltraités.

Au tournant d'une rue, les bureaux du Tramway apparaissaient.... Du même pas résolu, la fillette entre et se dirige vers l'un des guichets alignés sur le fond de la salle d'attente, et où reposent quelques commis en train de s'égayer.

"Je désirerais un billet pour l'avenue L,.... s'il vous plaît?"

Un large éclat de rire lui répond qui va s'émietter sous les lourds chapiteaux de la voûte.... L'enfant est seule dans la pièce, seule et toute frêle entre les banquettes vides et les cinq employés qui



Sa petite main volontaire se pose avec fermeté sur la console du guichet.

la fixent avec ironie. Soudain l'un deux, à la carrure solide, s'est approché à l'abord du guichet, et ponctue de son plus pur saxon l'ordre de parler l'anglais:

"You'll get your ticket, if you ask it in English!"

Thérèse a compris, mais cet avis, on n'a pas le droit de le lui donner. Les employés connaissent la loi et ils savent bien qu'elle peut parler sa langue maternelle, si elle le désire. Aussi le refus ne tardera point; sa petite main volontaire se pose avec fermeté sur la console du guichet, puis d'une voix où tremble l'émotion et non la peur, elle redemande un peu plus haut, accentuant toutes les syllabes:

"Un billet s'il vous plaît?...."

On ne rit plus, la comédie tourne au tragique. L'agent confus a retraité en jetant sur la bambine un regard de désappointement, et s'est allé mêler au clan des autres commis qui se concertent près de la table du centre.

Que préparent-ils?.... Ils ont l'air animés, et l'enfant attentive croit saisir, dans le décousu de la conversation chuchotée à voix basse, les mots de "fatigue.... elle partira.... s'effrayer.... noirceur...."

Tout à coup, avant qu'elle ait même pensé à relier ces paroles, l'un des trois lampadaires s'est éteint, suivi aussitôt des deux autres, et la petite

se trouve plongée en pleines ténèbres que rayent seulement quelques traits de lumière jaune filtrant par le grillage des verrières.

Sortir : elle y songe, car il se fait tard. Mais elle veut voir si on la rudoiera jusqu'au bout, si on la pliera contre son gré, si elle n'est pas capable de souffrir pour sa langue, et.... elle attend.... longuement....

Frissonnante, pelotonnée sur elle-même, les mains jointes sous son manteau blanc pour se garer du froid cru qui envahit l'ombre et sue des larges dalles de pierre, elle semble une silhouette fine et gracieuse de mouette blessée, qui aurait à jamais fermé son aile dans l'obscurité de la nuit....

Brisée par la fatigue et les émotions de la marche, elle s'endormit et fit un rêve.

* * *

Ce fut d'abord un défilé d'êtres bizarres, informes, se succédant avec une rapidité fantastique : hommes sans membres, soldats mutilés, vêtements rougis ou troués de balles, canons et chassepots roulant vers un point ignoré de l'infini.... Puis la vision se précisa.... Une ville immense apparut : maisons innombrables et basses, rues étroi-

tes ensevelies sous un brouillard de neige que la tempête poussait du fond de l'horizon. Et là-bas,.... très loin, à peine estompés par la blancheur mate des cieux confondus avec la terre, de pauvres petits, sac au bras, pieds nus sur le givre, couraient en pleurant, poursuivis dans la rafale par de grands hommes noirs coiffés de casques à pointe, qui les chassaient impitoyablement.

Etaient-ce les enfants d'Alsace que la horde allemande cinglait sous les tourbillons glacés de la bourrasque?.... Etaient-ce ceux dont elle avait relu les nobles gestes, peu de jours auparavant, et dont elle s'éprenait à cause de leur misère, qu'elle voyait fuir ainsi qu'une troupe lugubre de condamnés à mort?....

Question vaine; le décor de la scène avait changé. L'azur du ciel, nettoyé des nuées sombres, était subitement devenu serein. Le printemps éparpillait dans la brise l'ivresse de la vie, l'amour et la joie ardente du renouveau. Or, voici que sur la route où couraient naguère les pauvres bambins inconnus, d'autres petits revenaient, livres au bras, mais, cette fois vêtus à neuf, allègres, triomphants. Dans la voie où ils allaient d'un pas calme et religieux tombaient, telles que pour une procession de Fête-Dieu, des fleurs blanches, des

fleurs bleues, des fleurs rouges, aux corolles vivantes, pavoisant le chemin et répandant autour d'elles d'indicibles parfums.

Et, cravatés ou coiffées de blanc comme pour un jour d'examen ou de première Communion, les petits et les petites arrivaient de partout.... Ils débouchaient de chaque ruelle en masses profondes, l'air débordant d'allégresse silencieuse.... Il y en avait maintenant à perte de vue;.... ce n'était plus qu'une fourmilière grouillante de têtes blondes ou brunes se touchant presque et se mariant avec l'harmonie la plus parfaite.

Tout à coup un parc tapissé de pelouses qu'encadraient des futaies majestueuses apparut, au centre duquel, sur un socle de bronze, se dressaient en un symbolisme captivant de grâce et de force, deux femmes jeunes encore protégeant du geste des bambins groupés à leurs pieds.

La foule enfantine s'engouffra pêle-mêle sur le vert tendre des gazons, vint se ranger en cercle autour du piédestal au-dessus duquel bruissait l'harmonieuse et divine chanson des érables; puis.... lorsqu'elle fut pénétrée toute dans l'enceinte qui semblait reculer devant le nombre.... retentirent soudain, entonnées avec un formidable

élan d'enthousiasme par ces milliers de poitrines, les strophes puissantes du refrain national :

"O Canada, terre de nos aieux!...."

* * *

L'enfant s'éveilla en sursaut. Les lampadaires rallumés plaquaient sur sa figure d'ange au repos leur lumière froide.

Depuis combien d'heures dormait-elle?.... Impossible à savoir. Elle eut d'abord cette sensation de malaise et d'isolement que l'on éprouve à la suite d'un rêve que l'on croit réalité; ce ne fut toutefois que le doute d'un instant : à cinq pas un guichet s'ouvrit et une main se leva qui fit signe d'approcher. La fillette se reconnut, puis, évoquant en un instant la scène précédente, s'avança hardiment.

Les rôles étaient intervertis; les commis, assis près de la table, griffonnaient des chiffres sur d'énormes registres à tranche bleue, et une grande jeune fille remplaçait l'agent-chef absent.

Avec un sourire de commande et son air le plus engageant, elle présenta à l'enfant un billet de banque, la priant de parler anglais. Celle-ci, qui croyait avoir vaincu par sa patience, a bondi d'in-

dignation. D'un revers de main, elle repousse l'argent, et, plus fermement que jamais:

"Je vous dis que je veux un billet, et en français!...."

Tout a été épuisé contre la bambine. Elle a bravé trois hommes, supporté la fatigue de deux heures, refusé l'argent: rien n'a pu l'ébranler dans son ingénue mais farouche et fière détermination.

Un moyen, un seul reste inemployé: l'expulsion. La demie de sept heures sonne au cadran. C'est l'heure de la fermeture du bureau. Le gardien se présente, trousseau de clefs à la main:

"Go out!.... time is over...."

A cette brutale injonction, la fillette comprend que la résistance devient inutile. Elle toise d'un œil plein de crânerie et d'audace l'homme qui marche sur elle, puis d'un pas calme, sûre d'elle même, forcée et non vaincue, elle sort sans tourner la tête.

* * *

La légende, naïve et surhumaine, a brodé aux annales des peuples jeunes bien des récits invraisemblables. Celui-ci n'en est pas un, c'est un fait, le fait sublime d'une fillette de treize ans, *petite*,

mais.... grande, que la postérité glorifiera sous le nom de Marie-Thérèse Archambault.

Lorsque les gestes d'aujourd'hui refleuriront dans l'avenir en moissons d'exemples et seront devenus le Passé que l'on interroge avec respect, le souvenir encore vivra de cette enfant au cœur pur, à l'âme forte, que rien ne put ébranler à l'heure du combat.... Qui sait même si la Légende mystérieuse, ajoutant sa floraison d'épisodes immortels aux réalités splendides de l'Histoire, ne placera pas, demain, sur le front de cette petite, le nimbe des héroïnes, et ne fera point d'elle l'emblème chaste et captivant de la nationalité, les réunissant ainsi toutes deux dans le triomphe définitif de la gloire?....

Toutes deux, en effet, on a pensé les plier à l'injustice: elles ont résisté....

On a voulu les séduire toutes deux par des offres alléchantes, sans pouvoir réussir....

On a cru les fatiguer par la fréquence des assauts; elles ne s'en sont relevées que plus alertes pour la défense des traditions....

Contre toutes deux enfin, l'on a tenté le droit du plus fort, mais chez l'une et l'autre, la tentative injuste n'a fait que réveiller les énergies,

et les dresser plus vivantes, plus impénétrables en face des persécuteurs.

* * *

Jeunes filles de mon pays,.... filles de Jeanne Mance et de Madeleine de Verchères, l'avenir de la race vous appartient!....

Demain, reines et mères du foyer,.... avec la paix divine de vos sourires et la puissance de vos incomparables tendresses, vous pétrirez d'amour et de foi l'âme de ceux qui vous suivront....

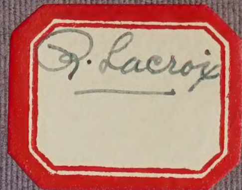
Demain vous enseignerez, dans les vocables francs et rustiques du parler maternel, les traditions pieuses qui mettent au cœur des fils la force et le courage des ancêtres....

N'oubliez jamais que les peuples, dont le patriotisme s'inspire de la foi religieuse et des principes immuables du droit et de la justice, portent toujours au front l'éclat rayonnant de la gloire et de l'immortalité!....

Paul-Emile LAVALLEE

Philosophie

TABLE DES MATIERES


R. Lacroix